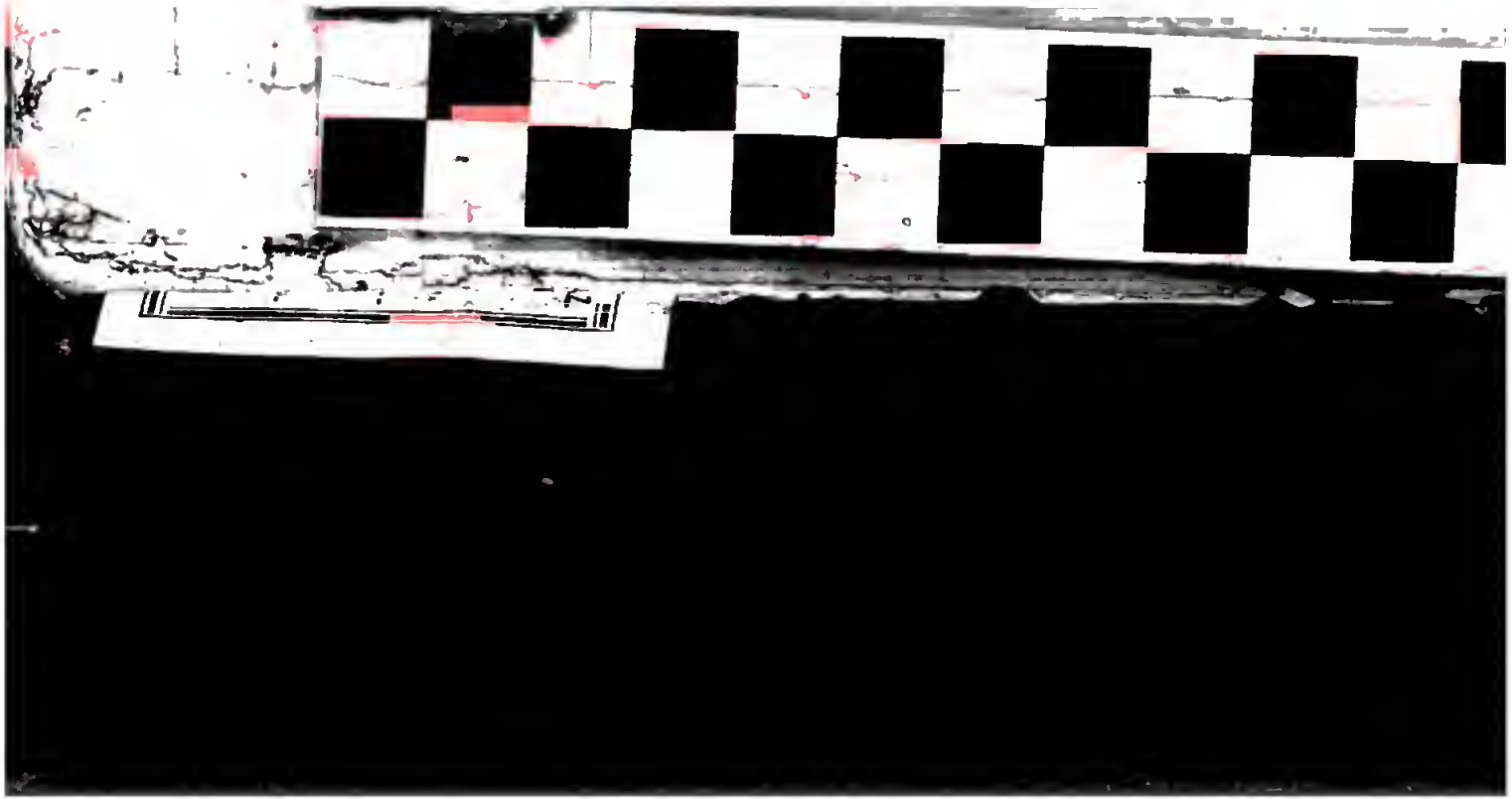


NAZ.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLV
GG
18
NAPOLI

XLV
GG
18

V.1X
81
XLV
99
18

LES VOYAGES DE JEAN STRUYS,

EN MOSCOVIE,

EN TARTARIE, EN PERSE, AUX INDES, & en plusieurs autres Païs Etrangers;

Accompagnez de remarques particulieres sur la qualité, la Religion, le Gouvernement, les Coûtumes, le Négoce, &c.

Avec la Relation d'un Naufrage, dont les suites ont produit des effets extraordinaires.

Par Mr. GLANIUS.

TOME TROISIE'ME.

A ROUEN,

Chez ROBERT MACHUEL, derriere le Chœur de S. Martin sur Renelle.

M. DCCXXIV.

Avec Aprobation & Privilége du Roy.

SUITE DU

TROISIÉME VOYAGE DE JEAN STRUYS.

TROISIE'ME PARTIE.

****

CHAPITRE XXXI.

L'Auteur arrive à Ispahan où il visite ceux de sa Nation. Mort d'un de ses Compagnons. Description d'Ispahan Ville Capitale des Etats du Roi de Perse.

LE dix-neuviéme, nous nous rendîmes à Ispahan d'assez bonne heure; & dès que nous y fûmes, mon premier soin fut de remercier mon Patron de toutes ses bontez; il me commanda d'en user à mon ordinaire, & me promit de me recevoir à Ispahan comme il avoit Janvier. 1672.

Janvier. 1672. fait à Scamachi toutes les fois que je l'irois voir, & que quelque part qu'il fut j'y pouvois aller avec confiance. Enſuite il me fit mener au quartier des Hollandois, où le Sieur Fréderic Bent étoit premier Officier de la Compagnie, le Sieur Kaſenbroot le ſecond, & le Sieur Hubert Balde le troiſiéme. Ils me reçûrent bien & me traitérent toûjours de même pendant que je fus à Iſpahan. En leur parlant de mes avantures ils m'aprîrent celles d'Antoine Munſter. C'étoit un Lapidaire habile qui avoit plû à ſon Patron dont l'amitié & les bonnes graces lui coûtérent la vie. L'envie que celui ci avoit de le retenir, l'incita à lui faire des offres fort avantageuſes pourvû qu'il ſe fît Mahométan; & en cas qu'il le voulût il lui promit une de ſes filles en mariage & aſſez de bien pour vivre content. Ce jeune homme qui étoit zélé rejetta conſtamment ſes offres, & proteſta que quoique ce fût, ne pouvoit l'induire à changer la Religion où il étoit né. Quand le Patron fut bien informé de ſa réſolution, il le traita ſi cruellement qu'il perdit l'eſprit. Dès que le Sieur Bent s'en aperçût, il obtint du Roi ſa liberté, & fit ce qu'il put pour le guérir; mais tous ſes ſoins furent inutiles, le pauvre garçon n'en revint point; & depuis qu'on l'eut tiré des mains de ſon perſécuteur, il ne vécut plus que ſix jours. Il fut enterré honorablement, chacun ſe loüant de ſa probité & de ſa conſtance.

Hiſtorire d'un des Compagnons de l'Auteur.

Le logis des Hollandois n'eſt pas fort loin du Palais du Roi: La ſituation en

eſt

ſt aſſez belle, les chambres richement Janvier.
neublées, & les magaſins fort commo- 1672.
es. Il y a derriere un fort beau jardin,
u milieu duquel eſt une fontaine à caſ-
ades. Les Hollandois font une aſſez bel-
e dépenſe, & je puis dire ſans les flâter
qu'ils font honneur à leurs Maîtres & à
a Nation.

Iſpahan ou Iſphahan eſt au quatre-vingt-dixiéme degré de longitude, & au trente-deuxiéme degré quarante cinq minutes de latitude, dans la Province d'Yerac, qui fait partie de l'ancien Roiaume des Parthes. Elle eſt aſſiſe dans une plaine de grande étenduë, par tout fertile, mais beaucoup moins en quelques endroits que dans d'autres où l'eau eſt plus commune. Du côté du Midi elle a les montagnes de Démawend; & à l'oposite les montagnes de Mazanderan & de Ieylac-Périan. Cette Ville qui eſt aujourd'hui la plus grande de toute la Perſe n'étoit autrefois qu'un Village que le Grand Cha-Abas accrut, comme plus propre à tenir ſa Cour que Caſbin où il réſidoit. Ses murailles ne ſont que de terre & ſes foſſez ſont fort profonds, fort étroits & toûjours à ſec.

Du côté du Midi elle eſt arroſée de la riviere de Senderu qui ſort des montagnes de Démawend, & qui ſe diviſe en pluſieurs bras qu'on fait couler dans pluſieurs maiſons pour les neceſſitez du ménage. A quelques pas delà on paſſe cette riviere ſur un beau pont de pierre, qui conduit à un Canal, où Cha-Abas avoit entrepris de faire aſſembler pluſieurs

Janvier. 1672. sources pour groſſir la riviere. Il emploia long temps plus de mille hommes à cet ouvrage, qui neanmoins s'avança fort peu par la chûte des pluies & des néges qui obligeoient ſouvent les ouvriers à ſe repoſer. Les Grands du Païs voiant que le Roi prenoit ce Canal fort à cœur s'offrirent à ſoûtenir une partie de la dépenſe. On redoubla les ouvriers & on les hâta de telle ſorte qu'il ne s'en falloit plus que deux cens pas qu'on ne fût où l'on vouloit être lorſque le Roi mourut. Son Succeſſeur ne s'étant pas trouvé d'humeur d'achever ce pénible ouvrage, les Courtiſans l'abandonnérent ; & nul autre Roi depuis Cha-Abas n'a eu envie de le continuër.

Il n'eſt guéres de Villes en Europe dont le circuit égale celui d'Iſpahan, mais il en eſt peu ſi mal peuplées à proportion de ſa grandeur. De quelque côté qu'on y entre on voit les tours des Moſquées qui ſont en grand nombre, & quantité de grands arbres dont chaque maiſon eſt environnée. Les ruës d'Iſpahan ſont fort étroites, fort ſales, & fort obſcures. Elles ſont ſales, parce qu'on y jette toutes les immondices dont la puanteur eſt ſi grande qu'on y ſeroit toûjours malade ſi l'air n'y étoit auſſi bon qu'il eſt ; & obſcures à cauſe des voutes par deſſous leſquelles on va à couvert d'une maiſon à l'autre. De plus on y jette les bêtes mortes, les bouchers y laiſſent le ſang & les excrémens de celles qu'ils tuent, & l'on ne vuide que très-rarement les égouts qui ſont devant chaque maiſon.

Les

Les ruës d'Iſpahan ne ſont point pavées, autre grande incommodité dans toutes les ſaiſons, la pouſſiere quand il fait chaud étant portée d'une ruë à l'autre : & quand il pleut la fange étant telle qu'on en a juſques au genou ; auſſi les riches y vont toûjours à cheval. La Forteresse qui joint les murailles de la Ville du côté du Midi, n'eſt accompagnée que de quelques méchantes tours de terre, & n'a rien de remarquable au dehors. Pour le dedans, il y a de grandes richeſſes, & c'eſt où le Roi enferme les preſens des Etrangers & des Gouverneurs de ſes Provinces. Janvier 1672. La Forteresse.

Les maiſons d'Iſpahan ſont fort écartées les unes des autres, & chaque maiſon a ſon jardin. De plus elles avancent l'une ſur l'autre, ce qui eſt tout à fait choquant, ceux qui les font bâtir ſe ſouciant peu de la beauté pourvû qu'ils y ſoient commodément.

Le Meidan ou la grande place d'Iſpahan eſt un des ouvrages du Grand Cha-Abas. Il a ſept cens pas de longueur ſur deux ou trois cens de largeur. Il a des portiques tout autour, à quelques pas deſquels il y a un canal revêtu de pierres mal entretenu, mal rempli, & où il n'y a que de l'eau bourbeuſe dont l'odeur eſt fort incommode. Ce Canal régne autour du Meidan, & d'eſpace en eſpace il y a d'aſſez beaux arbres que Cha-Abas y a fait planter. Le Meidan.

Au milieu de cette place il y a un grand mât planté, ſemblable à ceux qu'on plante en Europe, pour exercer le peuple à Au milieu duquel il y a un

Janvier. 1672. tirer au perroquet, & c'eſt à peu près pour cet exercice. Quand c'eſt pour le peuple on ne met au haut de ce mât qu'un melon, qu'une pomme, ou quelque autre choſe de peu de valeur : Mais ſi le Roi veut tirer lui-même ou faire tirer en ſa preſence, on y met une coupe d'or, & c'eſt avec la fléche qu'on doit l'abattre. Pendant que j'étois à Iſpahan le Roi y en fit mettre une pour divertir les Ambaſſadeurs des Uſbecs qui étoient en ſa Cour. Sa Majeſté y étoit ſur un cheval dont le harnois étoit tout couvert de pierreries. Toute la Cour étoit fort leſte, & les Tartares avoient des habits dont la richeſſe étoit ſurprenante. Comme la fête étoit pour eux, le Roi leur demanda s'ils prendroient plaiſir à tirer eux-mêmes, & aiant répondu qu'oüi, on les laiſſa tirer les premiers. Ils firent chacun plus de vingt courſes & tombérent preſque autant de fois, n'étant pas permis de tirer qu'après avoir paſſé le mât, en ſe renverſant ſur la croupe du cheval, à quoi ils n'étoient pas accoûtumez. Quand ils furent las de cet exercice, les Perſans par ordre du Roi ſe mirent en devoir d'abattre la coupe, & de trois qui firent chacun une courſe le troiſiéme l'abatit. On dit que c'étoit le fils d'un pauvre homme qui plût au Roi par cette action, en vûë de laquelle il l'éleva à de grandes charges.

grand mât planté.

Dans tous les endroits de cette place on voit des fripiers, des poulaillers & autres Marchands & revendeurs, excepté du côté du Palais où il n'y a ni bouti-

ques

ques ni étalage, parce que c'eſt par où le Roi ſort pour voir combattre des taureaux, des ours, des lions, & pluſieurs autres ſortes de bêtes que l'on méne là fort ſouvent. Dès que les bêtes ſont aux priſes, il ſe fait de groſſes gageures entre les ſpectateurs; & ceux qui gagnent donnent quelque choſe au maître de l'animal qui a eu l'avantage. Tous les Vendredis qui ſont là des jours de marché la foule eſt fort grande au Meidan; & l'on y méne des chameaux, des chevaux, des mulets, des ânes & autres de ſervice. Janvier 1672.

Du côté du Midi eſt la grande Moſquée que Cha-Abas avoit commencée, & qui n'a été achevée que depuis ſa mort. Elle eſt dédiée à douze Imans ou Saints de Perſe; & pour y aller on entre d'abord dans une cour pavée de marbre, au milieu de laquelle il y a un grand baſſin plein d'eau pour ceux qui veulent ſe laver avant que d'entrer dans la Moſquée. De la premiere cour par deux eſcaliers de dix ou douze marches chacun & de fort beau marbre, on paſſe dans une ſeconde qui eſt plus grande & toute pavée: Et de celle-ci dans une troiſiéme qui eſt quarrée & relevée en terraſſe. Il y a quelques bâtimens dans cette cour, & l'un des côtez eſt occupé par la face de la Moſquée qui n'eſt pas deſagréable. Ce ſont trois grandes portes au devant deſquelles il y a une muraille à hauteur d'homme; toutes trois couvertes de lames d'argent, & bien plus hautes & plus étenduës que les portes de la Moſquée La grande Moſquée d'Iſpahan.

Janvier. 1672. de Choddabendé à Sultanie. Delà on passe sur un perron qui est tout couvert de nates fines. De chaque côté on trouve une allée qui méne à la quatriéme cour, au milieu de laquelle il y a un beau bassin. Il se remplit par de petits canaux d'eau courante qui tombe dedans, & se vuide par d'autres canaux qui fournissent d'eau tout ce grand enclos. Ces allées conduisent à la Nef dont le vestibule est fort élevé, & la voute garnie de carreaux d'un beau vernis de toutes couleurs. La Nef est fort grande, & accompagné des deux côtez de gros pilliers de marbre qui suportent une haute voûte dont la peinture est en Moresque d'or & d'azur.

Revenons au Meidan & considérons l'un aprés l'autre les bâtimens qui l'environnent. Du côté du Couchant où est la porte du Palais du Roi, ce ne sont qu'Orfévres, que Lapidaires & que Graveurs. Au Levant ce sont des Selliers, à côté desquels on trouve des Libraires & des Bahutiers. Au Midi sont les Quincailliers: Et l'on voit au Nord sous les portes des chambres pratiquées, où les Persans vont tous les matins fumer quelques pipes de tabac & boire du caffé. Au milieu de chaque chambre il y a un bassin plein d'eau courante, où chaque fumeur lave sa pipe, quand la fumée en a rendu la couleur desagréable. Les Persans ont pour le tabac une passion démesurée, & ils s'en font une habitude si tyrannique qu'ils ont de la peine à s'en passer dans les Mosquées. Ils boivent aussi beaucoup de

de caffé ; & ils le boivent à ce qu'on dit malgré les femmes qui trouvent ce breuvage trop rafraîchiſſant pour leurs maris ; & elles aiment bien mieux qu'ils péchent contre l'Acotan en bûvant du vin, que de les voir uſer d'une liqueur qui leur fait oublier leur Sexe. Le Té s'y boit comme en Europe, mais on y ajoûte quelques herbes qui font perdre le goût du Té. Il y a du même côté un grand portail, au-deſſus duquel eſt une horloge qui ne va point, & des deux côtez de ce portail on voit étallez des rubis, des perles, des émeraudes, des turquoiſes & quelques grenats. Une galerie regne tout autour, où tous les ſoirs ſe fait un concert de trompettes & de cimbales qui n'eſt pas des plus délicats. Janvier. 1672.

Vers la porte du Palais du Roi & la porte d'Ali, on a rangé quelque ſoixante piéces de canon qui ont été apportées d'Ormus avec l'horloge dont je viens de parler. Cette porte eſt fort ſimple, & le ſeüil eſt d'une pierre que les Perſans ont en ſinguliere vénération. Il y a au delà une cour qui ſert d'azile aux criminels quelque crime qu'ils aient commis.

Pour ce qui eſt du Palais du Roi ; il n'eſt pas des plus réguliers, à la réſerve des Divans, dont l'un avance ſur le Meidan. Ce Divan & un autre où l'on donne audience aux Ambaſſadeurs ſont d'une grandeur raiſonnable. Il y en a deux autres plus petits, mais qui ſont de même ſtructure. Toutes les nuits la chambre du Roi eſt gardée par trente jeunes Gentils-

Janvier. 1671. tilshommes tous fils de Princes & de Gouverneurs, dont le Kiſchikrzchi ou Huiſſier de la chambre porte au Roi tous les ſoirs les noms. Il y a derriere ce Palais quelques jardins où l'on ne voit ni beaux parterres ni belles allées, ni rien qui aproche des ornemens de France & d'Italie.

De l'autre côté du Meidan il y a une Moſquée qu'on apelle Tzechil-Sutun où il n'y a au milieu de la Nef qu'un pillier qui ſuporte quarante poutres. Ce lieu eſt encore un azile pour toutes ſortes de malfaicteurs, qui dés qui ſont là outre qu'ils y ſont en ſureté, ſont nourris des revenus de la Moſquée.

Les Dervis de Perſe. Dans Iſpahan, comme en d'autres endroits de la Perſe, il y a des Dervis qui font vanité du mépris du monde : Ces gens-là cherchent toûjours les lieux les plus beaux pour s'y camper, & ſont ſi orgueilleux, que ſi le Roi paſſoit quand ils fument, ils ne ſe léveroient pas pour le ſaluër. Ceux d'Iſpahan ſont dans un des jardins du Roi qui leur a permis d'y bâtir. Ils vont deux à deux par la ville un jeune avec un vieux, les uns à demi-nuds, les autres couverts de deux peaux de bouc qui leur pendent devant & derriere, avec une grande ceinture de cuir large de quatre doigts, & garnie en quelques endroits de petites plaque de cuivre. Leur coëffure eſt de même étoffe, & ils ſont armez d'une hache dont le manche leur ſert d'apui. Dans cet Equipage ils ſe promènent, & en criant de toute leur force ils amaſſent le peuple à qui

Le Pala

1 Le Logis des Anglois. 2 Mezzud ou Mosquée 3 Le Mosque

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

qui le plus ancien explique la loi. Dans la chaleur de leurs discours ils exaltent la Secte d'Ali, & dépriment Abou-baker, Omar & Osman que suivent les Turcs, disant que ce sont des usurpateurs de la succession de Mahomet, & les meurtriers d'Ali que le Prophête avoit déclaré son vicaire. Ils s'emportent aussi fort souvent contre le culte & la Religion des Usbecks, qu'ils disent errer en plusieurs points comme les Turcs. Et parce qu'il y a à Ispahan grand nombre de ces Tartares qui ne sont pas toûjours d'humeur d'entendre mépriser leur loi; ces Prédicateurs ont permission de porter des haches pour se défendre en cas qu'on les attaque. Quand ils ont prêché, le vieux d'un côté, le jeune de l'autre tendent la main aux Marchands & aux artisans de qui ils reçoivent quelques aumônes, & sur le soir ils se retirent dans leur maison. Janvier. 1672.

On voit aussi au Meidan des diseurs de bonne avanture qui sont divisez en deux bandes. Celle qui se nomme Raulé répond à ce que l'on souhaite, en faisant rouler six ou huit dez marquez à peu près comme les nôtres. Les Faquirs font plus de grimaces, & ils usent pour deviner de trente ou quarante petits bois de la longeur du pouce dont l'un des côtez est écrit. Celui qui veut sçavoir l'avenir met quelque argent sur l'un de ces bois; le Devin le serre & lit dans un livre rempli de figures grotesques, à côté desquelles il écrit ce que l'Oracle lui a revelé. Sur les deux heures il s'y voit aussi des jon- Leurs devins.

Janvier. 1672. jongleurs ; & sur le soir au même endroit des joüeurs de marionnetes qui se contentent de ce qu'on leur donne quand le jeu est fini.

De la porte d'Ali vers le Couchant on avance vers une autre porte qui donne entrée dans un Bazar où se vendent des draps d'Angleterre, de Hollande, de Venise, & d'autres endroits de l'Europe : Mais avant que d'y arriver on trouve des boutiques où il y a des ouvriers en cuir de rousſi ; des fourbisseurs, & des faiseurs d'arcs & de fléches. Et un peu au-delà des marchands de bas, de chemises, & de caleçons. Les ouvriers qui travaillent en cuivre sont près delà dans un Bazar, dans la moitié duquel on voit de toutes sortes d'utensiles ; & dans l'autre des toiles peintes. Tout ce qui se vend dans ces Bazars, & ce qui s'étale au Meidan est gardé la nuit par des gens qui font la ronde tour à tour ; ainsi il ne s'y prend jamais rien.

Du bout du Bazar où l'on vend les belles étoffes de l'Europe, on entre en un grand Carvansera, au milieu duquel est un beau bassin dont l'eau se répand en divers endroits par quantité de petits canaux. De celui-là on passe en quatre autres d'une prodigieuse grandeur, où les étrangers quels qu'ils soient sont commodément & au large.

Pour ce qui est du tresor du Roi, il est entre la porte d'Ali & la porte du Palais. Ce bâtiment est environné de bonnes murailles accompagnées de quelques bastions où l'on fait jour & nuit la garde.

Dans

ns la même enceinte eſt l'Arſenac, où Janvier.
' a un très-grand nombre de toutes 1672.
tes d'armes parfaitement bien entre-
uës. C'eſt de ce côté-là que ſont les
uvents des Auguſtins & des Carmes-
chauſſez.

************************ **********

CHAPITRE XXXII.

ite du même ſujet. Des peuples deſcendus des anciens Perſes; & des mœurs & coûtumes des Arméniens.

APrés avoir parlé de ce qu'il y a de plus remarquable à Iſpahan, voions e qui s'offre de beau en ſortant de la ille. D'abord on trouve une grande al-ée conpée par la riviére de Senderu, & ette allée commence par un pavilion ui joint le derriere du Palais du Roi. Des deux côtez elle eſt plantée d'arbres n droite ligne, & ces arbres nommez Tchimars ſont fort droits, & n'ont au aut qu'une groſſe touffe. Cette allée eſt roiſée de pluſieurs baſſins; & aprés mil-e ou douze cens pas on trouve un pavil-on à double étage bien percé de toutes parts, où l'on va boire du Caffé. Des deux côtez de cette allée ſont les jardins du Roi; auſſi eſt elle nommée Tchar-bag, c'eſt-à-dire des quatre jardins; & elle eſt coupée d'un pont de brique & de quelques pierres de tailles. Les arches en ſont fort baſſes, & il a quelque trois cens pas de long & vingt de large. Quand l'eau eſt baſſe on paſſe au travers de tou-

tes

Janvier. 1671. tes ces arches par une porte que l'on a fait à chacune ; & en marchant sur des pierres que l'on a mises exprés pour passer sans moüiller le pied, on va d'un bout à l'autre en Eté, & cela n'est pas desagréable dans les grandes chaleurs. De ce pont nommé le pont de Zulfa ou de Ciulfa qui est une petite ville éloignée d'Ispahan vers le Midi d'une petite demi-heure, on avance quatre cens pas, au bout desquels on trouve dix marches qui donnent entrée à une maison qui est au-devant de Hézardguérib qui est un jardin de mille arpens.

Ce beau jardin est sur une pente & consiste en plusieurs terraces où il y a de grands bassins & très-peu d'eau. Le milieu du jardin est coupé d'un grand canal qui reçoit l'eau de celui de Tcharbag : & de distance en distance on a des salons pour prendre le frais. A quelque cent pas au-delà du pont dont nous avons parlé, on entre dans une grande ruë qui conduit à Zulfa où demeurent les Arméniens.

Zulfa est une petite ville dont le séjour est plus agréable qu'il n'est à Ispahan, les maisons y sont plus riantes, & la plûpart des ruës ont une rangée d'arbres, & un canal dont l'eau sert à les rafraîchir. Les Arméniens qui l'habitent sont descendus d'une colonie que le Grand Cha-Abas tira de Zulfa ville d'Armenie pour rendre leur païs desert, & pour empêcher que le Turc ne se servit d'eux pour l'inquiéter. D'abord en sortant de leur Province ils demeurérent

Février. 1672.

à

à Iſpahan, d'où quelque tems aprés, le Roi les fit paſſer de l'autre côté de la riviere, & nomma le lieu qu'il leur aſſigna, du nom du lieu d'où il les avoit tirez. De groſſiers qu'ils étoient lorſqu'ils ſortirent de leurs païs, ils ſont devenus fort habiles depuis qu'ils ſont en Perſe, & ils ſe ſont ſi bien avancez dans le négoce qu'ils ſont preſque tous à leur aiſe. Comme ils ſont fort propres pour le commerce, le Roi s'en ſert fort utilement pour le debit de ſes ſoies; & il n'a jamais trouvé perſonne qui y ait ſi bien réüſſi. Février. 1672.

Depuis Cha-Abas juſques à preſent les Arméniens ont eu l'avantage de poſſeder des terres en propre; & pour obvier aux injuſtices qu'on leur pourroit faire, le Roi leur permet d'avoir un Chef de leur Nation qui les gouverne, & qui s'apelle Kelonter. Le Roi qui s'eſt réſervé le droit de le nommer, apuye de ſon authorité ſes déciſions & ſes ordonnances. Ils ont auſſi un Archevêque, des Evêques, des Moines & pluſieurs Egliſes où ils ſervent Dieu à leur mode avec autant de liberté qu'ils avoient en Arménie.

Au-deſſous du pont de Zulfa il y en a un autre de même ſtructure que Cha-Abas II. fit bâtir pour la commodité des Gaures qui ſont au-delà de la riviere. L'allée qui va d'Iſpahan juſques à ce pont eſt plantée de chaque côté d'un beau rang d'arbres, & eſt à peu près de même longueur que celle de Tcharbag.

Gaures deſcendus des anciens Perſes.

Les Gaures ou Guébres qui ont un quartier à part ſont les reſtes des anciens Perſes.

Février. 1672. Perſes. Le feu qu'ils adorent eſt une portion de celui où leur Prophête fut jetté par l'ordre d'un Roi qui le haïſſoit. Le feu ne lui fit point de mal, & c'eſt en memoire de ce miracle qu'ils le gardent & qu'ils l'ont en vénération. Ces peuples ne ſont point circoncis, mais ils ſe lavent dans un bain de fleurs qui les rend agréables à Dieu. Ils ne coupent jamais, ni leurs ongles ni leurs cheveux, à moins que d'y être contrains par quelque fiévre ou autre diſgrace. Ils jeûnent très-auſtérement, & célébrent leurs jours de fêtes avec grande ſolemnité. Leur premier ſoin dès qu'ils ſont malades eſt d'apeller leurs Prêtres auſquels ils font une eſpéce de Confeſſion; & aprés leur mort ils ſont portez hors de la Ville dans une grande place fermée de murailles, où on les lie debout à un pillier le viſage vers l'Orient. Ils ſe retirent enſuite pour donner le tems aux corbeaux qui ſont toûjours là en grand nombre, de leur marquer l'état du défunt en l'autre monde. Ils le croient bien-heureux ſi cet animal ſe jette d'abord ſur l'œil droit; & tout le contraire ſi c'eſt ſur l'œil gauche; & alors ils s'en retournent tous mélancoliques & ſans ſe parler l'un à l'autre. Au lieu que quand l'œil droit eſt arraché le premier ils font paroître une joie extraordinaire, & font bonne chere tous enſemble.

Les Gaures ont un langage qui n'a cours que dans leur nation; leurs habits même différent de ceux des Perſans, & leurs coûtumes ſont aſſez bizarres pour n'être

n'être suivies de personne. Il y a des bêtes qu'ils estiment & d'autres qu'ils ont en horreur. Les premieres sont le bœuf & la vache : celui-là pour les grands services qu'il rend à l'homme en labourant la terre qui le nourrit ; & celle-ci à cause qu'ils font de son lait un certain remède qui les purifie, & qui leur sert à obtenir le pardon de leurs pechez. Février. 1672.

Les bêtes qu'ils ne peuvent souffrir sont principalement les grenoüilles, parce que leur Prophête en fut un jour incommodé ; les serpens, les crapaux, les lézards, les couleuvres, les fourmis, les chats, & les souris. Et le sujet de cette aversion, est qu'ils croient que ces animaux ont été créez du Diable, qui s'en sert comme d'instrumens pour tourmenter les damnez. C'est par cette raison qu'ils les tuënt, & qu'ils croient ne pouvoir rien faire de plus méritoire pour leur salut, ni de plus agréable à Dieu.

Leur mariage se fait sans bruit, sans pompe, & sans éclat. Pour le conclure ils apellent un Prêtre à qui l'homme & la femme ayant déclaré la résolution où ils sont, il leur lave le front avec un peu d'eau qu'il a benite, & voilà le mariage fait. Chaque homme n'épouse qu'une femme, mais il en peut avoir plusieurs autres, dont il en épouse une en cas que la premiere soit sept ans sans avoir d'enfans, avec obligation néanmoins de la nourrir comme auparavant.

Pour les coûtumes des Persans voici ce que j'en ai apris & même ce que j'en ai vû pendant le séjour que j'ai fait en Perse. Mœurs & coûtumes des Persans.

Février. 1672. se. J'ai remarqué que les Persans sont fort superstitieux, & qu'ils croient opiniâtrement que les lavemens extérieurs effacent leurs pechez. Toutes les fois qu'ils veulent prier ils se lavent la tête, la bouche & le visage : & quand ils se sont aprochez des femmes ils vont aux bains qui sont souvent plus capables de les gâter que de les nétoyer, car comme toutes sortes de gens vont à ces bains, & qu'ils se lavent pêle-mêle, plusieurs contractent de vilains maux qui ne leur viennent que de l'impureté de ces lieux. Les hommes y vont le matin & les femmes l'aprés dînée, & par ce moyen les deux Sexes ne s'y trouvent jamais ensemble. Toutes les personnes de qualité en ont dans leurs maisons.

Habillemens des hommes. Pour leurs habits, ceux des hommes sont une veste qui leur descend trois doigts au-dessous du genou ; & sur cette veste ils ont une robe dont chaque côté croise sur l'autre jusques sous les bras où il est attaché. Ils ont par-dessus une ceinture de soie & deux ou trois même selon leurs moyens. Leurs caleçons sont aussi de soie, & leur descendent jusqu'à la cheville du pied. Les riches ont par dessus la veste un justaucorps de drap fin ou de brocart, doublé en Hiver de marte zebeline, ou de quelque autre belle fourrure. Et j'ai remarqué que la veste, la robe & le caleçon ne sont jamais de même couleur. Ils n'ont pour chaussures que des pantoufles de chagrin ou de maroquin, parce qu'il faut les ôter souvent pour marcher sur les tapis ; ce qui leur se-

seroit incommode si leurs souliers étoient fermez comme les nôtres. Les gens de moienne condition s'habillent de drap d'Angleterre ou de Hollande ; & le petit peuple de toiles & d'étoffes grossieres. Le turban est aussi conforme à la qualité de ceux qui le portent ; & ceux des riches valent depuis cent jusques à quatre & cinq cens écus. Février 1672.

L'habit des femmes ne differe guéres de celui des hommes, & il n'y a rien de particulier, excepté que leur ceinture tombe négligemment & ne serre pas leurs habits. Du bout de leur coëffure qui est comme une petite tour, pend à quelques-unes un voile de soie ; & d'autres ont simplement les cheveux tressez qui leur descendent sur les épaules. Leurs souliers sont de couleurs diverses, & les plus éclatantes sont toûjours les plus à la mode. Habits des femmes.

Les Persans aiment la dépense, & ceux qui ont le moien d'en faire sont superbes dans leur Equipage, donnent dans le luxe avec excès, & se piquent d'avoir à leur suite quantité de valets. Ils sont fort hautains, sales en paroles & injurieux. Ils sont dissimulez, flâteurs, vains & ambitieux. Ils aiment à recevoir des presens, & en font aussi volontiers. Ils aiment peu le jeu, & ce qu'ils gagnent ils le donnent aux pauvres. Pour les promenades ils s'en moquent, ne pouvant goûter le plaisir que nous prenons à marcher pour revenir sur nos pas d'un bout à l'autre d'une allée. Parmi eux la danse n'est point en usage, & l'on ne voit rien qui en ap- Mœurs des Persans.

Février. 1672. proche, excepté certaines postures que font les courtisanes qui sont apellées aux festins. Il n'est pourtant point de nation ni plus souple ni plus subtile ; & ni nos jongleurs, ni nos charlatans, ni nos danseurs de corde, n'égalent point ceux des Persans. Il n'est point de Nation plus accoûtumée au tabac, ni qui s'en puisse moins passer. Ils disent que sans cela ils n'auroient nulle joie au monde, & dût-il abreger leurs vies, ils aiment mieux vivre moins que de s'en priver. Outre le tabac ils ont encore deux ou trois sortes de breuvages qui troublent le cerveau, & ils en usent, disent-ils, pour adoucir les amertumes de la vie, qui sans cela leur seroit souvent insuportable.

Leurs mariages. Les Persans qui se marient le font au hasard, & sur le raport de certaines femmes qui disent aux parties ce qui leur plaît. Dès que le mariage est accordé, l'époux envoie à son épouse de l'argent & des étoffes, & lui assigne un doüaire sur son bien. Le jour des nôces les mêmes femmes qui ont accordé les parties, mènent l'épousée au mari, qui la reçoit accompagné de ses parens avec lesquels il se réjoüit, pendant que les femmes font le même dans une chambre à part. Voilà ce que j'ai pû recueïllir de plus particulier des Gaures & des Persans : Il ne me reste à dire que quelque chose des Arméniens, ce que je ferai en peu de mots.

Mœurs des Arméniens. J'ai dit plus haut que les Arméniens sont fort propres pour le négoce; & c'est à cause qu'ils sont fort sobres, & qu'ils vivent

vivent d'économie. Quand ils vont en voiage ils portent toutes leurs provisions, des utenſiles de ménage, & des matelats pour ſe coucher. Et ils ménagent ſi-bien ce qu'ils portent, qu'au retour des plus longs voiages ils en ont ſouvent de reſte. Ces peuples nez pour le négoce n'étoient dans leur ancienne patrie que de pauvres paſtres qui vivoient miſérablement des fruits que la Terre leur produiſoit; & qui outre la peine qu'ils avoient à la cultiver, n'en joüiſſoient que dans une crainte perpétuelle d'être maltraitez des Turcs & des Perſans, qui faiſoient des courſes dans leur Province comme étant frontiere de ces deux Nations.* Février 1672.

Le commerce des Arméniens s'étend ſi loin que la plûpart ſçavent pluſieurs langues, ſur tout la Turque, la Perſienne, l'Italienne, & la Françoiſe, qui leur ſont preſque auſſi familiers que celle qui leur eſt naturelle; & outre cela ils en ont une qui n'eſt ſçûë que des Eccléſiaſtiques. Les femmes néanmoins ne parlent guéres d'autre

* Le Grand Cha-Abas voiant que les Turcs ſe pouvoient ſervir utilement des Arméniens contre lui, ruïna preſque tout leur païs, & fit de ſes habitans des colonies qu'il envoia en pluſieurs endroits de la Perſe. Ceux-ci qui juſques-là n'avoient point reconnu leurs forces, ſe diſtinguérent bien tôt des Perſans par le génie tout particulier qu'ils ont pour le négoce. Le Roi en cette conſidération leur accorda de grands priviléges, entr'autres celui d'être gouvernez par un Juge de leur nation, afin d'ôter à ſes ſujets les occaſions de les maltraiter. Ce Juge eſt nommé Kéonter; & le Roi qui s'eſt réſervé le droit de le nommer appuie de ſon autorité ſes déciſions & ſes ordonnances.

Février. 1672. d'autre Langue que l'Arménienne, parce qu'elles n'ont aucun commerce avec les étrangers, & qu'elles ne sortent presque jamais.

Du mariage des Arméniens. Pour leur mariage, il se fait toûjours par procureur, & il faut que les deux parties se fient au raport des parens qui s'accordent entr'eux comme il leur plaît. Ensuite on célébre les fiançailles, qui consistent au don d'une bague de la part du garçon à la fille, & dans la lecture de l'Evangile faite par un Prêtre en presence de quelques vieilles qui servent de témoins. La veille des nôces les deux parties s'envoient des presens; & le lendemain l'époux se rend de grand matin chez son épouse, d'où ils sortent quelque-tems aprés parez de leurs plus beaux habits. Ils montent chacun sur un cheval dont les harnois sont ordinairement fort riches. Ils sont l'un & l'autre couverts, l'époux d'une toile d'argent qui lui descend jusqu'à la ceinture; & l'épouse d'un grand voile blanc qui la cache toute excepté les yeux. L'époux qui marche le premier tient en sa main le bout d'une longue écharpe, & l'épouse tient l'autre bout. Ils sont accompagnez de leurs parens & de leurs amis, les uns à pied, les autres à cheval, & de joüeurs de plusieurs sortes d'instrumens qui les suivent jusqu'à l'Egliſe. Là ils vont au pied de l'Autel, où le Prêtre les fait aprocher en sorte, qu'il se peut servir de leur tête comme d'un pupître, où il apuie le Rituel dans lequel il lit le formulaire du mariage. Aprés que l'époux & l'épouse ont

ont donné leur consentement d'une maniere assez conforme à ce qui s'observe en Europe, on leur dit la Messe qu'ils entendent. Delà ils retournent chez la mariée, où l'on se réjoüit durant plusieurs jours avec assez de magnificence. Février 1672.

Si-tôt qu'un Arménien est mort on le lave dans de l'eau benite; on lui met ensuite une chemise qui n'a jamais servi: puis on l'envelope d'un grand drap depuis les pieds jusqu'à la tête. Aprés il est porté à l'Eglise, où l'on allume des cierges autour du corps qu'on laisse-là jusqu'au lendemain. Dés le point du jour on dit la Messe, aprés laquelle on porte le corps devant le Palais de l'Evêque qui y jette de l'eau benîte, en disant tout haut un *De profundis* & quelques Oraisons. Le signal donné pour l'enterrer, il est porté au Cimetiere, où quand on l'a mis dans la fosse, l'Evêque dit en jettant sur lui un peu de terre: *Tu es de terre, & tu vas retourner en terre, demeures-y jusqu'au jour du Seigneur.* Si-tôt que la fosse est remplie on retourne chez le défunt, où ses parens traitent ceux qui s'y rencontrent. Mais sur tout les Prêtres & les pauvres y sont fort bien reçûs, & plus on dépense en cette rencontre, moins on doute ordinairement du salut du défunt; c'est pourquoi il n'est point de pauvres qui n'engagent tout ce qu'ils ont pour faire ces repas funêbres. Un des plus célébres parmi eux se fait la veille de sainte Croix dans le Cimetiere commun, où chaque famille va passer la nuit, sur la tombe de leurs parens, pleurant

De la maniere d'enterrer leurs morts.

Février. 1672. rant d'abord & faisant bonne chere ensuite. Et cette fête est si solemnelle, que les plus misérables trouvent ce jour-là dequoi bien boire & bien manger.

En général les Arméniens sont fort zelez pour leurs coûtumes ; & leurs cérémonies se font avec assez de pompe extérieure & de dévotion aparente. Etant la veille de mon départ fort occupé dès le matin à me disposer pour partir, j'entendis du bruit dans la ruë, où étant allé pour m'informer de ce qui causoit l'empressement du peuple qui couroit, on me répondit que c'étoit le jour que les Arméniens célébroient la Fête de l'Epiphanie. Dans le dessein que j'avois de m'instruire de leurs mœurs & de leurs coûtumes, je courus comme les autres, & trouvai au bout de la ruë un Officier du Roi, qui postoit des Archers par tout où la Procession devoit passer. Cette cérémonie devoit être plus célébre que de coûtume, une des Sultanes qui étoit Georgienne aiant eu envie de s'y trouver. Les femmes Chrétiennes de qualité étoient dans des balcons ornez en dehors de fort beaux tapis ; & les femmes du commun étoient le long de la riviere, gardées par des archers afin que nul homme ne les approchât. Sur les neuf heures on vit paroître les Ecclesiastiques des dix Egl ises de Zulfa. Tous leurs ornemens étoient riches, & la plûpart de brocard d'or. La chape du Patriarche étoit couverte de pierreries ; & chaque Prêtre portoit une Croix d'argent, au haut de laquelle il y avoit de gran-

grandes plaques de laiton avec de petites sonnettes à qui on faisoit imiter en les remuant le son des cimbales. Le Clergé étoit suivi des principaux de Zulfa & de Tchatbag, & chacun avoit un cierge allumé. Cette Procession dura plusieurs heures; & sur le Midi le Roi parut suivi de deux de ses Ministres, & d'une foule de Courtisans. Il demeura un demi quart d'heure vis à vis d'un balcon paré d'un brocard d'or de Venise; & c'étoit celui de la Princesse. Au bout de ce tems il envoia une grosse bourse au Patriarche & se retira. Le reste du jour il négea beaucoup, ce qui troubla la cérémonie; mais cela n'empêcha pas que les Arméniens, maîtres & valets ne bussent presque toute la nuit. Février. 1672.

Delà j'allai chez le Sieur Bent qui eut la bonté de me dire qu'il avoit arrêté des chevaux & des chameaux pour porter nôtre bagage, & qu'il avoit pris soin lui-même de nous pourvoir de biscuit, de chair fumée, d'oignons, de beurre cuit, de farine, de vin & de fruits secs. Après l'avoir remercié comme je devois, je pris congé de lui & allai songer à mon départ. Il faisoit alors si grand froid que la glace avoit trois pieds d'épaisseur, ce qui ne s'étoit jamais vû; aussi la misere étoit fort grande, car comme le bois est rare en Perse, les pauvres gens sont à plaindre quand il fait froid.

CHAPITRE XXXIII.

L'Auteur part d'Ispahan pour Gomron. Il est volé par un Chamelier. Ses balots ouverts & pillez par des voleurs de grands chemins. Tombeau de la mere de Soliman. Autre Tombeau où l'on dit que sont les os de Noé, de sa femme, de ses enfans, & des enfans de ses enfans.

Février. 1672. LE dix-septime de Février je pris congé de mon bienfaicteur Hadgi-Biram, qui dès les premiers mots de mon compliment m'interrompit pour me dire qu'il ne vouloit pas que je me crusse son redevable: *Je t'ai fait quelque bien*, dit-il, *mais qu'est-ce au prix du service que tu m'as rendu? J'avois dessein de le reconnoître en te donnant la liberté, mais tu l'as mieux aimée d'une autre main que de la mienne, ou tu n'as pû te fier à ma bonne foi. Quoiqu'il en soit je te veux tenir ma promesse, voilà le prix de ta liberté; si tu dois quelque chose tu le peux rendre de ces sept tomans.* Je m'attendois si peu à cette générosité que je ne sçavois que répondre. Depuis l'avanture du bain où il avoit pensé périr, j'en avois reçû des douceurs dont j'étois paié au centuple: c'est pourquoi j'eus un peu de peine à revenir de ma surprise; mais sans me donner le tems de répondre il m'embrassa, me souhaita un heureux voiage, & me dit plusieurs fois qu'il prioit Dieu qu'il lui plût de m'accompagner. Ainsi je quittai mon Patron qui assurément avoit

avoit l'ame grande, & d'autres belle qualitez qui ne sont guéres ordinaires aux Mahométans. Février. 1672.

Ce jour là nous fîmes huit lieuës, & marchâmes depuis Ispahan dans un païs sterile & sans arbres, excepté vers Mahiar où le terroir est un peu meilleur & où nous allâmes loger. L'Auteur part d'Ispahan.

Le lendemain nous eûmes à combattre un froid extrême, & de plus la nége qui étoit haute de cinq ou six pieds. Outre ces incommoditez nous en eûmes d'autres qui n'étoient pas moindres; le chemin étoit rude, & si étroit, que nos montures s'abattoient souvent sous leurs charges, ce qui retarda beaucoup nôtre marche. Avec tout cela nous passâmes une montagne assez difficile, au pied de laquelle nous trouvâmes un village nommé Canischa où nous demeurâmes trois jours parce qu'il négea tout ce temps-là.

Le vingt-deuxiéme nous passâmes des montagnes longues & fâcheuses, aussi nous ne fîmes que six lieuës. Nous trouvâmes le soir au Carvansera où nous logeâmes, une forte grande Caravane qui alloit de Gomron en Perse, où elle esperoit trouver le debit de quantité d'étoffes de Indes.

Le vingt-troisiéme nous marchâmes long-temps par une plaine, & sur le soir par des chemins rudes & glissans, où quelques unes de nos montures étant tombées, il y eut des caisses brisées. C'étoit à moi en qualité de Cafil-Bachi ou Chef de bagage de les faire raccommoder, & pour cela j'allai chercher au pro-

Février. 1672. chain Village un charpentier qui me les remit en état. Enſuite je joignis les autres qui cependant s'étoient logez dans un fort beau Carvanſera, mais où je n'eus guéres de ſatisfaction m'y étant d'abord aperçû qu'on m'avoit volé mon argent. Je ne puis exprimer la douleur que cet accident me cauſa, aiant fait fond ſur ce que je venois de perdre pour le reſte de mon voiage. Quand ma ſurpriſe fut un peu paſſée je m'informai du fait, & trouvai que le voleur étoit un de nos chameliers. Deux de ſes freres m'en donnérent avis; & ſur leur témoignage, je lui dis vigoureuſement que je trouverois bien moien de lui faire rendre ce qu'il m'avoit pris: Que j'avois de fort bons témoins, & que s'il étoit ſage il feroit ſans bruit & ſans éclat ce qu'il ne pouvoit éviter de faire pas force D'abord il parut interdit, & comme il ne répondoit rien, j'apellai ſes freres pour achever de le convaincre; mais au lieu de m'aider ceux-ci ſe liguérent contre moi, & niérent ce qu'ils m'avoient dit. Ce diſcours lui redonna cœur, & voiant que je n'avois point d'autres témoins que ſes freres, il fit le méchant, il s'emporta, & jura qu'il ſe vangeroit de l'affront que je lui faiſois. En effet, un quart d'heure après il revint avec quelques autres, & ils ſe jettérent tous ſur moi avec tant de furie que je ne pus éviter d'être bien battu. Dans le triſte état où ils me laiſſérent je m'imaginois que quelqu'un devoit prendre mon parti; mais bien loin de cela chacun ne ſongea qu'à dormir pendant que

D'un vol que l'on fit à l'Auteur.

je

je rêvois à la bizarrerie de mon sort. Février. 1672.

Le lendemain tout incommodé que j'étois il falut suivre la Caravane. Sur les dix heures nous rencontrâmes un Exprés qui alloit de Gomron à Ispahan pour les intérêts de la Compagnie. Cet homme dit que le Directeur étoit parti pour Batavia, dequoi je fus fort affligé, tant parce qu'il étoit un de ceux que j'avois plus d'envie d'y voir, que parce qu'il ne partiroit de vaisseaux pour le même lieu de plus de quatre mois, & que je serois obligé d'essuier en les attendant les chaleurs de Gomron où elles sont insupportables. Aprés six lieuës de marche parmi les néges & dans une plaine sterile, nous nous arrêtâmes dans un Carvansera neuf & bien bâti.

Le jour suivant nous marchâmes jusqu'à Midi par de très-mauvais chemins; & l'incommodité augmenta par la grande quantité de neige qui tomba le reste du jour. Quelques heures avant la nuit nous trouvâmes un Carvansera où nous n'eussions pas balancé à nous arrêter, quand il eût été mal en ordre.

Le vingt-sixiéme, le temps fut assez favorable, mais les chemins étant toûjours également rudes, nous ne fîmes que six lieuës comme le jour précédent. Au lieu d'un puits nous en trouvâmes là plusieurs; & ce qu'il y a d'extraordinaire c'est qu'il s'y trouve dequoi boire & dequoi manger. Nous y prîmes à la ligne quelque trente ou quarante carpes qui n'étoient pas mauvaises, mais celles des étangs voisins dont nous voulûmes

Février. 1672. aussi goûter étoient encore meilleures.

Le vingt-septiéme nous eûmes d'abord à essuyer deux lieuës de très-méchant chemin dans des bouës continuelles. Après, nous passâmes une montagne très-rude d'elle même, & qui l'étoit encore davantage par la rigueur de la saison. Par tout le chemin étoit si glissant, que nos bêtes tomboient sans cesse : ainsi étant presque toûjours occupez à les relever, nous ne pûmes faire que cinq lieuës. Gufti où nous nous arrêtâmes est un grand & bon village, mais le Carvansera est vieux & mal en ordre. Toute la nuit il neiga si fort que nous ne pûmes marcher le lendemain, & nous ne pensions pas que personne dût être en chemin : Cependant sur le Midi nous vîmes venir une Caravane qui pensoit loger où nous étions ; mais n'y aiant pas de place pour deux, il falut qu'elle passât outre toute fatiguée qu'elle étoit.

Des voleurs pillent la Caravane.

Le vingt-huitiéme la neige cessa & nous partîmes de grand matin : Après avoir marché quelques heures une grosse bande de voleurs vint fondre sur la Caravane : Les nôtres surpris ou manquant de cœur me laissérent seul auprès des chameaux ou ma presence n'empêcha pas les voleurs de se saisir de ce que nous avions de meilleur. Dans la visite que ces galans firent il y en eut un qui en ouvrant une caisse y fourra brusquement la main ; il la retira encore plus vîte qu'il ne l'y avoit mise, & en me regardant d'un œil furieux, chien de Chrétien, dit-il, ne devois tu pas m'avertir de ce qui étoit

étoit là-dedans : puis regardant sa main toute grasse des jambons qu'il avoit touchez, il fit des postures si grotesques que je ne pus m'empêcher de rire. Mon brutal qui s'en aperçût voulut sauter sur moi, mais je le reçus de si bonne grace qu'il ne s'y frota pas long-tems. Les autres indignitez de mon audace vinrent tous furieux à son secours & se servirent de leur avantage. Quand ils me crûrent mort, ils empaquetérent ce qu'ils avoient pris & s'en allérent. Nos gens qui du Bois où ils étoient les virent se retirer me rejoignirent, & m'aiant remis sur mon cheval, nous gagnâmes le mieux que nous pûmes un fort beau Carvansera. Février. 1672.

Le dernier jour du mois nous marchâmes dans une campagne sterile, & allâmes coucher à un village nommé Mestzid. Le Carvansera où nous logeâmes étoit beau, spacieux & commode. Proche de ce lieu est le Tombeau de la mere de Cha-Soliman : Il est de fort beau marbre blanc & n'excede pas la hauteur d'un homme de moienne taille. Les femmes y vont en pelerinage ; & quelqus mauvis tems qu'il fasse, il y a toûjours des zelées qui y vont faire leurs dévotions. Nous trouvâmes dans ce village quantité de bons fruits, entr'autres des dates, des grenades, & d'autres rafraîchissemens qui ne furent pas épargnez pendant les trois jours que le mauvais tems nous obligea d'y séjourner. Tombeau de la mere de Soliman.

Le quatriéme du mois suivant après cinq lieuës de mauvais chemin nous nous Mars. 1672.

Février. 1672. arrêtâmes à Siwa. De ce village où il n'y a rien de remarquable, nous allâmes le lendemain à un autre nommé Mardasch. Nous y demeurâmes deux jours, pendant lesquels je liai partie avec un ami pour aller voir à deux lieuës delà un Tombeau fort renommé. On monte à la porte de la Mosquée par six grandes marches de marbre. Du vestibule qui en est aussi on entre dans la Nef, dont la voute qui est de carreaux vernissez de toutes couleurs, est soutenuë de dix gros pilliers hauts à proportion. Je pensois que le Tombeau fût comme ailleurs au bout de la Nef; mais il étoit dans une cave dont les gardes défendoient l'entrée. Cette défence me fut suspecte, & ne voiant point la raison pourquoi on dût cacher ce que la vûë ne pouvoit gâter, je ne fis nul fond sur ce qu'on nous dit. Voici à peu prés ce que c'étoit : *Ces lampes*, nous dit un Persan, *que vous voyez-là suspenduës, brûlent jour & nuit sur le lieu où sont gardées de saintes Reliques qu'on ne peut assez révérer. Ce sont les corps de Noë, de sa femme, de ses trois fils Sem, Cham, & Japhet; & des cinq fils de Sem, qui sont Assur, Arphaxad, Lud, Aram & Elam : Il n'est rien de plus vénérable; & si personne n'entre où ils sont, c'est que nul mortel n'est digne de les aprocher. Ces dix corps sont-là tous entiers, excepté quelques os d'Elam le fondateur de Persépolis nommée autrefois de son nom, & quelques-uns aussi de Noë, que l'on montre dans un plat d'or aux pelerins qui les veulent voir.* Aprés cette bonne instruction dont nous feignîmes d'être satisfaits, nous remerciâmes le Persan & sortîmes de la Mosquée.

Tombeau que l'on dit être celui de Noë, de sa femme, & de ses enfans.

Delà

Delà nous allâmes sur une montagne, sur la pointe de laquelle nous vîmes des colonnes qui forment une espece de quarré. Nous donnâmes ensuite jusqu'à Tchéelminar ou Tzilimar, c'est à-dire quarante colonnes, nombre aujourd'hui fort diminué tant par les injures du tems, que par le peu de soin que les Persans ont d'entretenir les plus beaux édifices. Bien loin d'aimer les antiquitez, ils les négligent de telle sorte qu'un fils n'achevera jamais un bâtiment quelque beau qu'il soit, que son pere aura commencé. Ces colonnes dont dix-huit sont encore debout ont quelque trente-huit pieds de haut. Quelques-uns disent que ce sont les restes du Palais de Darius, & que Cyrus a contribué aux frais d'un si superbe ouvrage : d'autres soûtiennent que ce fut Cha Janischa qui le fit bâtir. Quoi qu'il en soit ces restes sont beaux & ont quelque chose de singulier. On y voit encore deux escaliers dont chaque marche qui est de marbre a trente pieds de longueur, & la plûpart d'une seule pierre. Quand on en a monté trente-deux, on voit un espace quarré dont le pavé est aussi de marbre. Il est entourré de troncs de lions, de grifons, de chevaux, d'élefans, & de quelques autres animaux que la vieillesse nous empêcha de reconnoître. De cet espace on passe en un autre plus grand que le premier, & de quelque quatre-vingt-dix pas. On y peut entrer par huit portes de trois à quatre pas de large, à côté desquelles il y a quantité de statuës dont la beauté n'est

Mars. 1671.

Tchéelminar ou Château de Persépolis.

pas

Février. 1672. pas encore toute effacée. On voit en quantité d'endroits de grands quartiers de marbre, des pieces de colonnes & de friſes entaſſées les unes ſur les autres; & dans un reſte de muraille où eſt enchaſſées une pierre qui réfléchit les objets comme une glace de miroir, il y a quelques caracteres qui aprochent fort de la figure des lettres Arabes; mais il faut bien qu'elles ne ſoient pas de cette Langue, nul juſques à preſent ne les aiant pu déchifrer. Il y a des pieces de ſtatuës qui ſont de Cavaliers armez les uns d'un arc & d'un carquois; les autres de lances, de rondaches, de ſabres & de maſſuës. Leurs habits étoient tout differens de ceux qui ſe portent aujourd'hui; & leur coëffure n'a nul raport à la Seſſe ou Toque des Perſans.

Au-deſſus de la grande porte ſe voit une ſtatuë à laquelle il pend ſur les épaules de longues treſſes de cheveux. Une longue robe à grands plis lui deſcend juſques aux pieds. Elle a une robe florante & le bandeau royal ſur le front. Ce Roi tient un Sceptre de la main droite, & de la gauche une groſſe boule. Les voiſins de Tchéelminar nous dirent que cette ſtatuë étoit de Salomon; mais aparemment ils ſe trompoient, & je la croirois plûtôt d'Alexandre qui s'attribuoit le titre de Conquérant de l'Univers. A côté de cette ſtatuë il y en a d'autres ſans ornement, & dont les robes ne ſont ni ſi amples ni ſi longues. Les unes ſont armées de lances: Quelques-unes ménent par la bride ou des chevaux ou des mules;

IS

VITTORIO EMANUELE

les; & d'autres ont des vaches & des moutons qui ſemblent tous prêts à être offerts en ſacrifice. Mars. 1672.

Aprés avoir tâché vainement de trouver ce que ſignifioient pluſieurs autres ſtatuës qui ſont pêle-mêle dans cet eſpace, je paſſai dans une autre, où je vis celle d'un Roi qui d'une niche où il étoit ſembloit adorer le Soleil, le Feu, & un Lézard repreſentez dans une muraille voiſine, où il y avoit auſſi des jeux, des batailles, & pluſieurs ſortes d'animaux. Il paroît ſur toutes les ſtatuës des reſtes de dorure, & par tout des marques que ce Palais étoit un des beaux de l'antiquité. Mais ſi ces précieuſes reliques ne ſuffiſent pas pour le prouver, il ne faut que lire l'hiſtoire. Aprés nous avoir dit ce qu'il étoit du tems d'Alexandre, elle nous aprend que ſa chute eſt l'effet des excès & des débauches de ce Prince; voici à peu prés comme elle en parle. Quinte-Curſe. L. 5. §. 7.

» Etant de retour à Perſépolis trente » jours aprés qu'il l'eut conquiſe il paſ- » ſoit les jours entiers en feſtins, & y » apelloit des Courtiſanes qui n'avoient » pris que trop de licence dans l'armée. » Entr'autre il y en avoit une nommée » Thaïs la plus fameuſe de toutes, qui » dans la chaleur de la bonne chere lui » dit qu'il n'auroit jamais une ſi belle » occaſion d'obliger les Grecs que de » mettre le feu au Palais du Roi de Per- » ſe, & que ceux dont les Barbares a- » voient brûlé les villes attendoient de » lui cette juſtice. Cet avis d'une Cour- » tiſane que les vapeurs du vin trou- » bloient

Mars. 1672. » bloient fut aplaudi de tous les con-
» viez, & le Roi n'en agréa pas seule-
» ment la propoſition, mais il fut ar-
» dent à l'executer : ç'a dit-il, vangeons-
» nous & brûlons Perſépolis. Ils ſe leve-
» rent tous de table, & étant yvres ils
» brûlérent une ville qu'ils avoient é-
» pargnée aiant les armes à la main. Le
» Roi fut le premier qui lança dans le
» Palais un flambeau ardent, & après
» lui les conviez, puis les Officiers, &
» enfin les Courtiſanes. Ce Palais étoit
» preſque tout bâti de cédre, où le feu
» s'étant pris d'abord, il s'épandit de
» tous côtez. L'armée qui n'étoit pas
» loin delà l'aiant aperçû, & croiant
» qu'il s'y fût mis par hazard, accourut
» au ſecours ; mais comme ils furent
» près du Palais, & qu'ils virent que le
» Roi lui même allumoit le feu, ils quit-
» térent l'eau qu'ils aportoient, & y jet-
» térent auſſi du bois, & d'autres matie-
» res propres à l'entretenir : Tel fut le
» deſtin de cette ville, l'œil de l'Orient
» & le ſiége de ſon Empire, où alloient
» autrefois tant de nations emprunter
» des loix pour ſe policer ; qui avoit été
» l'unique terreur de la Grece ; & qui
» aiant équipé une Flote de mille voi-
» les, & aſſemblé ces armées prodigieu-
» ſes dont l'Europe fut inondée, avoit
» couvert la Mer de vaiſſeaux, percé les
» montagnes, & les avoit rendues navi-
» gables. C'eſt une choſe digne de com-
» paſſion que depuis tant de ſiécles, cette
» miſérable ville n'ait pû ſe relever de ſa
» chûte. Les Rois de Macédoine ont re-
» nu.

» nu d'autres Villes qui tiennent aujour- Mars.
» d'hui les Parthes, mais de celle-ci on 1674.
» n'en trouveroit aucun veſtige, ſi l'A-
» raxe ne nous en donnoit l'adreſſe; car il
» ne paſſoit pas loin des murs, & ceux du
» païs diſent qu'il n'en étoit éloigné que
» de vingt ſtades; ce qu'ils croient plû-
» tôt par conjecture qu'autrement.

A deux lieuës de Tchéelminar on voit encore des troncs de ſtatuës couchées par terre; entre autres celle d'un Heros de Perſe nommé Ruſtan. Elle étoit armée d'une maſſuë & beaucoup plus grande que nature. Comme j'admirois cette lourde maſſe, on me dit que Ruſtan étoit un des plus vaillans hommes qui eût jamais été, qu'il s'étoit ſignalé par quantité de belles actions, & que ſa memoire étoit réverée dans toute la Perſe.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de la même route juſques à Schiras dont l'Auteur fait la Deſcription. Il part de cette Ville avec des Marchands qui ſont inſultez par des voleurs ſur leſquels ils ont l'avantage.

LE huitiéme de Mars nous marchâmes par des plaines ſéches & deſertes, & allâmes coucher à Alikoin: C'eſt un bon village où rien ne manque des choſes neceſſaires; & comme il n'y a pas fort loin delà à Schiras, le lendemain nous y arrivâmes de bonne heure: Dès que nous y fûmes je fis porter au magaſin de la Compagnie les marchandiſes dont j'étois Mars. 1672.

Mars. 1672. tois chargé & m'en fis donner un reçu. J'apris enſuite en me promenant dans la ville qu'il y avoit un Carme qui n'attendoit qu'une occaſion comme la nôtre pour aller à Gomron ; je fus bien aiſe de cette nouvelle, & pour m'en aſſurer de bonne heure j'allai à ſon Couvent, où l'on me fit parler à deux freres, dont l'un nommé Felliſelo étoit Napolitain ; l'autre Polonois & de Varſovie apellé Jadiſlau. Ces bons Religieux me reçurent parfaitement bien, & m'offrirent de ſi bonne grace une des chambres de leur Couvent, que je ne pus la refuſer.

Comme je ne ſongeois qu'à me repoſer, mes généreux hôtes aiant ſoin de me fournir de tout, on me vint dire que nos chameliers ne vouloient pas aller plus loin, & qu'ils avoient de bonnes raiſons pour ne pas aller juſqu'à Gomron. J'eus peine à croire ce qu'on me diſoit parce que ces gens étoient payez de la moitié de leur voiture, & il s'en falloit encore beaucoup que nous ne fuſſions à moitié chemin de Gomron. J'allai donc les trouver & tâchai de leur perſuader à tenir leur marché ; mais je leur parlai inutilement, & je vis bien qu'ils apréhendoient que je ne les fiſſe punir du vol qu'ils m'avoient fait. Si nous avions été dans un de ces lieux où les Francs ont des Conſuls j'aurois d'abord obtenu juſtice, mais faute de cela il me fallut chercher d'autres voituriers que j'aurois eu peine à trouver ſans le ſecours de mes Bienfaicteurs.

Quel-

Quelques jours aprés en me promenant hors de la Ville je vis dans la riviere ces canailles qui se baignoient, entr'autres celui qui m'avoit volé. A cette vûë mon sang s'émut, & le souvenir de tout le mal qu'il m'avoit fait aprés m'avoir volé mon argent m'échauffa tellement la bile, que je résolus de le châtier de son insolence. Comme il ne se défioit de rien, je le reçus au sortir de l'eau à grands coups d'une grosse canne que je portois exprès, & lui en donnai sans distinction sur la tête & sur le visage, ces sortes de gens ne méritant pas qu'on les traite plus humainement qu'ils traitent ceux sur lesquels ils ont l'avantage. Ces misérables ont si peu de cœur qu'aucun de ceux qui étoient dans l'eau n'osa en sortir pour le défendre : ainsi il porta seul la peine d'un crime dont il n'étoit pas le seul coupable. Aprés l'avoir roüé de coups & mis ses habits en pieces, je leur dis à tous qu'ils n'étoient pas quites, & que j'allois me plaindre au Kan qui assûrément me feroit justice du vol qu'ils m'avoient fait. Aparemment ces menaces les épouvantérent, & je croi que dès l'heure même ils partirent pour s'en retourner, du moins je n'en ai jamais oüi parler. Mars. 1672.

Aiant encore dix ou douze jours à demeurer dans cette Ville, je les employai à considérer ce qu'il y a de plus remarquable, & à visiter ses beaux jardins. Elle est située au soixante & dix huitiéme degré quinze minutes de longitude, & au vingt-neuviéme degré trente six minutes de latitude. Elle est dans une plaine de Description de la Ville de Schiras.

de

Mars. 1672. quatre à cinq lieuës d'étenduë & environnée de hautes montagnes où il ne croit rien. Il y reſte ſi peu de murailles qu'on peut dire qu'elle n'en a point. Ses maiſons ne ſont que de terre, & ſes ruës ſont ſales, étroites, inégales. Il y a pluſieurs Moſquées, mais la plûpart mal entretenuës, parce que les Perſans aiment mieux faire un bâtiment neuf que d'en relever un vieux. Vers le milieu de la Ville il y a un puits, où ſi l'on en croit les habitans, l'eau monte pendant quinze années juſques au haut, & pendant quinze autres deſcend juſqu'au fond. Ce qu'il y a de mieux bâti ſont trois bazars au milieu deſquels il y a un fort beau canal. On y voit auſſi une Moſquée où eſt le ſépulchre d'un excellent Poëte nommé Sadi: elle a été fort belle, mais faute de réparation elle tombe en ruïne. Un peu à côté de cette Moſquée on deſcend dans un puits fort large où il y a de fort beau poiſſon: on le peut voir ſans le toucher de peur d'irriter le fameux Sadi auquel il eſt conſacré. Un des plus beaux jardins de la Ville eſt celui où il y a un grand étang où l'eau deſcend d'un roc voiſin. Il y a ſur le roc une maiſon qui mériteroit qu'on l'entretint mieux qu'on ne fait, mais comme j'ai dit ce n'eſt pas l'humeur des Perſans.

Du côté du Nord-Eſt il y a une longuë ruë où ſe voit une Moſquée de belle aparence & fort réguliere. On trouve avant que d'y entrer une grande place au milieu de laquelle eſt un baſſin toûjours plein d'eau. Depuis la Moſquée juſqu'à

la

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

la montagne d'où l'eau coule dans ce baſſin, il y a une muraille qui ſert de clôture à de beaux jardins. Cette muraille eſt percée de pluſieurs portes bordées de ciprez ; & au-deſſus il y a des chambres d'où l'on voit les jardins. Mars 1672

Du côté du Nord-Oüeſt on entre en ſortant de la Ville dans une grande allée qui aboûtit à un jardin qui apartient au Roi. La premiere allée qui ſe preſente eſt toute plantée de beaux ciprès : il y en a auſſi de roſiers & de jaſmins qui conduiſent agréablement à un étang mieux entretenu que le reſte. Depuis ce jardin durant deux lieuës on ne trouve plus que des vignes qu'arroſe une riviere formée de pluſieurs petites ſources qui ſortent des montagnes voiſines. C'eſt de ce vignoble & des côtaux d'alentour que ſort le meilleur vin de Perſe ; & il n'y a point auſſi de lieu où il ſe faſſe tant de confitures ſéches & liquides; car on en fait de toutes les ſortes, & tant d'eſſences qu'il y a trois verrreries dans la Ville qui ne font autre choſe que des vaſes & des bouteilles pour les mettre. C'eſt là que les Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie font proviſion de poires, de pommes, de prunes, de ceriſes & de concombres, dont ceux du païs font de ces aimables compôtes qui ne ſe trouvent point ailleurs. A une demi lieuë de la Ville on trouve du même côté ſur la pante d'une montagne un petit hermitage d'où l'on découvre le plus beau païs de toute la Perſe. Il eſt habité par un Dervis qui l'a choiſi comme un lieu fait pour le plaiſir.

Mars. 1672. On voit encore assez pres delà sur le haut d'une montagne les ruïnes d'une Forteresse qui défendoit le grand chemin par où passent les caravanes.

A un quart de lieuë de la Ville du côté du Couchant on trouve un petit cimetiere entouré de murailles où les plus zelez vont souvent faire leurs prieres près du tombeau d'un Philosophe de la Nation. On voit un peu au-delà un beau jardin dont les ciprès qui y sont en quantité sont d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. Et tant dans la Ville qu'aux environs on ne voit par tout que beaux jardins & lieux de délices, où les habitans de Schiras semblent n'avoir rien épargné.

Départ de Schiras. Quinze jours aprés mon arrivée dans cette Ville, il se trouva une Compagnie de Marchands, ausquels je me joignis aprés avoir pris congé de mes Bienfaicteurs, chez qui logent la plûpart des Francs encore qu'il y ait dans la Ville plusieurs bons Carvanseras. Aprés six ou sept heures de marche dans une plaine dont la plûpart étoit infertile, nous trouvâmes un Carvansera où nous nous arrêtâmes. A vingt ou trente pas delà il y avoit un étang, où des Arméniens de la Compagnie jettérent leur filet & prirent de fort beau poisson. Le lendemain le temps fut si rude que nous n'osâmes nous mettre en chemin. Pendant que les autres se divertissoient je me retirai à l'écart outré de douleur & de chagrin de me voir sans argent, & hors d'espérance d'en trouver qu'au bout d'une route

te

te ennuyeuſe, où ſans cela je me pré- Mars 1672.
parois à beaucoup ſouffrir. Encore diſois-je quelquefois, ſi le Pere Felliſello qui avoit affaire à Gomron eût pris cette commodité, j'aurois quelque reſſource & pourrois fonder ſur ſa bonté, mais de tous ceux que je vois ici il n'y en a pas un de qui je puiſſe rien eſperer. De ces penſées je paſſois au tort que les voituriers m'avoient fait, & ne m'occupai tout le jour qu'aux triſtes réfléxions que peut avoir un homme dénué comme je l'étois. Lorſque j'y étois le plus enfoncé je vis entrer ce que je ſouhaitois le plus; c'étoit le bon Pere Felliſello accompagné d'un François qui m'avoit fait du bien à Schiras, & témoigné qu'il étoit ſenſible à ma peine. Dés que je les vis mon chagrin ceſſa, & je ne doutai plus que mon voiage ne fût heureux. En effet à peine étoient ils entrez qu'ils me dirent fort obligeamment que je pouvois diſpoſer de ce qu'ils avoient, & que ſi je voulois accepter leur table, leurs proviſions ne me ſeroient pas épargnées. J'étois ſi peu en état de rien refuſer que je répondis que j'étois ravi de leur avoir cette obligation, que le Ciel peut-être me feroit la grace de reconnoître quelque jour. Sans compliment dit le François commençons par voir ſi le vin de Schiras eſt bon, & en même-tems ſes trois valets en aportérent trois bouteilles que nous vuidâmes en attendant l'heure du ſouper. Aprés avoir bû de la ſorte, je ne ſentis plus ces penſées noires qui m'occupoient une heure ou deux

Mars. 1672. mon chagrin étoit dissipé, & voiant que le Ciel prenoit tant de part à ma conduite je résolus de lui en laisser tout le soin. Ainsi je passai le reste du jour plus agréablement que je ne l'avois commencé ; & après avoir bien soupé j'allai dormir sans inquiétude.

Le lendemain nous marchâmes par un païs pierreux, & arrivâmes sur le soir à un village nommé Dobba. Les maisons de ce lieu se ressentent de la stérilité du païs, n'étant que de méchantes hutes faites de roseaux & de branches d'arbres revêtuës d'un peu de terre. Les habitans sont pauvres, & le Carvansera mal propre & incommode. Nous ne fîmes ce jour-là que cinq lieuës.

Le jour suivant nous marchâmes entre des montagnes toutes revétuës de palmiers dont les dates sont excellentes. Nous allâmes loger dans un fort beau Carvansera.

Le cinquiéme nous trouvâmes un païs très rude, aussi nous ne fîmes que cinq lieuës. De tems en tems nous voions courir des boucs sauvages après lesquels nos gens perdirent quelques pas, & qu'ils trouvérent plus agiles qu'ils ne s'imaginoient. Chacun se pourvût chemin faisant de quelques broussailles, les nuits étant encore fort froides.

Le sixiéme après avoir marché huit heures par une vallée fort séche nous nous arrêtâmes à Skarim. C'est un gros bourg où il y a plusieurs ouvriers en coton, qui se debite deux fois la semaine aux païsans des environs qui le vont acheter,

acheter. Nous y demeurâmes trois jours, moins pour la commodité du lieu que pour prendre un peu de repos. Mars 1672.

Le dixiéme nous eûmes beau tems, & marchâmes juſqu'au ſoir dans un païs doux & uni. Il étoit planté de très-beaux palmiers ; & ce n'étoit par tout que jardins accompagnez de belles maiſons. Sur le midi nous rencontrâmes une Caravane qui venoit de Gomron & qui alloit à Chamaqui. J'y vis un Perſan que je reconnus pour avoir été mon voiſin pendant que j'étois à Hadgi-Biram ; ce qui me ſervit de prétexte pour le prier de ſe charger d'une de mes lettres pour lui. Un peu aprés les avoir quittez nous paſſâmes entre deux montagnes, à l'entrée deſquelles nous nous arrêtâmes dans un Carvanſera auſſi commode qu'il étoit beau. Nous ne fîmes ce jour-là que ſix lieuës, & ne laiſſâmes pas de nous retirer de bonne heure, pour être plus propres à ſupporter la fatigue du chemin que nous devions faire le lendemain.

Pendant la douceur du premier ſommeil nous entendîmes un bruit ſourd qui nous éveilla preſque tous. Nous voulûmes voir ce que c'étoit, & trouvâmes trente viſages qui n'étoient pas des nôtres. Nous les prîmes pour ce qu'ils étoient, mais nous ne penſions pas qu'ils euſſent un ſi mauvais deſſein ; c'eſt pourquoi nous nous contentâmes de préparer nos armes pour nous en ſervir en cas de beſoin. Sur la Minuit ils ſe jetterent ſur ceux qui étoient les plus proches d'eux, & en tuérent cinq avant que nous fuſſions

Nos voiageurs ſont attaquez

Mars. 1672. par des voleurs.

sions en état de les repousser. La vûë de nos gens étendus sur les carreaux nous anima de sorte que nous résistâmes en Lions. La furie des voleurs fut longtems à se ralentir ; mais enfin voiant que nos coups étoient plus pesans que les leurs & que nous ne reculions point, ils voulurent capituler. Nous profitâmes de leur peu de cœur, & bien loin de les écouter nous les poussâmes si vivement qu'ils furent contrains de se sauver dans la chambre voisine, où ils s'enfermérent le mieux qu'ils pûrent. Aussi tôt qu'ils y furent nous poussâmes contre la porte quantité de cailloux pour les empêcher de l'ouvrir sans nôtre permission. Il y avoit à cette porte quelques petites fentes par où nous en tuâmes & en blessâmes quelques uns à coups de fusil. Ils reconnurent alors qu'ils avoient mal fait de s'enfermer, & ne voiant point de moien de réparer leur faute, ils nous demandérent quartier. Nous répondîmes que s'ils se rendoient à discretion on y aviseroit, mais que sans cela ils ne devoient rien esperer. Ces misérables y consentirent; on les laissa sortir un à un, & à mesure qu'ils sortoient on leur lia les mains ; puis quand on eut chargé, on les fit marcher deux à deux jusqu'à un endroit qui pourroit passer pour une forêt de palmiers. Là on résolut de s'en défaire, & l'on s'y prît d'une maniere qui me fit horreur, les cruelles exécutions des hommes les plus criminels n'aiant jamais été de mon goût. Encore que ces voleurs n'eussent nul dessein de nous épargner,

il

il me semble qu'il suffisoit de leur ôter la vie, sans leur couper les mains, le nez, les oreilles & ce que la pudeur défend de nommer. On répondit à ces raisons que d'en user ainsi à l'égard de gens si coupables ce n'étoit point une cruauté, & qu'il les falloit mettre en état d'effraier les autres voleurs, qui sans cela se rendroient encore plus terribles aux voiageurs qu'ils ne l'étoient. Aprés les avoir ainsi mutilez on les pendit la tête en bas à vingt-sept arbres, chacun aiant autour du cou tout ce qu'on lui avoit coupé. Depuis ces palmiers le chemin fut rude, & nous ne trouvâmes jusqu'au gîte que des montagnes trés fâcheuses, tant à la montée qu'à la descente. La grande quantité de perdrix qui se trouvent dans ces montagnes pousserent le Pere Fellisello qui étoit habile chasseur à prendre son fusil; en moins d'une heure il en tua six que nous aprêtâmes à nôtre mode, & qui s'accordérent admirablement avec le bon vin de Schiras. Mars 1672.

CHAPITRE XXXV.

Suite de la même route jusqu'à Gomron. Description de la ville de Lar.

LE douziéme, deux heures aprés que nous fûmes à cheval nous marchâmes par des montagnes si rudes, si escarpées, & dont le chemin est si étroit qu'il fallut mettre pied à terre. Sur tout les descentes en sont dangereuses, & l'on n'a

Mars. 1672. n'a à droite que des précipices qui font frémir. Nous prîmes pour les évi er une si grande précaution, & marchâmes si lentement que nous ne fîmes que cinq lieuës.

Le treiziéme il étoit grand jour quand nous commençâmes à marcher, aussi nous ne fîmes que trois lieuës, au bout desquelles nous trouvâmes un fort beau Carvanſera dans un agréable bocage. D'abord que nous y fûmes le bon Pere Felliſello ennemi mortel du chagrin acheta un agneau & ce qu'il put trouver de meilleur pour un repas extraordinaire: & de peur que nous ne fuſſions ſcandaliſez de ſa conduite, & de la bonne chere qu'il faiſoit pendant le Carême, il nous dît que ſa Régle bien loin de l'obliger à faire diſtinction de viandes, ordonnoit aux voiageurs de s'accommoder de ce qu'ils trouvoient: A quoi il ajoûta que c'étoit le jour de ſa naiſſance; où il avoit accoûtumé de ſe réjoüir avec ſes amis, & qu'il n'y avoit ni lieu ni ſaiſon qui pût l'induire à négliger une ſi loüable coûtume. En diſant cela il prît un verre & nous invita à l'imiter, afin de commencer la Fête qui dura preſque toute la nuit.

Le quatorziéme nous marchâmes dans une plaine où l'on trouve pluſieurs citernes. Quelques-uns des nôtres ne pouvoient croire qu'il y eût du poiſſon, mais leurs propres yeux le leur perſuadérent, car y aiant jetté la ligne, ils en tirérent de fort belles carpes qui furent excellentes. La traite ne fut ce jour-là que de cinq lieuës.

Le

Le lendemain elle ne fut que de quatre. Aprés avoir marché partie dans la plaine & partie entre les montagnes nous trouvâmes ſur le midi une petite ville nommée Bihri où nous demeurâmes deux jours. Mars. 1672.

Le dix-huitiéme nous commençâmes la journée par monter une montagne haute & rude. Comme les perdrix y ſont communes, la fauconnerie y eſt en uſage, & nous y vîmes quelques Gentilshommes qui avoient l'oiſeau ſur le point. Nous y trouvâmes auſſi un vieillard qui vivoit en ſolitaire depuis pluſieurs années. Il étoit tenu pour un Saint, & l'on voioit bien à ſes manieres qu'il prétendoit l'être. Pour moi j'avouë que ſi la ſainteté conſiſte à être ſale, mal propre & hideux, c'étoit un Saint du premier ordre, car il avoit une barbe & des cheveux où depuis vingt-cinq ou trente ans il n'avoit paſſé ni raſoir ni peigne. J'avois envie de l'entretenir, mais je lui trouvai ſi peu de raiſon que j'en fus bientôt las. Il eut pourtant l'eſprit de me demander du tabac, & l'honnêteté de m'en remercier. Nous fîmes ce jour-là ſix lieuës, & allâmes loger dans un Carvanſera accompagné d'une citerne dont l'eau eſt fort bonne.

Le dix-neuviéme nous marchâmes dans une miſerable vallée bordée de palmiers, & où il y a quelques hutes dont les habitans ſont fort pauvres. Ils paroiſſent neanmoins contens & ſemblent être fort peu en peine ſi le monde s'étend au delà du païs qu'ils habitent. Ils ont des

Mars. 1672. troupeaux qui leur fourniſſent groſſierement le vivre & le vêtir, & mènent une vie fort ſauvage. Nous eûmes ce jour-là un chemin fâcheux, & ne laiſſâmes pas d'arriver à Lar, où nous logeâmes tous dans la maiſon des Hollandois, les Carvanſeras de cette Ville n'étant ni propres ni commodes.

Deſcription de la ville de Lar.

Lar eſt la Capitale de la Province du même nom. Elle eſt entourée de montagnes, & d'une grandeur fort médiocre. Ses murailles étoient autrefois de brique cuite au Soleil, mais à preſent ce ne ſont plus que de méchans reſtes qui ne peuvent ſervir de rien. Celles de la maiſon du Gouverneur ſont mieux entretenuës: & c'eſt proche de cette maiſon qu'il y a deux grands Bazars très bien voutez & de pierres dure. On n'y boit que de l'eau de pluie qui ne tombant que rarement ne peut être que très mauvaiſe. On la conſerve dans des citernes qui ne s'ouvrent que par ordre du Gouverneur, & toute méchant qu'elle eſt il ne s'en perd pas une goute. Elle eſt ſi gâtée & ſi corrompuë qu'elle engendre entre chair & cuir des vers de deux aunes de longs, & il n'y a guéres d'habitans qui n'en aient aux pieds & aux jambes, où ils s'engendrent plus communément qu'ailleurs.

Les habitans de Lar travaillent proprement en ſoie & font des ouvrages fort eſtimez. Le jour la chaleur y eſt extrême, & les nuits y ſont fraîches autant qu'en aucun autre endroit. Dans la Ville & aux environs il y a grand nombre de palmiers; & dans les jardins & ſur

sur les montagnes quantité d'orangers. La fortereſſe eſt aſſiſe ſur un rocher dont l'accès eſt fort difficile Entre les baſtions qui l'environnent il y a trois ou quatre tours où ſont logez les ſoldats de la Garniſon; & l'on voit rangées ſur le rempart de groſſes pieces de canon que Cha-Abas fît venir d'Ormus après qu'il s'en fut rendu maître avec le ſecours des Anglois. A quelque cent pas de la Fortereſſe le Roi fait recüeillir une certaine huile nommée en Perſan Mumaï Kobas dont les effets ſont merveilleux contre toute ſorte de poiſon. Elle ne coule qu'au mois de Juin & en très-petite quantité, c'eſt pourquoi elle n'eſt diſtribuée que par ordre du Roi. Mars. 1672.

Le vingt-deuxiéme nous partîmes de Lar & marchâmes par des montagnes rudes & ſteriles. Nous y tuâmes deux ſangliers qui ne nous ſervirent de rien, à cauſe de l'averſion que les Perſans de la Compagnie en avoient : Les Aigles en firent leur profit & en moins d'une demi-heure ils les mangérent juſqu'aux os.

Le lendemain nous marchâmes longtemps avant le jour par des chemins fâcheux, aprés leſquels nous arrivâmes à un village nommé Farate. Un peu au-delà de ce Village nous fûmes attaquez par des voleurs qui ne trouvérent pas avec nous ce qu'ils s'étoient imaginé. Nous les repouſſâmes ſi vivement qu'ils prirent la fuite bien-tôt aprés. Il y demeura ſept de leurs gens & deux des nôtres. Nous enterrâmes ces derniers, mîmes nos bleſſez ſur des ânes, & allâ-

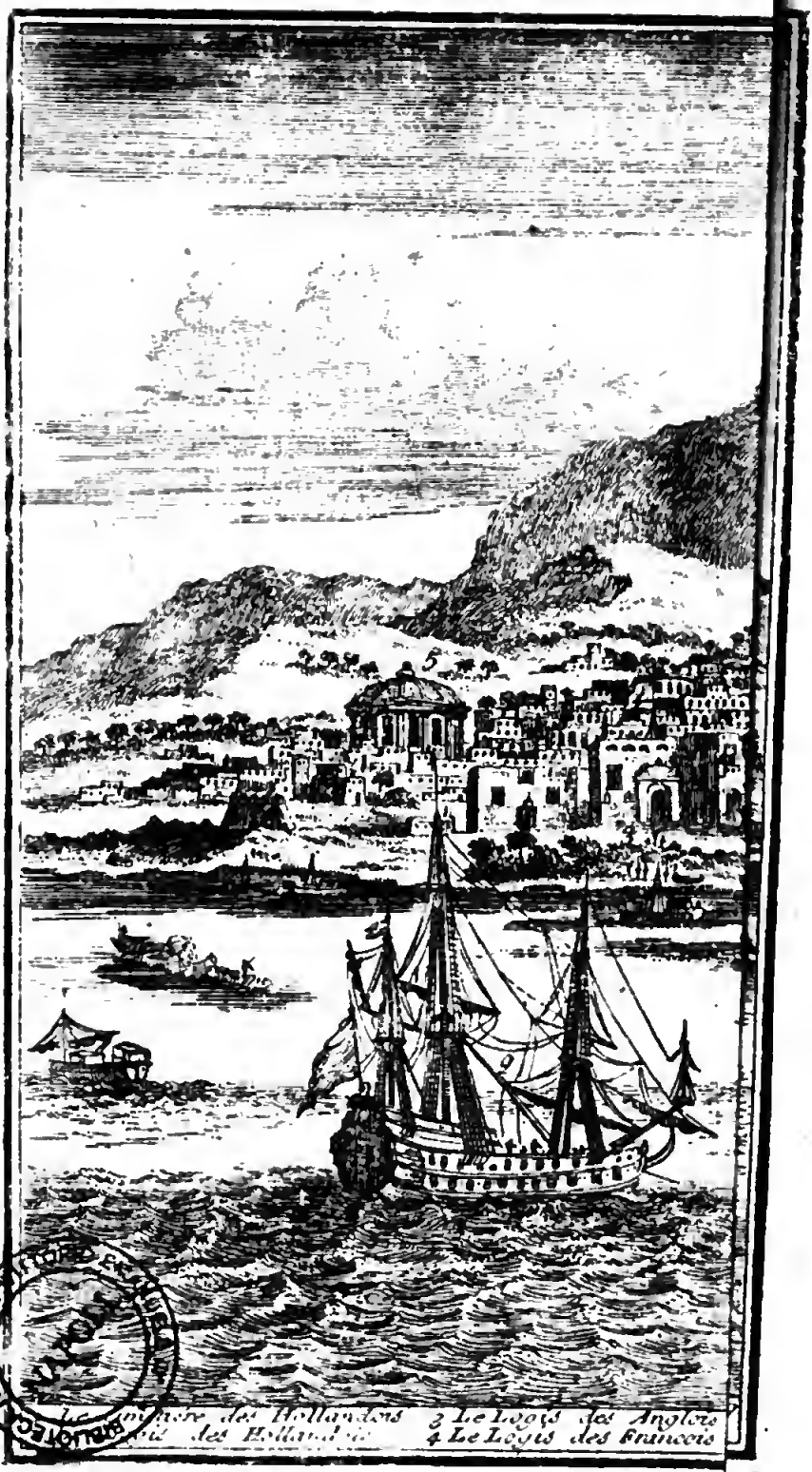
Marc. 1672. mes coucher à un village nommé Sarap.

Le vingt-quatriéme nous marchâmes environ ſept heures dans de très mauvais chemins ; nous en trouvâmes le reſte du jour de moins rudes, c'eſt pourquoi nous fîmes ſept lieuës, au bout deſquelles nous logeâmes dans un aſſez beau Carvanſera. A peine y étions nous entrez que nous y fûmes inveſtis par cinquante ou ſoixante femmes, qui ſous prétexte de vendre leur lait, nous firent des contes qui nous fatiguérent. Ces babillardes étoient ſi curieuſes & ſi en train de caqueter, qu'il falut lâcher nos chiens ſur elles pour les faire déloger.

Le vingt-cinquiéme nous marchâmes entre des montagnes par des chemins pleins de gros cailloux & entrecoupez d'une riviere qu'il nous falut paſſer à gué, le pont ſur lequel les voiageurs avoient coûtume de paſſer étant alors rompu. Nous marchâmes long-temps ce jour-là & ne pûmes faire que cinq lieuës. Le Carvanſera où nous logeâmes étoit incommode ; le païs ſterile & ſablonneux, où nous ne trouvâmes que des dates & très peu d'autres fruits.

Le vingt ſixiéme nous marchâmes trois ou quatre heures par des plaines de ſable ; le reſte du chemin ne fut pas ſi ennuieux, ainſi ce jour-là nous fîmes ſept lieuës, & allâmes loger dans un Carvanſera beau & commode. Il y avoit tout proche delà des pêcheurs qui nous aportérent du poiſſon & d'autres rafraîchiſſemens.

Le vingt-ſeptiéme nous ne fîmes que quatre


3 Le Logis des Anglois
4 Le Logis des Francois

1. La Poissonnerie : 2 Le Riva Hollandois

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO

quatre lieuës par un païs de ſable, où ſans des guides des environs nous euſſions pû nous égarer. Le Carvanſera où nous logeâmes eſt bâti au bord de la Mer, d'où nous n'étions qu'à deux ou trois lieuës de Gomron. Mars 1672.

Le lendemain nous nous y rendîmes de bonne heure, & j'allai tout droit chez les Hollandois, où je demeurai juſques au temps de mon départ pour Batavia.

CHAPITRE XXXVI.

Deſcription de Gomron. Départ de l'Auteur pour Batavia où il arrive heureuſement. Il en part pour Bantam, où il s'embarque pour retourner en Hollande.

GOmron ou le Bânder-Abaſſi, nommé Bander parce qu'il eſt la Clef du Roiaume, & Abaſſi parce que le Grand Cha-Abas fut le premier qui le mit en réputation, eſt au quatre-vingt-douziéme degré quarante-cinq minutes de longitude, & au vingt-ſeptiéme degré trente minutes de latitude. La Ville eſt bâtie entre deux Forteresſes, l'une du côté du Couchant, & l'autre du Levant. Sous celle qui eſt du côté de terre les Portugais retiroient leurs Barques armées, & ils en avoient d'ordinaire juſqu'à vingt-cinq ou trente. Elle a des murailles du côté de terre, & quelques redoutes vers la montagne. Il n'y a pas long-temps que ce n'étoit qu'un méchant Village habité pardes pêcheurs; mais aujourd'hui elle Juillet. 1672. Deſcription de Gomron.

Juillet. 1672. est raisonnablement grande, & toute pleine de beaux magasins, au-dessus desquels on a pratiqué le logement des Marchands. C'est-là qu'abordent les vaisseaux des Indes qui aportent des marchandises pour la Perse, pour la Turquie & pour une partie de l'Europe: & vers le temps que ces vaisseaux doivent arriver, il s'y trouve plusieurs Marchands dont la plûpart son Arméniens, Indiens & Persans. Les François, les Anglois, & les Hollandois y ont leurs Comptoirs & leurs Maisons sur le bord de la Mer. Ce sont d'assez beaux bâtimens où ces trois nations n'ont rien épargné, principalement, la Hollandoise. ainsi qu'on peut voir dans la Figure.

L'air de Gomron est si chaud & si mal sain, que les Etrangers n'y peuvent guéres demeurer que trois ou quatre mois de l'année, à sçavoir Décembre; Janvier, Février & Mars. Les habitans qui y sont plus accoûtumez y peuvent passer le mois d'Avril; mais après cela il faut qu'ils aillent chercher le frais dans les montagnes où ils demeurent cinq ou six mois. Le lieu que la plûpart choisissent est nommé Dadivan à quatre ou cinq journées de Schiras. C'est un des plus beaux de la Perse, & dans quatre ou cinq lieuës de circuit, on ne voit qu'orangers, que citronniers, que grenadiers; & presque tous les orangers sont d'une grosseur prodigieuse: Le reste de la plaine est semé de ris & de bled; & ce qui contribuë à la rendre un lieu de delices, c'est une riviere qui la traverse,

se, & dont l'on conduit l'eau par plusieurs canaux qui font quantité de petits étangs assez proche les uns des autres. Cette riviere abonde en poisson, & l'on y trouve des barbeaux, des carpes & des brochets. En suivant un petit chemin qui conduit sur la montagne, on trouve des cavernes qui pourroient tenir deux ou trois mille hommes; & c'est dés le pied de cette montagne que l'on commence à respirer cet air frais & doux qui invite les habitans de Gomron à aller manger dans cette plaine tout le profit de leur négoce. Juillet 1672.

Pour revenir à Gomron, ceux qui se hasardent à y demeurer pendant les chaleurs, s'exposent indispensablement à une fiévre maligne dont la plûpart meurent bien tôt aprés, les autres languissent quelques mois; & ceux qui en réchapent ont une jauniſſe perpetuelle. Comme l'eau y est fort mauvaise, les habitans font du Palepunsche, qui est une boisson composée d'arrac, de sucre & de raisins; & cette boisson est très-dangereuse principalement pour les Etrangers qui n'en usent guéres impunément.

Le terroir de Gomron ne vaut rien, & ce n'est par tout qu'un sable brûlé où il ne croit ni fruits ni légumes. Depuis qu'on y a fait un puits, où l'on a trouvé d'assez bonne eau, à force d'arroser quelques endroits aux environs, on y fait croître des laituës, quelques raves & un peu d'oignons; & ce qui rend le séjour de Gromon plus suportable, ce sont les fruits qu'on tire d'une Isle voisine apel-

Juillet 1672. lée Kiſmich. Pour le poiſſon, on n'en manque pas; & ceux qui aiment les belles ſoles & les excellentes ſardines, y ont dequoi ſe contenter.

Les habitans de ce païs-là ſont fort baſanez, & la plûpart pour tout habit n'ont qu'une chemiſe. Les femmes ſe parent de pieces d'or, d'argent ou de cuivre, dont elles font des colliers & des bracelets: Quelques-unes même en portent aux pieds, & la plûpart ont des anneaux aux oreilles & aux narines.

Arbres merveilleux. A une lieuë de la Ville il y a un arbre merveilleux nommé Lul en langue Perſanne. Il y a ſous ſes branches qui paroiſſent comme une forêt, un Carvanſera & une Pagode que les Banians y ont fait bâtir. Lorſque les branches de cet arbre ſont parvenuës à une certaine grandeur elles ſe recourbent vers la terre où elles prennent racine, & deux ou trois ans aprés, forment un tronc & d'autres branches qui s'étendent comme les premieres. On voit dans la Pagode le tombeau du Saint qui l'a fait planter: Les Indiens y vont en pelerinage & l'ont en grande vénération. Le vieillard qui le garde eſt en odeur de Sainteté. Je meſurai ſes cheveux & les trouvai de plus de deux aunes & demi de long. Etant entré pour peu de choſe dans la Pagode, j'y vis ſous un dais de ſoie un ſépulchre peint & doré, autour duquel il y avoit des bouquets de féves. J'en voulus ſçavoir la raiſon, mais mon guide me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de révéler aux Infideles les Myſteres de ſa Religion.

Les

Les dates & le poiſſon ſont la nourriture ordinaire du peuple : mais pendant le tems du négoce les viandes ordinaires ſont le mouton, les perdrix, les pigeonneaux, de toutes ſortes de confitures & de fruits ſecs, & l'on y boit du vin de Schiras. Juillet 1672.

Depuis que les Perſans ſont devenus Maîtres d'Ormus avec le ſecours des Anglois, ces derniers ont droit à la moitié de ce qui provient de toutes les doüanes. Mais les Commis du Roi de Perſe font en ſorte, que de dix-huit ou vingt mille tomans que vaut la doüane de Gomron, les Anglois n'en touchent que cinq ou ſix cens ; ceux-là s'accordent ſecrettement avec les Marchands pour ne pas déclarer le demi quart de leurs marchandiſes. Quoique les Hollandois ne paient point de doüane en Perſe, néanmoins il n'y en a guéres qui ne ſoient obligez de faire un preſent aux Commis, qui ſans cela ne trouveroient jamais le tems de les expédier avant les chaleurs.

L'Auteur tombe malade à Gomron.

Aux mois de Juin, de Juillet & d'Août on ſent par intervales certains ſouffles d'un vend Sud-Oüeſt ſi chauds & ſi étouffans, qu'ils ôtent la reſpiration. J'eus le malheur de me trouver en ce tems-là à Gomron, & ne pus éviter d'y être extrêmement malade. Aprés avoir long-tems traîné, je fis connoître au Directeur le péril où j'étois ſi je ne changeois d'air ; & il permit qu'on me portât dans un vaiſſeau qui partoit pour Batavia. J'y fus fort bien traité, & cependant.

Juillet. 1672. pendant mon mal étoit toûjours le même. J'avois une opreſſion continuelle dont je croyois ne pouvoir guérir que par la ſaignée. Je priai le Chirurgien de me tirer du ſang, mais il diſoit que j'étois trop foible & que ce ſeroit hâter ma mort ; ainſi je languis encore quelque jours, & aprés pluſieurs inſtances on fit ce que je ſouhatois. Je n'eus pas plûtôt été ſaigné que je ſentis du ſoulagement, & une medecine que l'on me donna ſur le ſoir m'ôta la violence du mal. Je languis encore quelques ſemaines, & ne me partai tout-à-fait bien que lorſque je fus éloigné d'un ſi mauvais air.

Août. 1672. Le premier jour d'Août nous fîmes voiles, & tirâmes vers Maſcaté, qui eſt Maſcaté. une ville bâtie ſur le bord de la Mer. L'accès en eſt fort difficile, étant ſituée vis à-vis de quelques rochers & au pied d'une montagne où les Portugais avoient trois ou quatre Forts. Il eſt à remarquer que Maſcaté eſt une des villes du Levant, où les chaleurs ſont les plus inſupportables ; le vent d'Oüeſt & de Sud-Oüeſt dont j'ai parlé y regne comme à Gomron. Il eſt quelquefois ſi ardent qu'il brûle tout ce qu'il rencontre comme ſi la foudre y avoit paſſé : mais quelque dangéreux qu'il ſoit ſur terre, lorſqu'on eſt en bâteau ſur quelque riviere & que ce même vent ſouffle, il ne fait de mal à perſonne.

En quelque lieu de l'Aſie où l'on veüille aller, on trouve aiſément des vaiſſeaux pour y paſſer, car outre ceux des Anglois & des Hollandois, les Ar-

mé-

méniens, les Mahometans des Indes & les Banians en ont auſſi ſur leſquels on peut aller, & que quelques uns aiment mieux. La plûpart néanmoins ne s'y trouvent pas ſi aſſurez que ſur ceux des Francs, parce que les Indiens n'entendent pas ſi bien la Mer, & n'ont pas de ſi bons Pilotes. Août. 1672.

Le troiſiéme d'Août nous levâmes l'ancre, & le vingt-deuxiéme nous fûmes à la vûë du Camp de Comorin, d'où nous prîmes la route de Ceylan, & enſuite de Batavia.

Le vingt-huitiéme nous entrâmes dans le détroit de la Sonde, où des Javans nous aportérent du poiſſon, des noix de cocos, du piſang, des ananas & quelque autres rafraîchiſſemens qu'ils nous donnérent pour des cloux & autres petits morceaux de fer; & le trentiéme nous moüillâmes à la rade de Batavia, mes premiers ſoins furent de rendre graces à Dieu de m'avoir conſervé dans les perils que j'avois courus parmi les Infidelles, & dans des régions ſi éloignées.

Le lendemain je deſcendis à terre & fus ſaluër Monſi ur le Général que je remerciai de la bonté qu'il avoit euë de m'envoier dequoi ſortir d'eſclavage, ce que je promis de lui rendre auſſi-tôt que je le pourrois, & dequoi je m'acquittai l'an mil ſix cens ſoixante & treize.

Le vingt-ſeptiéme de Septembre je m'engageai au ſervice de la Compagnie, & le quinziéme du mois ſuivant je fus

ſur

Août. 1672. sur l'un des six vaisseaux qui furent dépêchez vers Bantam, pour se saisir de tous les bâtimens François & Anglois qui se trouveroient de ce côté-là. D'abord il ne s'en trouva point, & pendant que j'y fus il ne se fit rien de remarquable. L'envie de revoir la Hollande se fortifiant à tous momens, j'écrivis delà à Monsieur Speelman Conseiller, & au Sieur van Hoorn, pour les prier de faire en sorte que je pûsse prendre la commodité de la premiere Flote pour y retourner. Ils le firent obligeamment, & obtinrent sans difficulté ce que je souhaitois. En même-tems l'ordre fut donné pour me remener à Batavia, où je m'embarquai dans un vaisseau nommé l'Europe, qui fit voiles avec cinq autres le quatriéme Février de l'an mil six cens soixante & treize.

Le cinquiéme nous nous trouvâmes à la vûë de Bantam; & le lendemain étant sortis du détroit nous fîmes route Sud-Sud-Oüest jusqu'à la hauteur de quatorze degrez, où nous prîmes à l'Oüest jusqu'à la hauteur de vingt-huit degrez. Là nous remîmes au Sud jusqu'au trente-deuxiéme degré, qui est la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, où nous arrivâmes le quinziéme Avril, & où nous trouvâmes des vaisseaux de nôtre nation qui nous aprîrent les heureux succès de la France, & le triste état de nos Provinces.

CHA-

CHAPITRE XXXVII.

L'Auteur part du Cap de Bonne Eſperance, & tombe entre les mains des Anglois qui lui ôtent ce qui lui reſtoit. Ceux-ci le ménent à l'Iſle de l'Aſcenſion; delà à Kingſal en Irlande, d'où ils lui permettent de retourner dans ſon Païs où il arrive heureuſement.

LE premier jour de May le Gouverneur du Cap de Bonne-Eſperance nous donna ordre d'aller à l'Iſle de Sainte Helêne, qu'il avoit repriſe ſur les Anglois avec quelques trois cens hommes il n'y avoit que quatre mois. Nous fîmes route dès le même jour, & les cinq autres nous ſuivirent huit jours aprés. May 1673.

Le vingt-uniéme nous y arrivâmes; & dès que nous eûmes doublé la pointe ſept vaiſſeaux Anglois fondirent ſur nous, & firent une décharge ſi rude qu'ils nous mirent tous en deſorde. Nous n'étions en tout que ſoixante hommes, & nous n'avions que ſix pieces de canon, qui ne ſuffiſant pas pour rendre le change à nos ennemis, nous réſolûmes d'accrocher un de leurs vaiſſeaux de quelque cinquante pieces de canon, qui nous ſuivoit avec un brulot. Tous ſe diſpoſoient à bien faire; mais toutes les armes étant apportées il ne s'en trouva pas la moitié de ce qu'il faloit pour tout l'équipage. Cependant les Anglois qui approchoient toûjours & qui faiſoient un feu continuel, vinrent malgré nous à l'abordage,

Mai. 1673. dage, mirent leur Beaupré dans nos grands Haubans, & uſerent enſuite de tout l'avantage qu'ils avoient ſur nous. Je fus foüillé juſqu'à dix fois, & toutes les dix fois je cachai ſi bien ce qui me reſtoit du preſent de la genereuſe Altine, qu'il échappa la premiere heure aux ennemis; mais les traîtres revenant toûjours, & lorſque l'un m'avoit quité l'autre me reprenant, je crus ne le pouvoir garder; & dans cette penſée je pris un Anglois à l'écart & en lui confiant mon treſor, voilà lui dis-je tout ce que j'ai; ce ſont dix diamans d'un prix raiſonnable dont je vous prie de vous charger juſques en Angleterre, où pour vôtre peine je vous promets de vous en laiſſer la moitié. Cet homme ravi de ſe voir le dépoſitaire de la valeur de dix mille francs, fit de grands ſermens qu'il me les rendroit, ajoûtant qu'il mourroit plûtôt que d'abuſer de la confiance que j'avois en lui, & qu'ils étoient plus en ſûreté dans ſes mains que dans les miennes. Cependant on briſoit les coffres, & les étoffes étoient pêle-mêle, chacun ne s'arrêtant qu'aux marchandiſes en petit volume. Pour mon Confident, il fut ſecret pendant quelques jours, mais dans une débauche il avoüa à un faux ami qu'il avoit mes diamans; celui-ci le dit au Capitaine qui ſe les fit rendre à grands coups de canne & qui nous ôta à tous deux l'eſperance de les revoir. Ainſi je me vis dénué de tout, excepté de l'atteſtation que l'Hermite m'avoit donnée ſur la montagne d'Ararat, triſte & indigne

gne fruit de tant de fatigues & de maux que j'avois ſouffert dans mon voiage ; & j'éprouvai à mon grand regret qu'où il s'agit de l'interêt, les Chrétiens ne ſont ni moins cruels, ni plus pitoyables que les Infidelles. May. 1673.

Il y avoit huit jours que les Anglois étoient rentrés dans Sainte Helene preſque ſans y penſer. Comme ils n'avoient point ſçû que les nôtres les en euſſent dépoſtez, ils y alloient attendre leurs vaiſſeaux qui venoient des Indes pour les eſcorter juſqu'en Angleterre ; ainſi ils furent bien étonnés lorſqu'ils ſe virent chaſſés de la Baye à grands coups de canon. Cela les fit tirer à la Mer, d'où ils retournerent bientôt aprés, & deſcendirent pour faire de l'eau. Le lieu où ils en prirent étoit ſi étroit, que cinquante ou ſoixante hommes eut mis toute leur Flote en déroute : mais les Hollandois n'avoient oſé dégarnir leurs Places ; ſi bien que leurs forces étant diſperſées, les ennemis étoient entrés dans les travaux, & avoient contraint le Gouverneur de ſortir de l'Ile à des conditions honorables. De quelle maniere les Anglois reprirent l'Ile de Sainte Helene.

Des cinq vaiſſeaux qui nous ſuivoient il en parût deux le troiſiéme Juin, leſquels ignorans ce qui ſe paſſoit vinrent droit à l'Ile où les Anglois aiant arboré le Pavillon Hollandois, les autres avancerent vers la Baye, d'où je fis avec un grand linge tout ce que je pus pour leur marquer leur péril où ils ſe jettoient. Mais j'eus beau le faire, les nôtres ne prirent point garde aux ſignes que je leur faiſois, ainſi je ne pûs les empêcher de tomber dans

May 1673. dans le piege. Cependant deux Anglois qui m'avoient ſuivi ſur le rivage ayant obſervé ce que j'avois fait, me donnerent tant de coups, que j'étois tout meurtri depuis les pieds juſqu'à la tête. Dans cet état ils me traînerent devant le Gouverneur, à qui j'avoüai franchement que j'avois fait ce que j'avois pû pour empêcher mes Compatriotes de tomber entre leurs mains; il ne le trouva pas mauvais, & au lieu de me maltraiter comme avoient fait ſes gens, il dit que cela étoit naturel, & commanda qu'on me relâchât.

L'auteur mal traité par les Anglois.

Iſle de l'Aſcenſion.

Dès le lendemain les Anglois nous firent tous embarquer, & nous menerent à leur rendez vous. Ce fut à l'Iſle de l'Aſcenſion, où nous arrivâmes le vingtiéme Juin. Cette Iſle eſt au huitiéme degré, & toute pleine de tortuës dont la plûpart peſent deux ou trois cens livres. On ne voit par tout que rochers & que montagnes infertiles toutes couvertes de nids d'oiſeaux. Ce lieu tout deſert & affreux qu'il eſt, nous eût été donné pour retraite s'il y avoit eu de l'eau douce; mais par bonheur pour nous, ne s'y en étant point trouvé, ils réſolurent de nous emmener avec eux, quoi qu'ils craigniſſent que le grand nombre de leurs malades ne nous fît entreprendre de nous emparer de leur vaiſſeau.

Le vingt-troiſiéme nous levâmes l'ancre & fîmes route au Nord-Oüeſt: & quand nous fûmes ſous la Ligne nous prîmes au Nord quart à l'Eſt juſqu'au quarante troiſiéme degré, où nous fîmes route au Nord-Eſt juſqu'au quarante-

huitié-

huitiéme degré. Puis au Nord-Eſt quart à l'Eſt juſqu'au cinquante-uniéme & onze minutes. Là nous revirâmes vers l'Eſt juſqu'à vingt minutes toûjours au même degré, & nous trouvâmes à la vûë d'Irlande le vingt-deuxiéme d'Août. Le lendemain nous allâmes moüiller à Baltemor, où les Anglois nous mirent à terre, & permirent à chacun de nous de ſe retirer où il voudroit. May. 1673.

Le vingt-ſeptiéme nous commençâmes à marcher, & arrivâmes le vingt-huitiéme à Kingſal, ville célébre & des plus belles de l'Irlande. Son port eſt grand, de bon fond, & de bon abri; & il y avoit quand nous y paſſâmes plus de quatre-vingt beaux vaiſſeaux. De Kingſal nous allâmes à Kurk, où nous nous embarquâmes, & fîmes voiles vers Kork, & delà à Kou petit village où nous moüillâmes.

Le dixiéme nous partîmes avec un bon vent d'Oüeſt, & ſur le Midi nous apperçûmes un petit bâtiment que nous reconnûmes pour un Hollandois, qui venoit fondre ſur nous. Comme le nôtre étoit bon voilier & qu'il avoit le vent en poupe, nous échapâmes à l'ennemi, & le lendemain nous allâmes moüiller à Briſtol. Delà j'allai par terre à Londre, puis à Harwirs & en Hollande, où j'arrivai le ſeptiéme Octobre de l'an mil ſix cens ſoixante & treize.

COPIE

D'une Lettre écrite dans le vaisseau nommé l'Aigle, étant à l'ancre devant la ville d'Astracan. Le 24. Septembre vieux stile 1669.

LE vingt-huitiéme du mois de Mai nous nous embarquâmes à Moscow dans une petite Chaloupe, où nous descendîmes le long de la riviere d'Occa jusqu'au village nommé Dédenof. Nous trouvâmes dans ce village un Yac & un vaisseau que l'Empereur de Moscovie y avoit fait construire. Le sixiéme Juin nous nous mîmes dans ces deux bâtimens, & arrivâmes le septiéme devant Nisi Novogorod, où l'Occa se joint avec la Vvolga. La premiere a au fond partout excepté deux ou trois endroits où nous heurtâmes le terrain. Des deux côtés elle est plantée d'arbres où nôtre Beaupré s'embaraſſa de telle sorte qu'il falut l'y laisser. Le Gouverneur de Novogorod nommé Maxim Ivanowitz Nachokkin, fit très-bon accueil à Butler qui commandoit ces deux vaisseaux, fut deux ou trois fois à son Bord, & lui envoya tous les jours des rafraîchissemens.

Le premier de Juillet nous entrâmes dans la riviere de Cazanka qui coule à cinq * changerons de Cazan. Le Gouverneur de cette Ville nommé Jurien Patrovitz Troubieskoi étoit bien faisant & civil; il reçut favorablement le Capitaine Butler,

* Dans la Moscovie on conte les chemins

Butler, & le fournit de quelques vivres dont il avoit beſoin.

par chargerons dont les cinq font un mille d'Italie.

Le ſeiziéme nous levâmes l'ancre, paſſâmes quelques villes, & entr'autres Camuſchinka. Cette derniere eſt fort petite, & n'étoit bâtie que depuis un an. Elle eſt ſur le bord d'une riviere dont elle a emprunté le nom, & qui ſe décharge dans le Tanaïs, demeure ordinaire des Coſaques qui ne vivent que de pillage.

Le treiziéme d'Août nous nous trouvâmes à la vûë d'Aſtracan, que nous ſaluâmes le lendemain d'onze coups de Canon, & de trois décharges de Mouſqueterie; après quoi nous levâmes l'ancre & donnâmes fond proche de la ville. On nous avoit dit ſur la route que les Coſaques croiſoient la Wolga, & nous apprîmes à Aſtracan que trois mille Moſcovites les cherchoient pour leur donner chaſſe; & qu'on attendoit des nouvelles du ſuccès de leur entrepriſe. Il y a trois ans que ces Coſaques firent de grands maux ſur la Mer Caſpienne; & depuis un an ils ont pris au Czar la ville de Jaik, où ils ont tué plus de huit mille hommes, & fait de grandes cruautez. De cette ville ils allerent en Perſe, où ils en prirent trois dont les habitans furent traitez comme ceux de Jaik. Leur Chef nommé Stenko ou Stenfan Radzin prit il n'y a que quinze jours un vaiſſeau Perſan chargé de précieuſes marchandiſes, & de quelques chevaux que le Roi de Perſe envoyoit au Czar.

Le dix-ſeptiéme le Vaivode vint à nôtre Bord, où il reçût nouvelle que les

Cosaques reconnoissoient leur faute, qu'ils se remettoient sous l'obéïssance de Sa Majesté ; & qu'ils avoient déja rendu les chevaux dont nous venons de parler. Cette nouvelle fut si bien reçûë, que le Vaivode nous commanda de décharger tout nôtre canon, & nous le fîmes plusieurs fois.

Le dix-neuviéme il vint trois Cosaques qui demanderent audience au Vaivode en qualité d'Ambassadeurs. Ils étoient vétus magnifiquement, & avoient à leurs bonnets quantité de perles & de diamans. Le Vaivode dit au plus jeune qui portoit la parole, que l'Empereur faisoit grace à leur Général & qu'il oublioit le passé. Ces Ambassadeurs eurent l'audace de demander qu'on reçût leur Maître avec honneur ; mais le Vaivode leur répondit que cela ne se pouvoit pour des raisons qu'ils n'ignoroient pas ; & que quelque part qu'il allât lui-même en qualité de Vaivode, il ne lui étoit fait aucun honneur extraordinaire. Ensuite il les mena chez lui, où ces Ambassadeurs murmurérent de ce qu'on tardoit trop à leur gré à leur apporter l'eau de vie.

Le vingt-uniéme l'armée navale des Moscovites parut dès le matin. Elle étoit composée de cinquante-trois bâtimens montez de plus de trois mille hommes, & chacun d'une ou de deux piéces de fonte. Sur les deux heures on vit aussi l'armée des Cosaques qui consistoit en vingt-trois voiles. Le soir le Vaivode envoya deux cens Moscovites à nôtre Bord ;

Bord ; & dès que l'armée fut devant la ville, elle fit une décharge de toute ſon Artillerie ; & les Coſaques qui n'étoient qu'environ mille hommes, y répondirent par une décharge générale de toute la leur. Les Moſcovites ayant redoublé, les Coſaques firent le même : Et enſuite nous en fîmes une de deux cens coups de mouſquet, & de treize coups de canon. Quelque-tems aprés les Moſcovites en paſſant proche de nôtre vaiſſeau en firent une troiſiéme, à laquelle nous répondîmes comme nous avions déja fait : & quand ceux-ci eurent paſſé, les Coſaques prirent le poſte qu'ils venoient de quitter.

Le vingt-deuxiéme les Coſaques remontérent la riviere, & s'éloignérent de telle ſorte que nous les perdîmes de vûë. Dés ce moment on défendit de les fréquenter ; & le même jour quelques-uns d'entr'eux richement vétus allérent à Aſtracan, où le lendemain leur Chef ſe rendit. Le même jour il fut réſolu que l'on garderoit dans la ville ſes armes & ſon étendart. Cet homme eſt cruel & brutal, principalement quand il eſt yvre ; & alors ſon plus grand plaiſir eſt de tourmenter ſes ſujets, auſquels il fait attacher les mains au-deſſus de la tête, leur fait remplir l'eſtomac de ſable, puis on les jette dans la riviere. Il eſt âgé de quarante ans, & juſqu'à preſent il n'a fait que des violences qui le font haïr. On dit qu'il a ôté la vie à pluſieurs milliers de Moſcovites ; à plus de quarante mille Perſans, & il en demeure d'accord.

COPIE

COPIE

D'une Lettre de David Butler, écrite à Ispahan le 6. de Mars 1671. touchant la prise d'Astracan.

LE premier jour de Mars de l'an mil six cens soixante & dix, il vint un ordre de la Cour, portant que tout homme de Mer eut à se rendre à Moscow sur de grosses peines. Ceux de nôtre Equipage y obéïrent avec beaucoup de joie ; & pour moi avant que de partir, je fus chargé d'équiper nôtre vaisseau, en sorte qu'il ne lui manquât agreils, apparaux, ni vituailles ; & de plus de faire une Barque qui put servir contre les Cosaques si l'occasion s'en presentoit. Cette Barque fut prête & mise à l'eau au mois d'Avril. Le dixiéme de ce mois on fit un Corps de huit cens hommes, moitié Tartares, moitié Moscovites, que l'on envoya à Zaritza sous la conduite du sieur Lévonti Bogdonof. Cette ville qui est située sur le bord du Don ou Tanaïs, est à quatre-vingt lieuës d'Astracan. Quelques uns croient que cette riviere entre dans la Vvolga, mais leur opinion est mal fondée, & il faut aux Cosaques une grande journée de chemin pour porter de l'une à l'autre leurs Barques, qui ne sont faites que de gros arbres grossierement creusez. Ces peuples parlent Moscovite, & ne different qu'en trés-peu de choses des sujets du Czar.

Le

Le vingt-huitiéme l'on apprit par un priſonnier du parti contraire, que les Coſaques s'étoient emparez de Tzanitza, où la Garniſon qui étoit de mille ou douze cens hommes avoit été taillée en piéces. En même-tems on reçût nouvelles que les Tartares étoient diviſez, & qu'ils ſe tuoient les uns les autres; ſurquoi Bogdanof s'étoit retiré à Chornojaar, ville de moyenne grandeur à cinquante lieuës d'Aſtracan. Dés qu'on le ſçût, le Gouverneur fit équiper tous les bâtimens qui ſe trouverent aux environs, & les envoya à ſon ſecours ſous la conduite d'Juan Ruſinski Colonel Polonois, dont le Lieutenant eut auſſi ordre de ſe tenir prêt pour marcher à la tête de cinq cens hommes, tous Polonois ou Moſcovites à la réſerve de quelques Allemans, d'un Capitaine Anglois nommé Robert Hein, & de Nicolas Schak mon Lieutenant que l'on avoit fait Capitaine. Un Lundi vingt-cinquiéme Mai on dépêcha quarante Barques montées de deux mille cinq cens hommes, la plûpart tirées de la Garniſon, à la réſerve des cinq cens dont nous venons de parler.

Ce jour à la vûë de toute l'armée on pendit le priſonnier Coſaque dont nous avons parlé, aprés lui avoir fait ſouffrir des tourmens extraordinaires. Depuis ce tems-là on n'entendit dans la Ville que des murmures: on n'y parla que de révoltes, de mutineries, & de ſéditions. Pendant ces troubles un Envoié de l'Empereur vers le Roi de Perſe retourna de

ſon

ſon Ambaſſade, & j'ai hetai de ſon Chirurgien des étoffes de ſoie, & quatre cens quatre-vingt peaux.

Le quatriéme Juin on apprit par un Gentilhomme que le même jour que les Moſcovites commandez par le Colonel Simeon Juanowits, avoient paru devant Chornojaar, ils s'étoient mutinez ſous prétexte que les ennemis étoient & plus forts & en plus grand nombre qu'on ne leur avoit dit. Et que les Officiers avoient tous été maſſacrez, pour leur avoir voulu remontrer de quelle conſéquence il étoit qu'ils demeuraſſent fermes dans l'obéïſſance qu'ils leur devoient. Cette nouvelle allarma tous les habitans, & le Gouverneur me donna ordre d'avoir ſoin du canon, & de faire enſorte qu'il n'y manquât rien.

Le cinquiéme les troubles augmentant on porta au château tout ce qui étoit dans nôtre navire, on chargea le canon, & l'on ſe tint prêt à réſiſter à la canaille qui ne cherchoit que l'occaſion de lever le maſque & d'inſulter le Gouverneur. Le Chirurgien dont j'ai parlé connoiſſant l'humeur & le génie des Moſcovites, m'aſſura que ſi leurs murmures continuoient encore quelques jours, ils éclateroient infailliblement avant qu'il en fut huit; & qu'en ce cas il n'y avoit nulle ſureté pour nous, les étrangers dans ces rencontres étant les premiers aſſommez. Il ajouta que nos gages n'étant plus païés, il n'y avoit plus d'engagement, & que nous ne pouvions mieux faire que de nous tirer du péril lorſqu'il en étoit encore tems,

tems, au lieu que si nous différions, nôtre perte étoit assurée. Quoique je n'eusse pas prévu tous les maux dont parloit cet homme, je n'avois pas laissé en vuë du siége dont Astracan étoit menacé de songer à nôtre retraite, & d'acheter des provisions pour plus d'un an. Mais sur cet avis j'en achetai encore davantage, & demandai à mes Officiers ce qu'ils jugeoient à propos de faire dans une telle conjoncture. Tous opinérent à se retirer sans rien dire; & pour le faire plus surement, ils consentirent à n'emporter que leurs habits: Et pour les miens qui étoient riches & en grand nombre, ils résolurent de les mettre dans ma grande valise, & de remplir un petit coffre & deux bahuts de quantité de belles étoffes que je ne voulois pas perdre. Ensuite je leur ordonnai de porter des vivres si secrettement que personne ne s'en aperçût. Le lendemain tout se trouva prêt suivant les ordres que j'avois donnés; mais les femmes de deux matelots qui avoient chacune un enfant s'y étant aussi trouvées, quelque précaution que j'eusse prise pour les en empêcher, leur pesence rompit nos mesures, ne pouvant croire qu'un bâtiment qui n'étoit long que de vingt-six pieds, fut assez grand pour vingt-trois personnes. Ainsi craignant que d'un péril nous ne tombassions dans un autre, je changeai de résolution, jugeant qu'il étoit plus honorable d'attendre la fin de ces troubles, & de mourir s'il le falloit en vaillans hommes, que de périr dans un voyage dont le succès étoit incertain, &

le péril preſque infaillible. Le maître du vaiſſeau & le Chirurgien étant de mon avis. Je dépêchai l'un d'eux vers le Pilote qui étoit dans la Barque avec le reſte de nos gens pour lui dire ma réſolution, mais trouvant la porte fermée plûtôt que de coûtume, il ne put lui parler. Je paſſai la nuit en inquiétude & quoique ceux qui m'accompagnoient tâchaſſent de me perſuader qu'ils ne partiroient pas ſans moi, je ne pus croire qu'ils ne le fiſſent, & mon opinion ne me trompa point. Le lendemain dès que la porte fut ouverte, je dépêchai un matelot vers le vaiſſeau, mais mon impatience ne me permit pas d'attendre ſon retour; je le ſuivis un moment après & trouvai qu'ils étoient partis. Tous ceux qui reſtoient avec moi furent auſſi déconcertez que s'ils euſſent vû la mort preſente. Je ne l'étois peut-être pas moins, mais j'étouffai mon reſſentiment & les conſolai le mieux que je pus. Delà j'allai chez le Gouverneur à qui je donnai avis de leur fuite; je lui dis les raiſons qui les y avoient incitez, & l'aſſurai que ce n'étoit pas pour aller joindre les Coſaques. Soit qu'il s'en contentât ou qu'il prit la choſe indifferemment, il témoigna ne s'en pas ſoucier.

Le même jour le Gentilhomme qui avoit apporté la nouvelle de la révolte des Moſcovites contre leurs Officiers, fut dépêché vers Moſcow pour informer de l'état des choſes. Cet Officier qui étoit venu avec moi de Caſan à Aſtracan me dit avant que de partir qu'il ne s'eſt jamais vû de rage pareille à celle des Coſaques

ſaques contre les Moſcovites: qu'infailliblement ceux-là étoient d'intelligence avec le peuple, & qu'il ne falloit point douter que la ville ne fut trahie.

Le neuviéme Juin je viſitai les fortifications de la ville avec un Colonel Anglois Réformé qui venoit de Terki, ville ſituée dans la Circaſſie à deux lieuës de la Mer Caſpienne, où il y a une Forteresſe qui eſt l'ouvrage d'un Hollandois. Au retour de cette viſite le Gouverneur nous demanda ce que nous en penſions, & ce qu'il étoit à propos de faire pour la défenſe de la ville. A quoi le Colonel répondit qu'il falloit faire des dehors pour arrêter les premiers efforts de l'ennemi. Et moi je dis que ſans s'amuſer à des choſes qui ne ſerviroient peut-être de rien, le plus ſûr étoit de publier une amniſtie pour ceux qui avoient embraſſé le parti des Rebelles, en cas que dans un certain tems ils rentraſſent dans leur devoir. Que cependant il falloit tâcher de gagner les mécontens, & de faire à leurs Chefs des largeſſes qui leur fiſſent quitter ce parti. On ne ſuivit pas mon conſeil.

Cependant la garde ſe faiſoit par tout avec exactitude; & les Perſans, les Circaſſiens, & les Calmoucs faiſoient inceſſamment la ronde au ſon des haubois & des timbales, marchant en cadence ſur les rempars, avec une joie extraordinaire, & peut-être hors de ſaiſon.

Le quinziéme j'allai manger à la table du Gouverneur; & après le repas il me fit preſent d'une belle robe de ſatin, de

deux haut-de-chauſſes, de deux chemiſes, m'offrit ſa table fort civilement, & me remercia du bon ordre que j'entretenois parmi les cent hommes qu'il m'avoit confiés, & du zele que je témoignois pour le ſervice de l'Empereur.

Le dix-neuviéme on reçut nouvelle que les Coſaques approchoient à grandes journées; & cette nouvelle fut confirmée par des pêcheurs & des païſans qui de toutes parts venoient dans la ville. Dans cette allarme on ſe mit en tête que nos gens qui s'étoient enfuis, au lieu de charger le canon ſuivant l'ordre qu'ils en avoient, n'avoient mis ſur la poudre qu'un ſimple bouchon; ou qu'ils avoient mis le bouchon avant la poudre, & enſuite le boulet, ce qui revenoit à la même choſe. Sur ces conjectures mal fondées le Gouverneur me fit appeller, les fit décharger en ſa preſence, & les trouva comme ils devoient être. Le même jour le maître de nôtre navire donna un avis ridicule pour la défenſe de la ville; & enſuite il fut poſté à la porte Wolnofentské, où le frere du Gouverneur nommé Michailo Simeunowits Priſovofski avoit ſon quartier.

Le vingtiéme le Gouverneur me fit Lieutenant d'un Régiment où je n'avois pas envie d'entrer; J'en fis néanmoins la fonction contre le gré du Colonel, qui s'imaginant que j'avois fait de grandes inſtances pour l'avoir, me dit un jour en preſence du Gouverneur que ce n'étoit pas le temps des brigues, mais celui de ſonger à la défenſe de la Patrie. Le Gou-

verneur eût la bonté de le desabuser ; & dès ce moment il s'offrit de m'en procurer la confirmation ; dequoi je le remerciai, & le priai en même temps de ne s'en mettre point en peine. Le lendemain on fixa mon Poste près du quartier de ce Colonel & du côté que le Fort étoit le plus foible.

Le vingt-deuxiéme les Cosaques commencérent à paroître ; & dès ce même jour ils envoyérent un de leurs gens avec un Prêtre Moscovite pour sommer la ville de se rendre. Outre la lettre du Gouverneur il y en avoit une en Alleman pour moi, par laquelle on me conseilloit d'empêcher mes gens de combattre, & de ne me mêler de rien si je voulois avoir la vie sauve. Le Gouverneur déchira la lettre avant que de l'avoir toute luë ; & dès l'heure même fit couper la tête à ces deux Députés.

Le lendemain quelque trois cens Barques des ennemis approcherent de la ville, & se posterent le long d'un vignoble qui n'en étoit qu'à demi lieuë. Dès qu'ils y furent on mit le feu au quartier des Tartares : & ayant remarqué de dessus le toit de la maison du Gouverneur où j'étois avec lui, que quelques Barques de pêcheurs alloient & venoient sur la riviére, je lui dis que cela ne se devoit nullement souffrir, & que tout pauvres qu'étoient ces gens-là, ils pouvoient avoir quelque intelligence avec les ennemis. Sur cet avis qu'il trouva fort bon il fit ruiner tous ces bâtimens ; & de quatre rebelles qu'on venoit de prendre, il en

fit pendre deux, & couper la tête aux deux autres.

Le vingt-troiſiéme mon Colonel s'offrit encore fort obligeamment de me confirmer dans ma Charge, & je lui fis la même réponſe qu'auparavant. Le même jour nous fîmes diſtribuer aux ſoldats une tonne de fo[illegible]ere & du tabac, dont un des Agens de l'Empereur nous avoit fait preſent. La nuit ſuivante après avoir fait le tour des rempars avec deux de mes gens, je me jettai ſur un matelas pour dormir une heure ou deux; mais je n'en eus guéres le tems, & l'on me vint bientôt avertir que les Rebelles venoient à l'aſſaut, & qu'ils étoient à la porte Vvoſnaſinſké. Cependant ayant découvert un eſcadron qui s'avançoit, je fis faire feu de nôtre canon; & pendant ce tems-là Thomas Bailli Colonel Anglois armé d'une cuiraſſe me vint trouver avec pluſieurs Officiers Allemans, il m'avertit qu'ils étoient trahis, & que ſes ſoldats l'avoient bleſſé aux jambes & au viſage pour les avoir exhortés à bien faire, & à repouſſer vigoureuſement leur ennemi mortel.

Horrible Maſſacre dans la Ville d'Aſtracan.

Bien que la trahiſon fut viſible & que je n'en doutaſſe point, je feignis de ne pas croire que le mal fut tel qu'il le faiſoit, & lui conſeillai de retourner à ſon Poſte, où j'eſperois qu'il trouveroit ſes ſoldats plus ſouples qu'il ne penſoit. Lui & ceux qui l'accompagnoient y allérent ſur ma parole, & trouvérent d'abord les ſoldats prêts à ſuivre leurs ordres; mais cette bonne volonté ne dura pas long-

tems,

tems, car une heure aprés on me vint dire qu'on les avoit tous massacrés ; & au même tems qu'on m'en parloit, un Capitaine Allemand qui étoit tout proche de moi fut saisi par ses valets, lié & assassiné. Ce cruel spectacle effraya le Chirurgien qui m'accompagnoit ; & qui pour se garantir des traîtres se vouloit jetter malgré moi du haut en bas de la muraille ; mais je l'en empêchai en lui disant que je sçavois un moyen plus sûr de nous sauver. J'avois remarqué au bas de la Tour une ouverture fort propre à cela ; je l'y menai avec son valet & deux hommes de nôtre Equipage, & quand nous fûmes descendus, les sentinelles qui me connoissoient nous laisserent passer ; le Chirurgien le premier & moi aprés, mais nous ne vîmes plus ni le valet ni les matelots. Si-tôt que nous eûmes passé nous entrâmes dans l'eau jusqu'au cou pour gagner le quartier des Tartares qui étoit le lieu le plus sûr pour nous, & essuyâmes chemin faisant quantité de coups de mousquet. Nous n'avions marché qu'un demi quart d'heure quand nous apperçûmes deux hommes que nous prîmes pour des Cosaques. Leur vûë allarma le Chirurgien, qui sans songer à ce qu'il faisoit tira son pistolet sur eux, & se jetta tout éperdu dans la riviere. Cependant ces deux hommes étoient deux Officiers de la ville qui comme nous fuyoient la rage des soldats ; & dès que je les reconnus, je dis au Chirurgien qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, & qu'il pouvoit librement sor-

tir du lieu où il étoit. Mais j'eus beau dire, mon Chirurgien ne répondoit point; c'eſt pourquoi je me mis dans l'eau & l'en retirai à demi mort de la frayeur qu'il avoit eûë. Lorſqu'il en fut un peu revenu nous continuâmes à marcher, & trouvâmes un quart d'heure après un petit bâteau où dormoit un homme, que nous contraignîmes de nous mener de l'autre côté. Cet homme nous mena dans un hameau où il n'y avoit que des pêcheurs, auſquels nous contâmes ce qui ſe paſſoit. Puis voiant que ce lieu étoit trop proche de la ville pour y être en ſûreté, je propoſai aux Chirurgiens & aux Moſcovites de nous faire mener plus loin. Ceux-ci n'y voulurent point entendre, mais le premier après quelque difficulté ſe laiſſa enfin perſuader. J'avois ſur moi quelque trente-cinq francs monnoie de Hollande, dequoi j'acherai une Tente, dix livres de pain & une hache, & avec cela nous tachâmes de trouver un plus ſûr azile. A deux ou trois heures delà nous rencontrâmes des Pêcheurs à qui nous contâmes nôtre infortune & la ruïne d'Aſtracan. Ils témoignerent y être ſenſibles, & promirent de nous aider autant qu'ils le pourroient. Ils nous menérent dans leurs cabanes où nous trouvâmes un Colonel, deux Capitaines Moſcovites, & quarante-ſix ſoldats. Ces gens-là venoient de Terki & alloient à Aſtracan, dont ils ne ſçavoient pas que les Coſaques fuſſent les maîtres: mais quand le Colonel le ſçût, il réſolut de retourner d'où il venoit avec ſes

Ca-

Capitaines, & laiſſa là ſes ſoldats. Ainſi nous nous mîmes tous cinq dans un même bâteau, & nous fîmes mener vers la Mer ſans nous éloigner de la côte de peur de trouver ce que nous fuions. Sur la fin du jour nous vîmes une Barque qui tâchoit de nous approcher; & plus ils faiſoient d'efforts pour cela, plus nous tâchions à force de rames de nous en éloigner: mais nous ramâmes inutilement; & nous tombâmes bien-tôt aprés entre les mains de nos ennemis. C'étoient les quarante ſix ſoldats dont nous avons parlé; leſquels indignez que leur Colonel les eût abandonnez, avoient réſolu de s'en vanger. Nous étions ſi peu & ſi mal armez que nous ne pûmes leur reſiſter, ni les empêcher de nous dépoüiller preſque tous nuds; Aprés cela ils nous liérent les pieds, & nous ramenérent chez les pêcheurs où nous les avions laiſſez le matin. Là ils enfermérent le Colonel dans l'Egliſe, & lui donnérent permiſſion de prier Dieu tant qu'il voudroit; & pour nous autres, ils nous liérent plus cruellement, & nous veillérent toute la nuit.

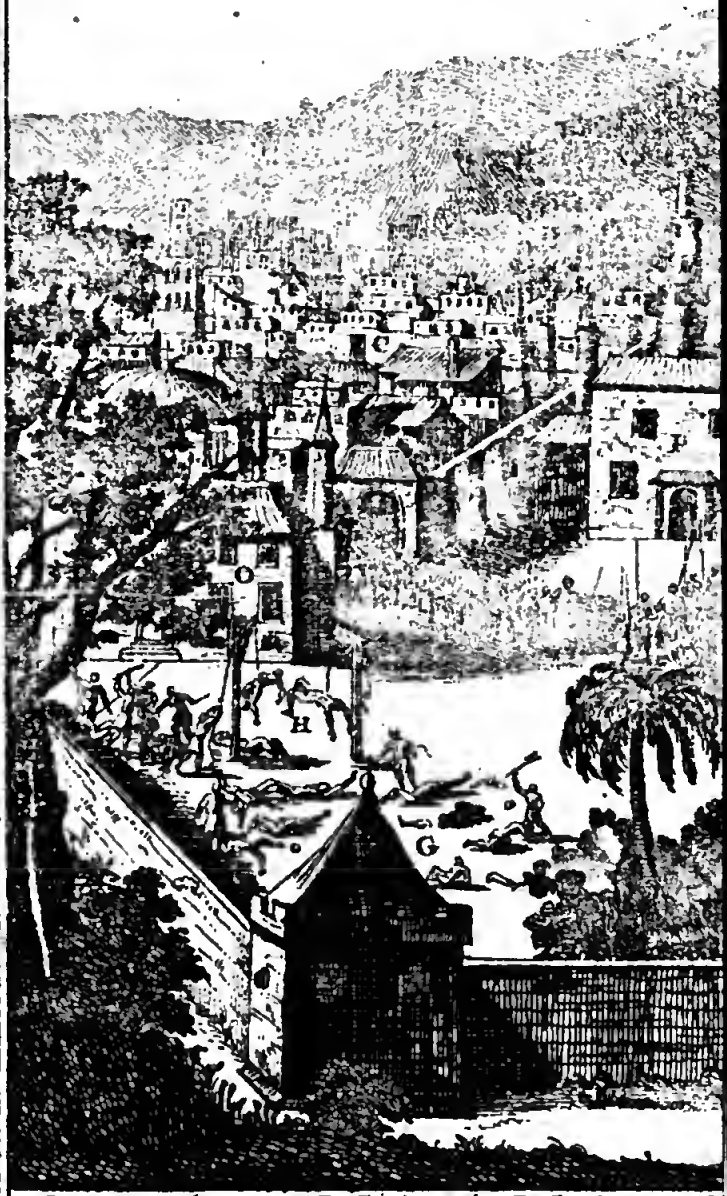
Le lendemain ils nous menérent vers Aſtracan que nous apperçûmes ſur les deux heures, & quand nous en fûmes environ à une portée de mouſquet, ils ſe retirérent à l'écart pour partager ce qu'ils avoient pris à leurs Officiers & à nous. Pendant ce tems-là je crus qu'étant libres, nous pouvions courir à la Barque, nous jetter dedans, & nous mettre au large. Je m'en ouvris au

Chi-

Chirurgien qui pour rendre le parti plus fort, dit nôtre deſſein au Colonel. Ce lâche croyant fléchir ſes bourreaux en nous trahiſſant les avertit de veiller ſur nous, & ils profitérent de ſon avis. Nonobſtant cela je perſiſtai dans ma réſolution; & dis au Chirurgien que ſi la Barque m'avoit manqué j'avois encore des bras pour nager de l'autre côté de la riviere, d'où j'irois parmi les Tartares, où j'eſpérois être bien reçû. Un moment après je m'écartai & courus de toute ma force vers un endroit de la riviere qui n'étoit pas profond; je n'allai pas fort loin ſans être vû & pourſuivi; & ſur le point de me jetter dans la riviere, une pierre qui me fit tomber donna le tems à mes ennemis de me joindre. Ils ſe jettérent tous ſur moi avec tant de furie, & me donnérent tant de coups que je ne crus pas en relever. Dans cet état ils me liérent les pieds & les mains, & me jéttérent comme une bête dans la Barque, où ils entrérent un moment après & nous menérent à Aſtracan. Avant que d'y arriver le Chirurgien leur offrit pour ma rançon cinq cens florins, & pour la ſienne deux cens cinquante. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de nous mener à Aſtracan, mais qu'ils mettoient tout en uſage pour nous ſauver la vie. Sur les ſix ou ſept heures du ſoir nous entrâmes dans la ville, où nous fûmes d'abord menez devant Radzin Chef des Coſaques, qui étoit aſſis dans la ruë devant la maiſon de l'Evêque, bûvant

Mar. 23. 1821. Journ. of Sci. [illegible]

Horrible ma



A. *La Forteresse d'Astracan*
B *Tours des effets de la Forteresse*
C *La Ville d'Astracan*
D *Les Principaux des Moscovites precipitez du haut de la Tour*
E *Le Gouverneur [illegible] leur precipitez du*
G *Epouvantable carnage*

TORIO EMANUELE III
POLI

bûvant avec ſes Officiers, qui auſſi-bien que lui étoient yvres ou peu s'en falloit. Ce Chef demanda au Chirurgien qui il étoit; & quand il ſçût ce qu'il ſçavoit faire, il lui donna la vie & l'envoya penſer ſes bleſſez. Il me demanda la même choſe, & le Chirurgien répondit que j'étois ſon camarade. Mais que ſçais-tu continua-t-il en s'adreſſant à moi? Je ne répondis rien, parce que je m'en rapportois au Chirurgien qui avoit ſi bien commencé, & qui enfin m'abandonna; ainſi je demeurai tout ſeul aſſez réſolu à la mort que je croiois inévitable. Pendant que je me fortifiois dans la réſolution où j'étois de la reçevoir avec fermeté, on interrogea le Colonel, qui fut condamné à être jetté du haut en bas d'une Tour nommée Rooſcat, d'où le Gouverneur & ſon Chancelier avoient auſſi été jettez, après avoir ſouffert ce que le Barbare pût s'imaginer de plus cruel. Pour le reſte des Officiers, les uns furent taillez en piéces & les autres noyez.

Durant le peu de tems que je fus devant le Général, je n'entendis parler que de cruauté & de tortures, à quoi j'étois ſi accoûtumé que rien ne fut capable d'ébranler ma réſolution; & comme j'attendois à tous momens l'arrêt de ma mort, Stenko me regarda fixement & commanda qu'on me donnât de l'eau de vie. Ce commandement vint fort à propos, car j'allois tomber en défaillance, & deux grandes taſſes de ce brûvage m'en empêchérent agréablement, & m'ai-

m'aidérent à me rendre à l'armée où il ordonna que l'on me menât.

En entrant dans un bâteau qui étoit proche de celui du Général, je fus reconnu par un ſoldat qui dit à la veuve d'un Officier que j'étois plus heureux que ſon mari puiſque j'étois encore au monde. Ce ſoldat le dit à quelques autres, & ceux-ci à un jeune Alleman, qui voyant le carnage que l'on faiſoit des Etrangers s'étoit jetté parmi les Coſaques, en aparence comme ami, quoi qu'il les haït en effet. Dès que ce jeune homme ſçût où j'étois il me vint voir, me fit de grandes careſſes, & me proteſta en me quittant que s'il trouvoit l'occaſion de me ſervir, il l'embraſſeroit de tout ſon cœur. Je reçûs comme je devois les témoignages de ſon amitié, mais je crus bien que ma vie ne ſeroit pas longue, le lieu où j'étois étant celui où à toute heure on noyoit quelques miſérables, au nombre deſquels je ne doutois pas que je ne fuſſe bientôt mis. Après avoir été deux jours dans cette apprehenſion mortelle on m'enferma dans une Tour, où l'on me lia les mains tantôt ſur le dos, tantôt aux pieds, & d'une maniere ſi cruelle que la mort m'eût été plus douce. Le Chirurgien & le jeune Alleman dont j'ai parlé aiant apris l'état pitoyable où j'étois me vinrent voir; tâchérent de me conſoler, & m'aſſurérent que ce mauvais tems ne dureroit pas. Ha! leur dis-je, qu'il eſt aiſé de conſoler quand on ne ſouffre pas; & que ceux qui ſe portent bien ont peu de

de raiſon de s'étonner de l'impatience des affligez. Je fus quelque temps ſans rien dire, la violence de mes douleurs m'ôtant à tous momens l'uſage de la voix & de la parole. Auſſi tôt que je pus parler, je les priai de faire en ſorte qu'on abregeât mes peines, & qu'on m'ôtât promptement la vie, la mort étant mon unique conſolation. En vain ils m'exhortérent à attendre avec réſignation que le Ciel terminât mon ſort, je les ſupliai de conſidérer que ma patience étoit à bout, & qu'abſolument je voulois mourir. Il étoit défendu parmi les Coſaques de parler pour un priſonnier ; & nul ne l'oſoit faire qu'il ne courut riſque de la vie : cependant le jeune homme qui accompagnoit le Chirurgien ſortit dans la réſolution de mépriſer cet ordre, & de prier qu'on finit mes maux.

Une heure aprés qu'ils m'eurent quitté, des Coſaques entrérent & me liérent plus ſévérement qu'on n'avoit fait les pieds & les mains enſemble. Dans cet état ils me roulérent tout nud dans une foſſe, où les crapaux & pluſieurs autres ſemblables bêtes furent toute la nuit ſur moi. Je la paſſai à prier Dieu qu'il m'ôtât la vie, tant pour finir mes maux preſens, que pour éviter les ſuplices dont on me menaçoit.

Le lendemain mes deux amis me vinrent dire que le Général me demandoit. Ils m'ôtérent mes liens & me menérent devant lui. Aprés quelques paroles il m'ordonna de ſuivre Faber (c'étoit le nom du jeune Alleman dont j'ai

tran

tant parlé) & de demeurer avec lui jusques à nouvel ordre. J'y demeurai quatre ou cinq jours, pendant lesquels il ne se passa pas un moment que l'on ne fit mourir quelqu'un, soit en le coupant par morceaux, ou en le pendant par les pieds.

Le troisiéme de Juillet mes premiers bourreaux me tirérent de la maison de Faber, & me menérent sur le bord de l'eau, où ils dirent qu'ils m'alloient jetter, si je ne leur payois les cinq cens francs que le Chirurgien avoit promis pour ma rançon. Le généreux Faber dit que l'on m'avoit tout ôté, & que je n'avois garde de leur donner ce qu'ils demandoient, mais qu'il les alloit paier pour moi. » Enfans, dit-il, en les leur » contant, voilà la rançon de mon ami, » où j'ai part aussi bien que vous puis- » que je sers le même Maître, mais je » vous céde mes prétentions; partagez » le tout entre vous autres & laissez » mon ami en paix. Il me ramena ensuite avec lui, & continua à me traiter avec autant de soin que si j'avois été son pere.

Trois jours aprés on me remena devant le Général qui bûvoit avec ses amis dans la cave du Gouverneur, j'y vis entr'autres trois Cosaques parez de mes habits & de ce que j'avois de plus beau. Je demeurai-là un quart-d'heure pendant lequel le Général but plusieurs fois à moi dont je ne lui sçus point de gré, craignant à toute heure qu'étant sou & accoûtumé aux cruautez, il ne com-

man-

mandât qu'on m'aſſommât. Dans cette apréhenſion je ne ſongeai qu'à me retirer, & le fis ſans bruit dès que je le pus.

Le neuviéme on ficha un croc à l'un des côtez du Secretaire Alexis Alexiowits; & dans cet état on le ſuſpendit avec le fils du Kan de Guilan à un poteau où ils expirérent quelques jours après. Enſuite on pendit par les pieds contre la muraille du Château les deux fils du Gouverneur, dont l'un n'avoit que huit ans & l'autre ſeize. Le lendemain étant encore tous deux vivans, on détacha le plus jeune, & l'on jetta l'aîné du haut de la Tour, d'où quelques jours auparavant on avoit jetté ſon pere.

Le vingt & uniéme le Général ſortit d'Aſtracan accompagné de douze cens hommes, & ſe fit ſuivre d'un nombre infini de petites Barques. Il laiſſa dans la Ville vingt hommes de chaque centaine ſous la conduite de deux Gouverneurs, tous deux de même nation & de même Ville que lui.

Pendant ſon abſence on continua à maſſacrer comme s'il eût été preſent; & il n'y avoit point de jour qu'il n'en fût tué plus de cent cinquante. Ces cruautez qu'on exerçoit ſans diſtinction, me firent craindre que mon rang ne vint, & dans cette crainte je fis une foſſe où je me cachois la plûpart du tems, & d'où j'entendois jour & nuit les cris pitoiables de ceux que l'on executoit.

Le vingt-deuxiéme on redoubla les cruautez, & l'on commença à en tourmen-

menter un plus grand nombre que de coutume. Ce changement me fit fremir ; & je commençois à deſeſperer tout-à-fait de mon ſalut, quand le Chirurgien me vint dire qu'il avoit obtenu permiſſion de faire un voiage, & un paſſeport pour lui & pour un valet ſous la caution de mon bienfaicteur qui répondit de ſon retour. Nous accordâmes que je paſſerois pour ſon valet ; & dès ce moment je me préparai à le ſuivre dans la Barque de deux Banians, qui aprés avoir été dépoüillez avoient obtenu le paſſage libre.

Le vingt-quatriéme je me fis raſer la barbe & les cheveux, & le lendemain nous partîmes. Le jour ſuivant nous entrâmes en mer, & aperçûmes de loin trois Barques qui faiſoient la même route. Sur le midi le vent ſe tourna au Nord-Eſt, & devint calme ſur le ſoir. Le vingt-ſixiéme une des trois Barques nous joignit, & nous aprîmes qu'elle étoit chargée de ſel, qu'on menoit à Terki. Nous réſolûmes de la ſuivre, & nous paſſâmes tout le jour le long de quantité de roſeaux. Sur le ſoir ayant jetté l'ancre à une portée de canon de ces trois Barques qui nous ſuivoient, nous en vîmes deux venir à nous ; & en abordant de chaque côté ils firent une décharge qui fit plus de peur que de mal. Nous étions au nombre de quarante ſix, la plûpart Banians, & quelques Tartares, Perſans, & Bouchars ; & les Corſaires n'étoient que dix-huit qui paſſérent dans nôtre Bord d'une maniere ſi terri-

terrible, que les Banianes penſérent mourir de fraieur. Dès qu'ils aperçurent les voleurs ils joignirent les mains, ſe jettérent à genoux, & leur demandérent la vie d'un air qui témoignoit qu'ils avoient grand peur de la perdre. Pendant qu'ils pleuroient on les dépoüilla eux & nous, juſqu'à nous ôter nos proviſions : Et quand ils eurent tout viſité ils liérent le Chirurgien, & le menacérent de la torture s'il ne leur indiquoit ceux qu'il ſçavoit avoir de l'argent. Ces menaces l'intimidérent ; il leur donna huit ducats & mon cachet que je lui avois donné en garde ; & quatre double ducats à lui qu'il n'avoit pû avaler ; ſoit que ſon eſtomac fut plein, ou qu'ils fuſſent un peu plus maſſifs que cinquante-deux ducats qu'il y avoit déja fait paſſer.

Aprés nous avoir dévaliſez, les Barbares tinrent conſeil, où les uns opinoient à nous ôter à tous la vie, & les autres à nous la laiſſer ; Ces derniers l'aiant emporté, ils nous annoncérent qu'ils nous la donnoient à condition que nous tiraſſions vers la Mer & proteſtant que s'ils nous trouvoient près de Terre ils nous jetteroient dans la Mer. Nous levâmes l'ancre pour leur obéïr, & un vent d'Oüeſt qui étoit violent nous mit au large de la Mer : Comme le vent augmentoit toûjours nous ne la pûmes tenir longtems, & nous moüillâmes ſur trois braſſes d'eau. Le trentiéme nous fîmes voiles ; & le Pilote malgré nous aïant voulu ranger la Côte, nous découvrîmes deux Bâtimens, l'un deſquels vint fondre ſur

nous avec tant d'impétuosité que nous ne pûmes l'éviter. Dès que les Banianes les virent ils recommencerent à hurler; mais les voleurs impitoiables sans avoir égard à leurs cris leur ôtérent le peu que les autres leur avoient laissé. Quand ils les eurent dépoüillez, ils s'adresserent au Chirurgien pour lui demander quelle sorte d'homme ou plûtôt quel Diable j'étois; il est vrai que j'étois affreux, m'étant barboüillé de noir & de graisse qui faisoient un vilain effet, & n'aiant pour coëffure qu'un bandeau sale comme les Banianes. Cependant les voleurs se jettérent comme des loups sur le peu de vivres qui nous restoient, & je portai ma main à la bouche en levant les yeux au Ciel pour les prier de ne pas tout prendre. Mes grimaces leur firent pitié, & ils convinrent de nous en laisser en me faisant signe qu'ils m'entendoient. Ensuite ils prirent le Chirurgien & le maltraitérent pour l'obliger à découvrir où étoit son argent, mais par bonheur il étoit encore dans son estomac, & il en fut quitte pour quelques coups. Soit que les voleurs eussent du dépit de ne trouver pas ce qu'ils cherchoient, ou qu'ils ne crussent pas deux Marchands Tartares qui juroient avoir tout perdu, ils les jettérent dans la Mer où ils se noiérent, & nous menacérent de la même peine si nous étions assez hardis que d'aprocher de Terre. Aprés cette menace ils sortirent de nôtre Barque, & nous moüillâmes où nous étions sur trois brasses & demi de fond.

Le

Le ſixiéme Septembre nous fîmes route au Sud, & rencontrâmes une Barque montée de Perſans qui venoient auſſi d'Aſtracan, & qui n'avoient eu aucune avanture parce qu'ils n'avoient pas été terre à terre comme nous. Dés qu'ils nous virent ils levérent l'ancre, & nous joignirent pour naviger plus ſûrement. Le ſoir le vent tourna au Nord-Eſt; & aiant remarqué que nous prenions trop du côté de l'Oüeſt, j'en dis mon ſentiment qu'on ne voulut pas écouter, ce qui fut cauſe que le lendemain nous nous trouvâmes proche de terre, le vent étant à l'Eſt quart au Nord. Ainſi tout le jour malgré nous, nous côtoiâmes le rivage; & ſur le ſoir le calme nous aiant ſurpris, nous nous ſervîmes de nos rames, & perdîmes de vûë l'autre Barque. C'étoit un mal pour nous, mais ce n'étoit pas le plus grand; nous avions faim, le pain nous manquoit, & nous ne ſçavions où en prendre. Les Banianes qui ſont toûjours fort bien pourvûs dans leurs voiages, avoient eu l'adreſſe & le bonheur de cacher ſi bien leurs proviſions que les pirates tous fins qu'ils étoient n'en avoient trouvé qu'une partie; ces bonnes gens voiant le beſoin où nous étions, nous firent part de ce qu'ils avoient, de peur que la neceſſité nous portât à quelque violence. Tous les matins aprés avoir jetté dans l'eau une partie de leurs proviſions pour nourrir les poiſſons, ils nous donnoient deux petits gâteaux ſans levain, chacun grand comme les deux mains, & de l'épaiſſeur

d'une oublie. C'étoit quelque choſe & preſque rien pour de miſérables affamez qui n'avoient que cela pour vivre : Ainſi nous languiſſions & traînions une vie mourante.

Cependant le vent n'étant pas bon pour la route que nous voulions faire, nous fûmes trois jours à l'ancre ſur une demi-braſſe de fond. Le vent étant tombé nous ramâmes, & chacun demeura d'accord de mettre en commun ce qu'il lui reſtoit de proviſions. Cette douceur pour ceux qui n'en avoient aucune, fut bien-tôt ſuivie d'une amertume qu'on n'avoit point prévûë ; le bois de cuiſine manqua, & c'étoit un malheur pour ceux qui faiſoient quelquefois chauffer un peu de farine & d'eau pour étourdir la plus grande faim. Aprés y avoir un peu penſé je propoſai de couper le bois le plus inutile de la Barque : On en convint, on fit du feu, & ce petit ſecours nous donna moien de languir plus longtems que nous n'euſſions fait. Le dixiéme le vent étant Eſt quart à l'Eſt nous fîmes route au Sud, & rangeant la Côte tout le jour, nous moüillâmes le ſoir ſur cinq pieds d'eau : cela me donna occaſion de deſcendre à Terre où je trouvai des broſſailles & quelque peu d'herbes dont les autres me ſçurent bon gré.

Le lendemain nous levâmes l'ancre & allâmes toûjours terre à terre juſques au ſoir qu'il falut ancrer à une lieuë de quatre ou cinq voiles que nous avions vûës tout le jour. Une heure après le vent fraîchit & les vagues entrérent toute

toute la nuit dans nôtre Barque ; dequoi les Baniânes effraiez pouſſérent de profonds ſoûpirs qui firent pitié. La peur qu'ils avoient de périr nous obligea d'aprocher de Terre quoi qu'avec une peine extrême, & nous ne l'euſſions jamais pû, ſans que nôtre Barque étoit plate & large de varangue.

Le treiziéme nous fûmes pillez pour la troiſiéme fois, & comme nous fûmes ſurpris, le Chirurgien n'eût pas le tems d'avaler ſes ducats : ainſi ils euſſent été perdus ſi je ne m'étois aviſé de les cacher dans le ſable ; & n'aiant rien pour marquer l'endroit où ils étoient, je me jetai dans des roſeaux qui étoient tout proche, & m'en couvris le mieux que je pus. Je n'y eus pas été un quart-d'heure que les Coſaques m'y trouvérent, & leur mauvaiſe humeur me fit craindre un fâcheux ſuccès. Pour l'éviter s'il étoit poſſible je contrefis le fou, & mes grimaces apaiſérent un peu leur furie. Ils voulurent néanmoins ſçavoir ſi je n'étois pas Alleman, & quand on leur eut dit que non, ils ſe contentérent de me traiter comme les autres à qui ils avoient tout ôté excepté le caleçon. Un quart-d'heure après ils nous quitérent, & nous cherchâmes les ducats du Chirurgien, qui étoient ſi bien cachez qu'on eut de la peine à les trouver. Nous avions demandé aux Coſaques ſi nous avions paſſé Tarku ; mais ils eurent la dureté de ne nous pas répondre, & quand il s'agit de lever l'ancre nous ne ſçavions ni où nous étions, ni de quel côté nous devions tourner.

tourner. Cependant nous étions tout nus, nous n'avions pas un morceau de pain, & ne ſçavions comment ſortir du triſte état où nous étions.

Après avoir mangé quelques herbes que nous trouvâmes aux environs, nous fîmes route de grand matin le vent étant Eſt-Sud-Eſt quart au Nord, & cinq ou ſix heures après le vent s'étant tourné à l'Eſt-Sud-Eſt, il nous pouſſa à une lieuë de l'endroit d'où nous étions partis le matin. Nous fûmes contrains d'y mouiller le vent continuant à fraîchir & les houles étant extrêmement groſſes.

Quelques heures après nous aperçûmes ſur le rivage trente Tartares qui nous firent ſigne d'aprocher de Terre, dès que nous les vîmes les Banianes ſe mirent à hurler d'une pitoiable maniere. Plus on tâchoit de les conſoler plus ils ſe tourmentoient dans la crainte de l'eſclavage où ils ſe croioient prêts de tomber. Quand ils furent las de hurler, un des plus vieux d'entr'eux ſe jetta dans l'eau, & s'alla jetter aux pieds des Tartares qu'il pria tout en larmes, les mains jointes & à deux genoux de ne le faire point eſclave. Pendant qu'il crioit & ſe tourmentoit, on nous fit tous deſcendre à terre, ou les autres Banianes joignant leurs cris à ceux du vieillard affligé, faiſoient un terrible concert. Cependant les Tartares que ces crieries n'émurent guéres nous demandérent de l'argent, & c'eſt ce que nous n'avions point. Il en faloit pourtant, mais par bonheur ils ne demanderent que trente florins pour

pour chacun de nous que les Banianes cautionnerent. Delà ils nous menerent par terre à une Baye éloignée de nôtre Barque de deux ou trois heures de chemin. Comme la route étoit difficile, & toute ſemée de petits cailloux fort aigus où il falloit marcher les pieds nuds, nous fûmes bientôt tout en ſang. Mais quelques maux que nous euſſions, la faim étoit le plus grand de tous; & j'éprouvai alors qu'il n'en eſt point de plus ſenſible. Dès que nous fûmes arrivez au hameau des Tartares où nous trouvâmes pluſieurs Moſcovites, je leur fis connoître le beſoin que j'avois de manger. Entre ces derniers il s'en trouva deux que j'avois connu à Aſtracan, & ils ne m'eurent pas plûtôt vû qu'ils me donnerent du pain & du poiſſon. J'en mangeai fort avidemment, ou pour mieux dire je devorai tout ce qu'on me donna. Mes bienfaicteurs voiant de quelle force je mangeois, me donnerent avis que c'étoit me perdre que d'y aller ſi âprement, & me voulurent arrêter au milieu de ma courſe; mais bien loin de les croire j'avalai le reſte ſans mâcher, & peu s'en fallut que je n'étouffaſſe. D'un autre côté le Chirurgien n'en faiſoit pas moins, & quelque avis qu'on lui donnât, il n'en profita pas plus que moi. Aprés avoir attendu trois jours que le vent fut propre pour aller à Tarku, nous réſolûmes d'y aller à pied. La réſolution étoit hardie parce qu'il étoit fort à craindre que les Tartares ne nous arrêtaſſent en chemin: mais les proviſions nous manquoient,

quoient, & la faim nous faiſoit horreur.

Ainſi nous partîmes le lendemain, & allâmes coucher à un village des Tartares de Circaſſie. Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Tarku, où le Chirurgien trouva un homme de ſa connoiſſance à qui il promit huit ducats pour le mener à Derbent! J'y vis auſſi un Agent du Czar, Turc de nation & qui profeſſoit le Chriſtianiſme. Il s'étoit ſauvé d'Aſtracan où je lui avois ſouvent parlé, & il m'offrit fort obligeamment ſa maiſon pour autant de tems que je voudrois. La réſolution où j'étois de ne quitter point ma Compagnie m'obligea de le remercier, & le jour je tombai malade de l'excès de bouche dont j'ai parlé, & fus deux jours à l'extrémité.

Le ſixiéme Octobre nous partîmes; & après trois jours de marche dans un païs fort inégal, nous arrivâmes à un village nommé Andre-Déréefad apartenant à un Tartare qu'on apelle le Prince Chapelle. J'y vis ſur le dos d'un Perſan mon juſtau-corps de velours qu'il dit avoir acheté à Tarku des Tartares du païs, qui l'avoient ôté à quinze Allemans qu'ils avoient faits eſclaves. C'étoient les gens de nôtre Equipage qui s'étoient ſauvez d'Aſtracan, & qui avoient eu le malheur de faire naufrage proche de Tarku. La ſeule fourure de ce juſtau-corps me coûtoit quarante ducats, & on me l'offroit tout entier pour cinq ou ſix que je n'avois pas, les Tartares m'aiant tout ôté.

De ce village où nous ne pûmes trou-

ver

er les moiens d'aller plus loin, nous etournâmes à Tarku, où le Turc Chrétien dont j'ai parlé me presenta à un de ses amis qui me priten sa protection pendant mon séjour dans cette ville. Quoique cet ami fût puissant, je n'étois pas trop en sûreté dans une ville qui avoit tenu le parti des Rebelles, & dont les habitans avoient noié un Député que le Gouverneur avoit dépêché vers Moscou. Quelques jours après le jeune Allemand à qui j'avois tant d'obligation arriva à Tarku avec un de nos matelots apellé Karsten Brant. Ils s'étoient sauvez d'Astracan trois semaines après nous, & n'avoient trouvé en chemin aucune mauvaise avanture. Ils nous dirent que les Cosaques y étoient toûjours aussi cruels qu'auparavant; que jour & nuit on y massacroit les personnes de merite, & qu'ils ne croioient pas que dans un mois il y restât un honnête homme.

Comme je méditois les moiens de sortir d'un lieu où toutes sortes d'étrangers n'étoient pas trop en sûreté, on me vint dire que le Chirurgien dans la chaleur d'une débauche avoit offert quarante francs pour nous faire mener à Derbent par une voie sûre & commode. J'en eus quelques heures de chagrin, à cause que le voiturier à qui il avoit parlé n'acceptoit l'offre qu'on lui faisoit, qu'à condition que le Prince des Calmouks qui résidoit dans ce lieu-là le lui permit; & il n'étoit pas à propos qu'il sçût qui nous étions. Cependant la chose réüssit mieux que nous ne pensions, & le Senkal

(c'eſt le nom du Prince que je craignois) ne fit nulle difficulté de permettre ce qu'on ſouhaittoit.

Le vingt & uniéme nous partîmes avec des gens de pluſieurs nations, les uns deſquels étoient à cheval & les autres en chariot. Le vingt-quatriéme nous fûmes à Derbent & le lendemain à Bonac, où la plûpart de nos matelots étoient eſclaves. Je leur écrivis par nôtre guide, & les exhortai à demeurer ferme dans leur Religion; & leur fis dire que j'allois travailler à leur délivrance: que ſi cependant ils avoient beſoin de quelque choſe, ils m'écriviſſent avec confiance à Derbent, où j'eſperois trouver moien de ſubvenir à leurs beſoins. C'eſt en ſubſtance ce que je mandois, & je le fis inutilement, le voiturier par qui j'écrivois en aiant uſé de mauvaiſe foi.

En me promenant à Derbent le haſard voulut que je trouvaſſe deux de nos gens qui avoient été deux mois eſclaves. Ils m'aprirent que dix jours après leur départ d'Aſtracan ils ſe trouverent vers la Côte du Dagueſtan, où le vent étant trop forcé, & n'aiant plus de proviſions, ils avoient pris le parti d'aller échoüer à quelques braſſes du rivage où ils avoient enterré ma valiſe dans l'intention de l'envoier querir de Derbent. Qu'ils avoient marché le premier jour ſans avanture, mais que le lendemain ils avoient été attaquez par vingt-deux ou vingt-trois Calmouks tous à Cheval, à la tête deſquels étoit le frere du Semkal nommé Ali-Sultan qui commandoit à

Boinac,

Boinac. Que ces Barbares avoient violé la femme de Corneille Brak, & dépoüillé les hommes tous nuds, qu'ils avoient attaché à la queuë de leurs chevaux, les faisant marcher à reculons l'espace de deux ou trois lieuës. Qu'en cet état on les avoit menez vers la Mer où ils avoient passé la nuit, & que les Tartares les avoient rejoints le lendemain lorsqu'ils pensoient en être quittes, qu'ils leur avoient ôté jusqu'à la chemise sans excepter la femme de Brak & son enfant qui n'avoit que six mois. Qu'ensuite on les avoit menez les uns à Derbent, les autres à Boinac, & quelques-uns dont ils n'avoient point oüi parler depuis, dans un village dont ils ne sçavoient point le nom. Que Jean Struys & deux autres étoient tombez entre les mains des sujets d'Osmin Prince Tartare; que le premier avoit d'abord été troqué contre un cheval, & depuis vendu à un Marchand de Derbent cent cinquante Abasis, qui font environ cent florins monnoie de Hollande: & que pour eux, ils avoient pris si bien leurs mesures pour s'enfuïr à Derbent, qu'ils y avoient réüssi, & qu'ils avoient eû le bonheur d'y trouver un Prince humain, & de charitables Banianes qui les avoient fournis de tout. Voilà ce que j'apris de l'avanture de nos gens à qui l'on avoit dit qu'on m'avoit pendu par les pieds dans la déroute d'Astracan, d'où ils croioient qu'aucun étranger ne fût échapé.

Pendant mon séjour à Derbent je priai le Sultan de demander au Prince Semkal la liberté de nos gens: ce qu'il fit

ſans répugnance, mais ce fut inutilement, les intéreſſez aiant formé des opoſitions invincibles. Enſuite j'obtins permiſſion d'aller à Scamachi où je penſois aller avec huit chevaux de loüage, mais je n'en pûs pas trouver un, & je fus obligé de faire la moitié du chemin à pied.

Le vingt-deuxiéme d'Octobre, Faber, le Chirurgien, un Enſeigne, trois de nos gens & moi nous partîmes de Scabaran avec une Caravane qui alloit à Scamachi, où nous arrivâmes trois jours après. Nous y trouvâmes Jean Struys qu'un Ambaſſadeur de Pologne avoit racheté; & je priai cet Ambaſſadeur de nous aider de ſon crédit auprès du Kan pour la délivrance de nos gens. J'en reçus de belles paroles, mais en effet je n'obtins rien, cet homme n'aiant aucun zele ni pour ſon Roi ni pour les Chrétiens.

Deux ou trois jours après le Kan m'aiant donné audience, je lui remontrai l'injuſtice que les Calmouks faiſoient à nos gens: Il me promit de s'en informer, & de faire pour eux tout ce qu'il pourroit; mais ſa promeſſe n'eût aucun effet. C'eſt pourquoi je réſolus d'aller preſenter requête au Roi, auprés duquel je crûs que nôtre Nation avoit quelque crédit. Pour y aller je pris d'un Banïane ſoixante & quinze Abaſſis, à condition de lui en donner vingt-cinq de profit dés que je ſerois à Iſpahan; & ſi le paiement étoit differé quelques jours, le Chirurgien qui étoit caution de

cette

cette ſomme s'obligeoit de lui en donner à Scamachi cent vingt-cinq.

Après avoir donné ordre à tout, & paſſé au Chirurgien une obligation de cent trente cinq francs qu'il m'avoit prêtez à Aſtracan, je partis de Scamachi le quinziéme jour de Novembre avec un de mes canoniers nommé Corneille de Uries : Faber & le reſte de mes gens étant demeurez en cette Ville avec le Chirurgien.

Nous ſouffrîmes juſqu'à Ardeüil où nous arrivâmes deux mois après avec des peines incroiables. Là les proviſions nous manquérent, & n'y aiant trouvé perſonne de nôtre connoiſſance nous réſolûmes d'aller à Tauris qui eſt à ſix journées d'Ardeüil. La néceſſité où nous nous trouvâmes m'obligea de vendre ma valiſe & le peu de hardes qui me reſtoient, dequoi je fis ſix Abaſſis, & cinq que j'empruntai d'un Baniane, qui étoit juſtement la ſomme que demandoit le voiturier pour nous mener à Tauris.

Le premier jour de Mars nous arrivâmes à Tauris ; où j'allai d'abord chez les Capucins qui me reçûrent favorablement. Outre cela ces bons Peres me firent toucher quarante cinq Abaſſis pour les frais de mon voiage, dont je leur laiſſai une obligation. Il ne me reſtoit plus qu'à partir lorſque je me ſouvins que Tauris étoit l'ancienne Ecbatane capitale de la Médie. Je voulus voir ſi elle reſſembloit encore à ce qu'elle étoit en ce tems-là, & je trouvai que c'eſt encore une grande Ville fort peu-

plée, où il y a toûjours quantité de Turcs, d'Indiens, de Moscovites, & de Persans qui y portent de toutes sortes de marchandises, & principalement des soies de la Province de Guilan. Les vivres y sont à fort bon marché, & j'apris que les Arméniens qui s'y sont habituez se sont enrichis dans le trafic qu'ils entendent mieux que les Persans.

Comme vous êtes fort curieux vous serez peut-être bien aise d'avoir le plan de cette Ville qui est assûrément des plus belles de toute la Perse. Elle est située au quatre-vingt-troisiéme degré trente minutes de longitude, & au quarantiéme degré quinze minutes de latitude dans une plaine presque toute entourée de montagnes. Le païs d'alentour est bon & fertile, & les légumes y sont excellentes. Il coule au milieu de la Ville une petite riviere qui croit dans la saison des pluies jusqu'à faire de grands ravages. Comme elle est célébre par toute l'Asie pour le grand trafic qui s'y fait, ses Bazars qui sont couverts, sont toûjours remplis de très riches marchandises; il y a quantité d'ouvriers en soie qui font de très belles étoffes. Les autres artisans, comme forgerons, orfévres, tourneurs ont des Bazars à part; & il n'est point de Ville en Perse où il se fasse de si belles peaux de chagrin, ni où il s'en consume une si grande quantité.

La plûpart des maisons sont basses, & revêtuës au dedans de terre détrempée avec de la paille hachée, & blanchie avec de la chaux. Ses Carvanseras sont beaux

&

& commodes, & l'on y voit de belles Moſquées. Dans le Meidan ou la grande place il y en a une de nul uſage; & près delà une belle Egliſe qui a ſervi aux Arméniens, & qu'on laiſſe auſſi tomber en ruine. Mais la plus ſuperbe de toutes eſt celle qui ſe trouve dès l'entrée du chemin d'Ispahan. La ſtructure en eſt admirable, & l'on y monte par huit grandes marches. La porte eſt taillée dans une pierre blanche & tranſparente de vingt-quatre pieds de haut ſur dix ou douze de largeur; ce qui paroît beaucoup au milieu d'une façade de cinquante pas, revêtuë de briques verniſſées de differentes couleurs. Des deux côtez il y a deux tours extrêmement hautes & qui ont le même ornement. Le Dôme où l'on entre par cette porte a quarante pas de diametre, & eſt apuié ſur douze pilliers de cinq à ſix pieds en quarré. Tout autour regne une baluſtrade de marbre blanc avec des portes pour paſſer d'un côté à l'autre. Il eſt revêtu au dedans de ces belles briques verniſſées qu'on voit en Perſe dans la plûpart des beaux bâtimens. Vis-à-vis de la porte on en trouve une autre, à l'un des côtez de laquelle on voit une chaire de bois de noyer couverte d'un dais & apuiée contre le mur. Il y en a une autre de l'autre côté, mais ſans dais & ſans ornement. Delà on paſſe dans un petit Dôme, où ce qu'il y a à mon gré de plus curieux, ſont deux grandes pierres blanches & tranſparentes comme un verre. On me dit que cette pierre ſe trouve à quinze lieuës de Tauris, & qu'elle

ſe tire d'un côteau qui eſt le long du Lac Boumi. On veut que ce ſoit une congélation de pluſieurs ſources qui ſortent de ce côteau, & l'on dit même qu'il s'y trouve des reptiles tous entiers qui ſemblent y être enchaſſez. Voilà ce que j'ai vû de plus remarquable à Tauris que j'aurois fait ſcrupule de quitter ſans vous en faire la deſcription.

Nous en partîmes le quatriéme de Février, & arrivâmes à Iſpahan (car je ne veux pas vous ennuier par le froid détail de nos avantures) le dixiéme de Mars. J'y fus voir le Sieur Bent Chef du Comptoir de la Compagnie des Indes Orientales, & le Sieur Caſenbroot ſon aſſiſtant qui me reçûrent parfaitement bien. Ils ont fourni le canonier d'argent & d'habits, & l'ont envoié à Gomron. Ils me promettent de faire tout ce qu'ils pourront pour la délivrance de nos eſclaves; & j'eſpere que Dieu qui eſt le Pere des affligez benira leurs ſoins & les miens, & qu'eux & moi verrons bientôt ces miſerables hors des priſons des Infideles. Cependant je ſuis, &c.

DAVID BUTLER.

RELATION
DU
NAUFRAGE
D'UN
VAISSEAU HOLLANDOIS,
Nommé Ter
SHELLING,
Vers la Côte de Bengala;
OU
L'on voit des effets extraordinaires de la faim, & plusieurs autres choses remarquables, arrivées à ceux qui montoient ce Bâtiment.

AVERTISSEMENT.

LEs ſuites du Naufrage du Vaiſſeau nommé *Ter Schelling* ſont ſi particulieres, qu'elles méritent d'être ſuës. On lit bien dans l'Hiſtoire d'étranges effets de la faim, juſques-là que des meres ont eu le cœur d'ôter la vie à leurs enfans pour ſe la conſerver; mais on n'y a point encore lû qu'un homme ait déterré des morts, ni ôté leur pâture aux vers pour ſe l'aproprier. C'eſt ce que le Lecteur verra dans cette Relation;

lation ; Un de ces pauvres affamez qui nous en ont fourni le ſujet, trouve en ſon chemin un Tombeau qu'il eſt tenté d'ouvrir ; il ſuccombe à la tentation, il ouvre ce Tombeau où il trouve un cadavre qui fait horreur tant il eſt difforme & rongé des vers. Cet objet tout affreux qu'il eſt bien loin de l'effraier, lui plaît : il propoſe à ſes Compagnons de s'en ſervir contre le mal qui les tourmente ; ceux-ci plus modérez, ou peut-être en qui la faim n'avoit pas fait d'impreſſion ſi forte, l'en diſſuadent, & il ſe rend à

leurs

leurs raiſons. La peine qu'il a à les croire nous fait voir ce que peut la faim, ou plûtôt la peur de mourir ; la ſeule paſſion qu'on a pour la vie étant ſeule capable de nous porter à ces terribles extrémitez.

Je ne parle point de l'ardeur avec laquelle lui & les autres cherchérent pluſieurs fois le corps d'un de leurs Compagnons qui mourut dans l'Iſle où ils abordérent pour le devorer. * Je laiſſe auſſi à part les ſerpens, les charognes, les feüilles d'arbres, l'herbe, les inſectes, & la fiente

*Cette preſſement quoique furieux n'a peut-être rien de ſi ſurprenant

que l'ouverture d'un ſépulcre où ils ne trouvérent qu'un reſte de cadavre.

te des animaux qui leur ont ſervi de nourriture. Il s'eſt peut-être déja vû de ces triſtes exemples, & des rencontres auſſi funeſtes que celles de nos voiageurs. Quoi qu'il en ſoit, je ne penſe pas que le Lecteur puiſſe me ſçavoir mauvais gré de la Relation que je lui donne : Si elle n'eſt pas gaie, les ſujets les plus enjoüez ne ſont pas toûjours les plus utiles ; & il n'eſt pas mal à propos de faire quelquefois des lectures qui nous font connoître ce que nous ſommes & ce que nous pouvons.

RE-

RELATION DU NAUFRAGE D'UN VAISSEAU HOLLANDOIS,

Nommé Ter SCHELLING, *Vers la Côte de Bengala.*

NOus partîmes de Batavia avec les vaisseaux nommé Wésop, Brouwers-haven, & Nieuwenhove le troisiéme de Septembre de l'année mil six cens soixante & un, & fîmes voiles vers Ongueli dans le Roiaume de Bengala. Nôtre vaisseau nommé Ter Schelling étoit monté de quelque huit piéces de Canon ; l'Equipage étoit de quatre-vingt-cinq hommes, & sa charge d'argent monnoié, de cuivre & de planches. Départ du Vaisseau nommé Ter SCHELLING.

Le vingt-troisiéme nôtre Contremaître nommé Hillebrant, étant descendu entre les ponts pour en tirer quelques Vision du Contremaître.

ques cordages dont il avoit besoin, vît ou crût voir nager dans la Mer des Personnes pâles & défaites, & même quelques morts à flot. Au retour de ce lieu il parut à demi troublé, & quand sa triste réverie fut un peu dissipée, il nous dit ce qui la causoit. Soit que sa vision fût réelle ou un pur effet de son humeur sombre, plusieurs en tirérent mauvais augure, & commencérent à se préparer à quelque chose de funeste. Pour lui, depuis ce moment là il fut toûjours triste & rêveur, au lieu qu'auparavant il étoit gai & aimoit à rire. Sa mélancolie devint telle qu'il ne pouvoit souffrir ni gestes ni paroles libres; ni s'empêcher de nous exhorter à la priere pour détourner les maux dont il sembloit que l'Equipage fût menacé. Comme il y en avoit qui se mocquoient de ses visions & qui en faisoient des railleries, il demandoit souvent à Dieu qu'il lui plût de faire voir à ces libertins ce qu'il avoit vû où chose semblable; afin que cela les fît un peu rentrer en eux-mêmes, & reprimât leur libertinage.

Le huitiéme Octobre nous fûmes à la vûë de la Côte de Bengala, mais nous la vîmes sans la connoître, n'y aiant pas plus d'aparence que ce fût elle que les Terres d'Arakan qui en sont proches. Dans cette incertitude nous gouvernâmes de ce côté là, & donnâmes fond à deux lieuës de Tetre, où nôtre maître de Navire nommé Jacob Jansz Stroom natif d'Amsterdam fit mettre la chaloupe en mer, & dépêcha vers les habitans le Pilote,

Pilote, ſept ou huit matelots & le ſommelier qui ſçavoit un peu la langue du païs pour s'informer de la nature du parage, & du nom des Terres que nous voions. Nous ſçavions que celles de Bengala ſont ſemées d'écüeils dangereux où pluſieurs vaiſſeaux avoient fait naufrage; mais nous n'avions pas les connoiſſances néceſſaires de leur giſement, & ſans cela nous ne pouvions les éviter. Depuis qu'on eut envoié de nos gens à Terre nous les attendions d'heure à autre; & trois jours s'écoulérent en les attendant de la ſorte. Au bout de ce tems nous craignîmes qu'ils n'euſſent été où devorez où faits captifs; & dans cette crainte nous levâmes l'ancre & cherchâmes un port où nous puſſions nous en informer. Après avoir long-tems cherché, nous découvrîmes trois petites Barques qui venoient à nous du côté de Terre. Nous en fûmes fort réjoüis, eſpérant que par leur moien nous aprendrions des nouvelles de ceux que nous cherchions, & qu'ils nous aideroient à ſortir de nôtre embarras. Ces Barques s'arrêtérent à un jet de pierre de nôtre Bord, comme pour aviſer enſemble s'ils devoient y entrer parce que c'étoit un navire de güerre. Après avoir balancé plus d'un gros quart d'heure, leur Chef que les autres nommoient Orangkai, où le Capitaine de leur village, fit aprocher ſa Barque, & nous fit ſigne que les deux autres qui le ſuivoient étoient toutes pleines de poules, de piſang, de ſorlaques, & d'autres fruits de leur terroir.

Nous lui fîmes entendre le mieux que nous pûmes qu'il n'avoit rien à craindre, & nos ſignes l'encouragérent. Si-tôt qu'il fut dans nôtre Bord il fit aprocher les autres Barques, & décharger leurs proviſions qui nous vinrent fort à propos; & le Maître de nôtre navire le fit entrer dans ſa chambre où il lui fit fort bon accüeil. Comme ils commençoient à s'entretenir du païs après avoir demandé des nouvelles de nos gens, nôtre vaiſſeau toucha contre un Terrain qui mit l'alarme dans l'Equipage. L'ordre que l'on mit pour nous relever ne ſe pouvant faire ſans bruit, l'Orangkai s'épouvanta, & crut que c'étoit un ſignal pour le mal-traiter. Dans cette aprehenſion il ne ſongea qu'à s'évader & il le fit ſi adroitement que nul de nous ne s'en aperçût qu'aprés qu'il fut un peu éloigné. Il s'arrêtoit de tems en tems, & nous penſions qu'il retourneroit, mais quand nous vîmes qu'il avoit oublié l'argent qu'on lui avoit conté, nous ne doutâmes plus que ſa fraieur ne fût extrême; en effet il ne revint pas, & quand nôtre vaiſſeau fut à flot nous nous trouvâmes auſſi avancez que nous étions auparavant. Dans l'éxtrêmité où nous étions la plûpart opinérent qu'il faloit attendre nos gens, & durant huit jours nous fîmes des courſes autour du parage dans l'eſpérance de les retrouver; mais l'aiant fait inutilement nous nous mîmes au large & cherchâmes nos vaiſſeaux de Conſerve.

Après les avoir long tems cherchez nous

nous allâmes heurter contre un banc d'où nous étant relevez, nous retombâmes ſur un autre plus dangereux que le premier. Cela nous obligea de mettre nôtre eſquif à l'eau, & de prendre la ſonde tant pour ſçavoir la profondeur du parage où nous étions, que pour connoître la nature & la qualité du fond. Fort loin aux environs nous ne trouvâmes que Baſſes & Batures, & par tout ſi peu d'eau que nous ne ſçavions par où paſſer. Dès lors nous nous crûmes perdus, & tout l'Equipage s'affligea excepté les Pilotes, qui au plus fort du péril coururent à leurs tonneaux & bûrent à la ſanté l'un de l'autre. Cependant nous moüillâmes par l'avant & en croupiére; & comme la Mer étoit agitée & le vent forcé, nous ne pûmes empêcher qu'il ne ſe fît une ouverture à nôtre vaiſſeau, qui couroit riſque de couler bas ſi nous n'euſſions coupé le beaupré. Pour l'Eſquif il fut abîmé, & un ſeul homme qui étoit dedans ſauvé, avec le ſecours qu'on lui donna.

Ainſi nous étions ſans eſquif, ſans chaloupe, hors de la vûë de Terre, & dans une Mer inconnuë. Ces malheurs étoient grands & ſuffiſoient pour nous accabler, mais nous n'étions pas encore au bout, & peu après nous nous trouvâmes dans un état bien plus pitoiable. Comme nous ſongions aux moiens de réparer le deſordre, un coup de vent rompit nos deux cables. Nous en jettâmes promptement deux autres, qui n'empêchant pas que le vaiſſeau ne

heurtât contre le Banc, nous les coupâmes à coups de hache ſur l'écubier & abandonnâmes les ancres. Et pour les voiles, outre que le vent avoit emporté le petit hunier, il falut mettre le vaiſſeau à ſec, & les avoir toutes pliées. De plus le vent avoit ſi fort groſſi les vagues, que le navire faiſoit eau par ſes ſabords, & il ſembloit à tous momens qu'il dût ſe briſer contre l'écüeil. La conſternation étoit grande, mais elle n'étoit pas générale: & tandis que la plûpart ſongeoient à leur conſcience & à prier Dieu devant lequel ils alloient paroître, les Pilotes ſe réjoüiſſoient, & chantoient le verre à la main, que toute furieuſe & terrible qu'étoit l'eau de la Mer, ils l'empêcheroient bien d'occuper le lieu où ils mettoient de l'eau de vie. Ainſi ces galans morguoient le péril & la mort même, qu'ils apelloient la terreur des ames communes; & le mépris de ceux qui la connoiſſoient en elle même. Tandis qu'ils bûvoient d'un côté, & que nous prions Dieu de l'autre, un coup de vent nous pouſſa au travers des bancs, & mit nôtre vaiſſeau à flot. Nous commencions à bien eſperer quand nous nous aperçûmes qu'il faiſoit eau de tous côtez. D'abord nous fîmes joüer nos pompes, mais nous ne la pûmes épuiſer, quoique nous fiſſions par horloge plus de cinq cens bâtonnées d'eau. Peut-être néanmoins que nous y euſſions réüſſi ſi tous nos gens qui étoient au nombre de ſoixante & dix euſſent pû s'entre-

aider,

aider, mais la plûpart étoient si foibles qu'à peine pouvoient-ils marcher.

Cet inconvénient fut suivi d'un autre qui acheva de nous desoler ; nul d'entre nous ne sçavoit la route ; & ni le maître ni les pilotes ne sçavoient à quoi s'arrêter. Après plusieurs contestations ils se trouvérent d'opinion contraire, ceux-ci voulant aller d'un côté, & le maître d'un autre, & son opinion fut suivie. Nous n'allâmes pas loin sans connoître qu'elle étoit la meilleure ; au lieu que celle des Pilotes nous eût éloignez de la Côte. Encore que nous fussions en repos de ce côté-là, nous avions assez d'autres choses qui nous embaraſſoient, car nous étions gagnez de l'eau qui entroit dans le Navire, nous fûmes longtemps sans voir la Terre, & nous n'avions plus de provisions. Ajoûtez que nous étions tous accablez de sommeil, de foiblesse & de lassitude. Nous étions dans cet état, lorsque celui qui faisoit sentinelle s'écria terre, terre & qu'on n'en étoit pas bien loin. Cette bonne nouvelle donna cœur à tout l'équipage ; chacun fit de nouveaux efforts, & commença à mieux esperer de l'avenir. Cette douceur ne fut pas de longue durée, & trois ou quatre heures après nous eûmes la marée contraire qui nous empêcha d'avancer ; desorte que le soir nous fûmes contrains de jetter l'ancre à trois ou quatre lieuës de terre sur un fond de quatre brasses. Ce dernier accident acheva de nous desoler, car nous ne pouvions plus pomper, & l'eau nous gagnoit à vûë d'œil.

d'œil. Les plus robuſtes néanmoins ſe voiant prêts d'échoüer au port firent des efforts extraordinaires, & s'encourageant les uns les autres mirent la main à l'œuvre, dans la réſolution de couper le cable le lendemain pour nous aprocher avec le flot le plus près de Terre que nous pourrions. Mais à peine ſix horloges s'étoient écoulées dans ce travail, qu'on s'apercût que d'un ſceau d'eau plus de la moitié étoit du ſable dont nous avions leſté, ce qui rompit toutes nos meſures.

Depuis ce fâcheux accident on ne ſongea plus qu'à s'abandonner à la Providence Divine; & toute reſſource nous étant ôtée, les uns cedérent à la violence du ſommeil, les autres y reſiſtérent, ne pouvant ſe réſoudre à fermer les yeux à la clarté qu'ils étoient ſur le point de perdre; & quelques-uns à qui ce ſommeil & la mort faiſoient moins de peur que la faim, demanderent à manger avec tant d'inſtance, que le maître ordonna de donner à chacun un peu d'eau de vie & de chair fumée. Le ſommelier accoûtumé à l'économie obëït avec peine; mais enfin s'y voiant forcé, il diſtribua ſi peu de l'un & de l'autre, qu'il ſembloit que nous euſſions encore une longue route à faire.

Cependant les veilles & les fatigues avoient tellement épuiſé nos gens, que pluſieurs devinrent troublez, & firent des extravagances dont on eût ri dans un autre tems. Le cuiſinier monta à la hune & en deſcendit fort échauffé de la

peine

peine qu'il dit avoir euë à pêcher des plongeons dont il se vantoit de faire un régal qui feroit revivre les morts. Quelques autres ne pouvoient comprendre le péril où nous étions, ne se souvenoient plus du passé, & ne parloient que du profit qu'ils prétendoient faire dans leur voiage. Dès que nous eûmes cessé de pomper, la grande vergue & celle d'avant que nous avions baissées se trouvérent remplies de plongeons qui étoient fort aisez à prendre, & c'est où le cuisinier qui avoit été le premier à s'en apercevoir les avoit pris.

De ceux qui restoient dans leur bon sens plusieurs firent cuire un reste de féves nommées Kitseri qui se trouverent au fond du coffre d'un matelot qui reposoit. On les mangea avec assez de tranquillité, quoi qu'on jugeât bien que ce seroit le dernier repas qui se feroit. Peu de temps après il entra tant d'eau par le sabord de la chambre du cuisinier, où la violence des houles avoit fait une ouverture, qu'il falut faire des trous au tillac pour la faire couler à fond de cale, & on les reboucha avec peine avec des plaques de plomb garnies d'étoupes. Après cela les plus robustes furent contrains de se reposer, n'y aiant plus moien de vaincre l'envie qu'ils avoient de dormir. Pour moi qui jusques-là y avois pû résister, je me laissai tomber sur un coffre attaché sur le tillac, ne pouvant me résoudre de me mettre plus à mon aise dans un tems où je me croiois si proche de la mort.

A peine avions-nous reposé une heure, que

que les cris de ceux qui s'aperçûrent les premiers que le vaisseau panchoit d'un côté, nous éveillerent & nous firent voir le danger où nous étions. Ce fut alors que la confusion augmenta, & que chacun trouva des forces pour se retirer de presse, ou pour chercher un lieu commode pour se mettre à nage dans la derniere extrêmité. Et quand tout l'Equipage fut sur les hauts de l'arriere, il se trouva trois de nos matelots à dire : & il y avoit aparence qu'ils s'étoient noiez à fond de cale où ils dormoient profondement.

Nous fûmes deux heures dans cet état, la plûpart à demi morts & n'aiant plus aucune esperance quand le vaisseau se releva. Ce changement nous surprit de sorte qu'à peine le pouvions nous croire, & quand on en fut bien assuré, le cœur revint, & la tristesse fit place à la joie. Plusieurs coururent à leurs coffres, se vétirent de leurs beaux habits & demanderent de l'eau de vie. On ne la leur épargna pas, & ce que l'on en bût produisit bien-tôt un plaisant effet; d'autres debitoient leurs pensées grotesques, s'imaginoient être grands Seigneurs & ne parloient que de millions. Ces visions étoient suportables au prix des excès des Pilotes qui continuoient à braver la mort. Soit que ce fût un effet du vin où de mauvaise compagnie, quelques-uns de ceux qui avoient pris plus de peine à s'ajuster, allérent avec eux dans la Dunette, d'où sortant de tems en tems le verre à la main & le chapeau sur l'oreille, invitoient les autres à les imiter

en

en chantant des chanſons profanes, & peu s'en falut qu'ils ne danſaſſent. Il y en avoit qui étoient plus mornes, mais qui ne laiſſoient pas de boire, afin diſoient-ils de s'aſſoupir, & d'être moins ſuſceptibles de l'émotion qu'on éprouve dans ces rencontres. Ceux-là gardoient quelques meſures, mais d'autres plus brutaux ſe gorgeoient comme des cochons juſqu'à perdre le jugement, malgré les remontrances que les plus ſenſez leur faiſoient.

Cependant la mort aprochoit, & l'unique reſſource étoit de faire une machine où nous puſſions nous mettre quand le vaiſſeau nous manqueroit. Le maître charpentier s'offrit d'en faire une, & avec l'aide de quelques autres il prit les vergues, les mâts & autres bois ronds dont il fit un aſſemblage qui pouvoit porter quarante hommes. Nous étions davantage, mais les libertins ſe moquerent de nôtre précaution, & ne voulurent pas nous aider, ſi bien que faute de ſecours nous ne pûmes en faire une qui fût ni plus forte ni plus ample. La dureté de pluſieurs de nos gens fût telle, qu'ils ne vouloient pas même prêter ni les haches ni les coûteaux dont nous avions beſoin. Le ſoucuiſinier fut un de ceux là. Cet homme nommé Guillaume Yſbrants en avoit quantité, & bien loin d'en donner, il diſſuadoit ceux qui en avoient de s'en défaire, diſant qu'il avoit un moien plus court & plus ſûr de ſauver ceux qui le voudroient ſuivre. Enfin malgré ce cœur

endurci, & les disciples des Pilotes qui continuoient à se divertir, nous vînmes à bout de nôtre radeau que nous attachâmes au vaisseau en attendant que l'on eût fait des avirons pour le conduire. Quand tout fut prêt on donna à chacun de ceux qui s'y voulurent mettre dix pieces d'argent qui étoient de mise au Roiaume de Bengala, pour s'en servir dans leurs besoins lorsqu'ils seroient à terre. Avant que de se séparer il falut boire tout de nouveau, & l'on but si imprudemment, que la plûpart perdirent le peu de raison qui leur restoit. Je voulus me mettre avec ceux qui sortoient du vaisseau, mais un ami m'en empêcha, il me dit qu'il n'étoit pas juste que je l'abandonnasse, & qu'il ne pouvoit me celer qu'il n'avoit pas bonne opinion de cette machine, ou plûtôt de ceux qui la conduisoient parce qu'ils étoient presque tous yvres, & sur le point de se quereller; joint que la machine étoit à fleur d'eau & plus chargée qu'il ne falloit. Ainsi je restai dans le vaisseau avec le maître & quelques autres dont le nombre étoit fort inferieur au nombre de ceux qui en sortoient. A peine ceux-ci avoient démaré, que plusieurs d'entre eux se repentirent de nous avoir quittez & se mirent à nage pour nous rejoindre; si bien qu'à leur retour nous nous trouvâmes au nombre de trente deux hommes; & à ce conte il faloit qu'il y en eût quarante sur le radeau, où ils tâchérent d'apareiller la voile de la chaloupe: mais outre qu'elle étoit trop lourde le vent tomba demi-

heuer

heure aprés, ſi bien qu'ils avancérent fort peu.

Quand nous les eûmes perdu de vûë on pria Dieu pour l'heureux ſuccés de leur entrepriſe, afin que ſuivant leur promeſſe les habitans nous vinſſent bientôt ſecourir. Aprés, le maître du vaiſſeau fit aporter un ſac de biſcuit de Zelande & un peu de chair fumée que l'on mangea avec apetit. Pendant ce temps-là nous vîmes encore nos gens fort loin, mais ce ne fut que pour un moment, & depuis on ne les vît plus; ce qui nous fit croire que le radeau avoit coulé bas par quelque accident imprévû: à quoi il y a quelque aparence puis qu'on n'a jamais pû ſçavoir ce qu'ils étoient devenus. Les fortes conjectures que nous avions de leur perte aiant ruïné nôtre eſpérance (car nous faiſions fonds ſur les bons offices qu'ils avoient promis de nous rendre quand ils ſeroient à Terre) nous ſongeâmes à faire un autre radeau; & quand il fut achevé, nous trouvâmes qu'il n'étoit propre que pour dix ou douze hommes. C'eſt pourquoi nous prîmes d'autres meſures, & commençâmes par faire ſauter la hune du grand mât que l'on avoit déja coupé, & dépoüillé de tous ſes agreils. Enſuite il nous falloit la vergue, mais comme elle étoit fort avant dans l'eau, embaraſſée de ſa voile & de ſes cordages, nous ne la pouvions dégager. Aprés avoir crû la choſe impoſſible, l'Ami dont j'ai parlé nommé Guillaume ou Vvillem Baſtians, ſe fit noüer une corde autour du corps, ſauta dans

la Mer, & alla couper tous ces embarras qui nous empêchoient d'achever ce que nous avions commencé. Cependant la nuit & les vagues nous incommodoient également ; l'une par son obscurité, & les autres par leur violence : ainsi nous étions à tous momens sur le point de périr.

Comme la plûpart étoient occupez à couper le mât d'avant qui étoit le seul qui fût debout, six de nos gens comploterent de s'évader secrétement sur le radeau qu'on venoit de faire, & sans se soucier de ce qui pourroit arriver aux autres, ils se mirent en devoir d'executer leur lâche dessein. Ils avoient même déja coupé les deux cordes où il étoit attaché, & commençoient à s'éloigner du vaisseau, lorsque le mât que l'on coupoit tomba dans la Mer devant le radeau, & par sa chûte le fit retourner auprés du Bord. Sans cela il est infaillible que nous eussions péri cette nuit, car le mauvais temps augmentoit ; les secousses étoient violentes, & le vaisseau ne les pouvoit plus soûtenir. Nous nous hâtâmes donc d'ajoûter à nôtre radeau le mât qui venoit de tomber, ce qui le rendit propre à porter vingt hommes & nous étions trente-deux. Sur le Minuit la marée étoit à demi retirée ; nous eussions bien voulu pouvoir attendre le vif de l'eau, & le retour de la clarté pour nous mettre sur le radeau ; mais le danger étoit trop pressant, & nous ne le pouvions sans courir risque de la vie.

On songea donc sérieusement à sortir

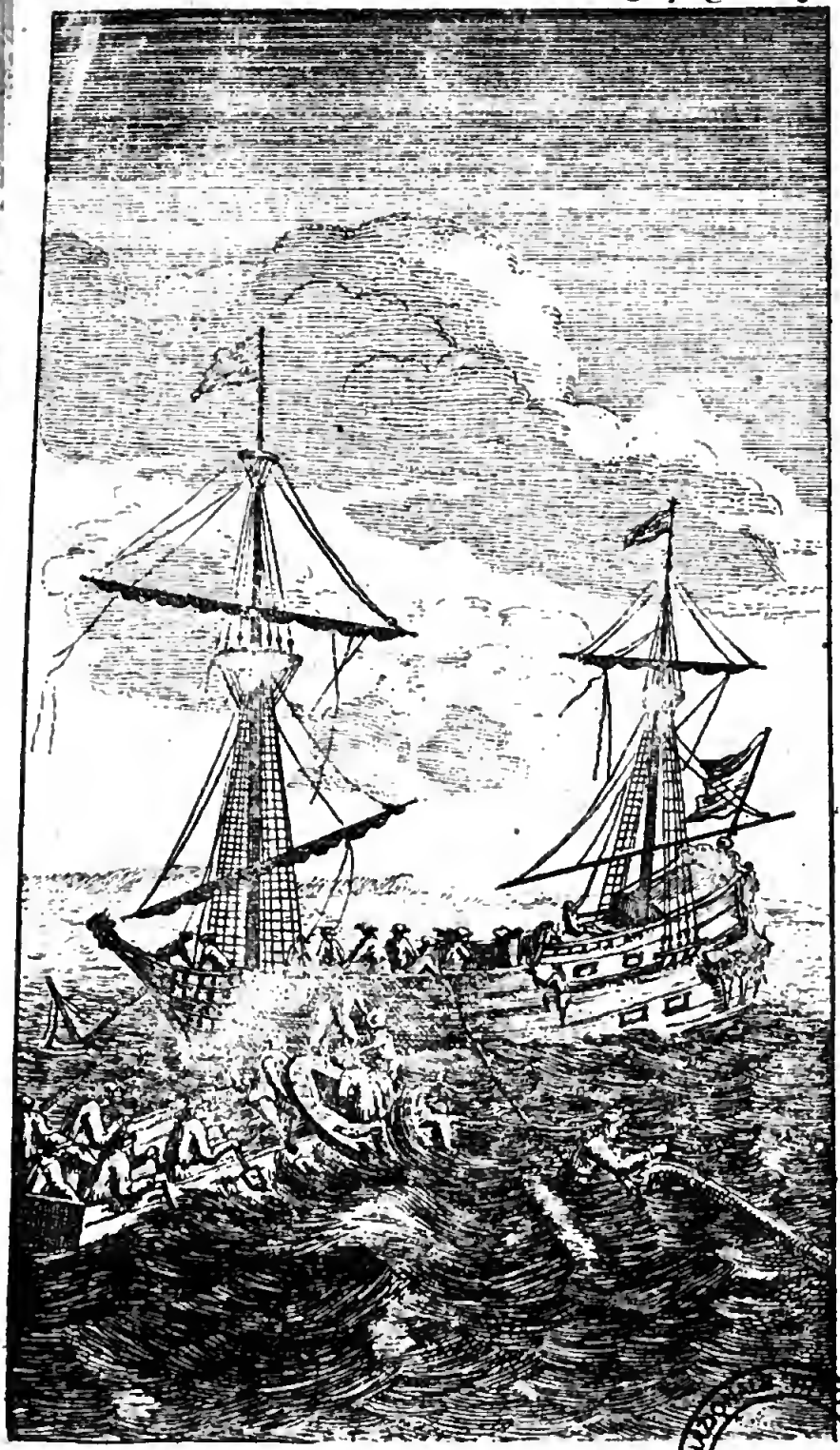
pir du vaiſſeau, & l'on commença par diſtribuer quelque argent à ceux qui en voulurent alors, car pluſieurs ne l'acceptérent qu'en deſcendant ſur le radeau, où nous ne portâmes que très-peu de vivres, deux compas de Mer; deux coutelas, une épée, une hache d'armes, quelques rames faites à la hâte, une lanterne, & quelques livres de chandelles pour achever de paſſer la nuit.

Avec ce peu de précaution nous abandonnâmes le vaiſſeau, & nous mîmes ſur le radeau, où chacun la rame à la main nous tâchâmes d'aprocher de terre. Je ne puis exprimer combien nous ſouffrîmes dès que nous y fûmes; mais il eſt aiſé de s'imaginer qu'étant dans l'eau juſqu'à la ceinture par un temps extrêmement froid, & dans une nuit fort obſcure, nous devions être fort incommodez. Lorſque le jour parut nous eûmes la marée contraire, & n'aiant rien à lui opoſer elle nous entraîna ſi loin que nous ne vîmes plus la terre. Une heure aprés nous l'aperçûmes & uſâmes de toutes nos forces pour la joindre, mais les Courans qui étoient rapides rendoient nos efforts inutiles, & cela penſa nous décourager. Cet accident fut ſuivi d'un autre; la plûpart tombérent en délire, & donnérent beaucoup de peine à ceux qui pûrent réſiſter à tant de fatigues. Les uns vouloient aller à leurs coffres & les demandoient opiniâtrement pour en tirer du linge. D'autres cherchoient la cuiſine pour ſe chauffer. Mais un des plus fâcheux fut Guillaume Baſtians mon

ami, qui s'imaginant comme les autres être encore dans le vaiſſeau demanda où nous le menions; & ramant tout-à coup de l'autre côté & tout au contraire des autres: *Hé laiſſez-moi faire, dit-il, je vous menerai où il faut, je vois la Tour de Hellevoutſluys, bon courage nous y voilà. Le fou*, dit un autre, *il voit une Tour? oüi nous y ſommes comme j'ai le dos. C'eſt une Egliſe*, dit le Charpentier, *la belle piece & la riche voute! ce n'eſt partout qu'or & azur: que les étoiles en ſont brillantes! D'où viennent ces fous*, dit un quatriéme? *& qu'elle extravagance à eux de prendre les mâts d'un navire pour une Tour & pour une Egliſe? ces pauvres gens ont le cerveau creux.* Je ri quelque temps de ces folies, & peu après j'y tombai comme eux. *Hé bon Dieu*, m'écriai-je, *on ſe divertit au Château d'avant, & je n'irai pas avec eux.* Le maître auprés de qui j'étois voulut me retenir; je me dégageai bruſquement, je courus de toute ma force, & n'allai pas loin ſans tomber dans l'eau. On m'en retira promptement, mais ni le froid ni l'aprehenſion ne me firent revenir l'eſprit. Je me ſentois néanmoins pénétré du froid, & voulois que le maître ôtât ſes habits pour me les donner; comme le mal continuoit je pris un tonneau pour la cuiſine & m'allai aſſeoir auprés pour me ſécher & pour me chauffer. Ce feu imaginaire me fit peut-être autant de bien que s'il eût été réel, car j'y ſentis autant de plaiſir, je m'y endormis fort doucement, & je trouvai à mon réveil que la raiſon m'étoit revenuë.

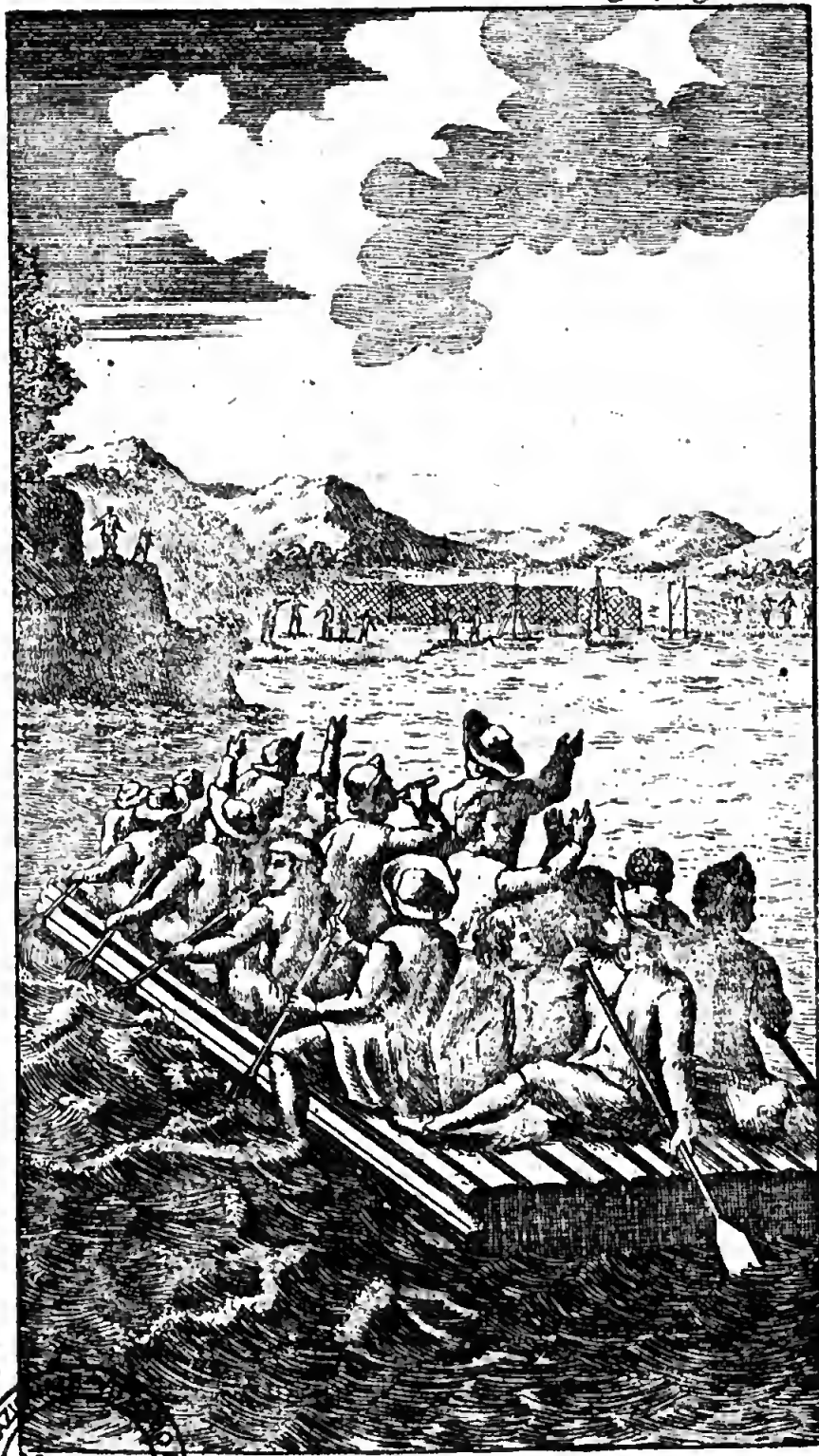
Cepen-

Tom 3. pag. 126.



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Tom. 3. pag. 127



BIBLIOTECA NAZ... EMANUELE III
NAPOLI

Cependant les Courans nous avoient pouſſé ſi loin que nous perdîmes toute eſpérance : nous priâmes Dieu de tout nôtre cœur d'abreger nos miſeres, ou de nous inſpirer les moiens de les éviter. Quelque-temps aprés nous crûmes voir Terre, & l'on s'écria que ce pouvoit être un effet de nos prieres, & qu'il falloit donc les continuer, puiſque ſi le peu que nous avions fait nous en avoit procuré la vûë, infailliblement la continuation nous en feroit aprocher. On prie donc, on chante, & l'on croit voir une prairie où des vaches paiſſent. Je ne puis exprimer la joie que nous donna cette viſion ; car s'en étoit une & des plus groſſieres de prendre un banc de ſable où la Mer briſoit avec violence pour une prairie & du bétail : Cette triſte méptiſe nous fit retomber dans le chagrin ; & ce qui l'augmenta, ce fut de voir que nôtre machine qui commençoit à s'enfoncer ne nous porteroit pas bien loin. Les plus déterminez de la Troupe voiant que le péril croiſſoit, réſolurent pour la décharger de pouſſer la nuit dans la Mer le plus qu'ils pourroient de leurs compagnons. Le Ciel ne permît pas qu'ils executaſſent leur cruel deſſein, & avant qu'ils le puſſent, le maître Charpentier s'aviſa qu'on avoit quantité d'argent qui peſoit beaucoup, & dont on pouvoit faire une ancre ou un contrepoids qui ſeroit doublement utile. Car outre que la machine n'en ſeroit pas plus occupée, ce contrepoids nous pourroit ſervir quand nous aurions la marée contraire. On

Ancre d'argent d'un heureux succès.

suivit son avis, & chacun donna sans répugnance ce qu'il avoit d'argent. On mit le tout dans un haut de chausses qu'on lia avec une corde, puis dans un autre qu'on serra de même ; on mit le second dans un troisiéme, & celui-ci dans un quatriéme que nous laissions tomber à fond au bout d'une corde quand nous voulions nous arrêter. Nous fîmes un autre petit paquet de cet argent, & nous en servîmes au lieu de sonde pour reconnoître de quel côté nous jettoient les Courans. L'un & l'autre nous fut si utile, que peu de tems aprés nous nous trouvâmes assez prés de Terre pour ne craindre plus de la perdre.

Sur les deux heures aprés midi on défit l'ancre pour rendre à chacun ce qu'il avoit donné, & tous le prirent sans le compter, tant la joie de se voir hors de péril les occupoit. Ainsi plusieurs qui y avoient le plus contribué, se contentérent de très-peu de chose ; & ceux qui avoient donné le moins se trouvérent les mieux partagez. Il y eut même tant d'indifference à cet égard qu'il y eut de l'argent de reste dont nul ne voulut s'approprier ; c'est pourquoi on le distribua à ceux qui n'en avoient point, étant fort assurez que de toutes les espéces que nous avions aportées, il n'y en avoit pas une qui n'eût cours dans le Roiaume de Bengala. Aprés cette distribution il s'en trouva encore un sac dans un tonneau où il y avoit eû du biscuit qu'on ne daigna pas regarder ; & on l'eût laissé où il étoit,

étoit, ſi nôtre maître de navire n'eût pris le ſoin de s'en charger.

Nous allâmes enſuite ſi prés du rivage, que nous crûmes voir des pêcheurs qui étendoient leurs filets, & qui ſembloient fort occupez à les faire ſécher au Soleil. A meſure que nous aprochions nous vîmes d'autres hommes qui nous parurent vétus comme nous, & que nous prîmes pour l'autre moitié de nôtre Equipage. Ils avoient tous les mêmes habits, les mêmes chapeaux, les mêmes bonnets; excepté quelques-uns qui n'étoient couverts que de toile à voile; & quelques autres qui ne l'étoient que depuis la ceinture en bas. Ce fut ainſi qu'ils nous parurent avec des lunettes de longue vûë, & tous ceux qui s'en ſervirent, crurent voir fort diſtinctement ce qu'ils n'avoient vû qu'imparfaitement ſans cela. La marée qui nous entraînoit ne nous porta pas de ce côté-là, & ne nous fit pas aprocher de Terre auſſi-tôt que nous ſouhaitions. Cette lenteur nous fit craindre que le ſuccès ne fût pas encore bien certain; & il y en eut un aſſez impatient pour vouloir tenter d'aller à nage vers le rivage, il le tenta en effet, mais à peine fut-il dans l'eau qu'il ſe repentit de ſon entrepriſe & revint ſur ſes pas, ſoit que la frayeur l'eût ſaiſi, ou qu'il ſe crût trop foible pour l'executer. Cependant on ſe ſouvint que les habitans de Bengala avoient une extrême averſion pour la chair de pourceau, & nous en avions encore de reſte; c'eſt pourquoi nous con-

convîmes de la jetter dans la Mer. Mais ce qui nous fit mal au cœur, ce fut de voir que l'on ſe défaiſoit auſſi d'un baril de biſcuits qu'on pouvoit garder ſans conſéquence, & diſtribuer entre ceux qui étoient preſque morts de faim, de fatigues, & de miſeres. Pluſieurs s'y oposérent, mais la plûpart y conſentirent par la raiſon qu'on alloit à Terre où l'on n'en auroit plus beſoin.

Ainſi nous gagnâmes le rivage & ſortîmes de la machine que nous abandonnâmes aux Courans. Dès que nous fûmes à Terre, le Maître du navire & dix ou douze autres des moins incommodez coururent à la découverte ; les autres les ſuivoient de loin, & les prioient de ſe hâter de leur trouver un lieu commode pour ſe ſécher, étant également preſſez du froid & de la faim. En marchant nous nous entretînmes des maux que nous avions ſoufferts, & du bonheur que nous avions d'être ſortis d'un ſi méchant pas. Nous en parlions avec autant de ſécurité, que ſi nous euſſions vû les habitans du lieu s'empreſſer à nous bien reçevoir. Les uns diſoient que ceux que nous avions vû en Mer, tant les Hollandois que les Indiens ne pouvoient pas être loin delà. Les autres diſoient que ces Indiens étant à la pêche pour leurs maîtres, avoient fait rencontre de nos gens qu'ils avoient conduits dans leurs hutes, & que nous les pourrions trouver dans un bocage que nous voions. En parlant de la ſorte nous allions gayement à ce bocage où nous ne doutions

pas

pas que les habitans ne nous reçuſſent comme nous ſouhaittions : Mais nôtre opinion étoit mal fondée ; en arrivant à ce bocage nous n'y trouvâmes ni hommes ni bêtes, ni voies, ni ſentiers qui y conduiſiſſent, ni la moindre marque qu'il eût jamais été habité. Quelques-une des plus fatiguez aiant fait fond ſur le ſecours qu'ils penſoient trouver dans ce bocage, ne pouvoient croire ce qu'ils voioient ; & criant de toute leur force, s'imaginoient qu'on dût leur répondre, mais ils s'égoſillérent en vain, on ne leur fit point de réponſe ; & il falut continuer la marche par un bois ſombre, épais, & peut-être rempli de bêtes dont nous pouvions être la proie. Cette penſée jointe au mal preſent, & aux fatigues précédentes acheva de nous accabler. Comme nous avancions le cœur ſerré, plein d'amertume, & nous demandant les uns aux autres ce que pouvoient être devenus le maître & ceux qui l'accompagnoient, nous les trouvâmes fort profondément endormis ; & le beſoin que nous avions d'en faire autant, nous obligea de les imiter.

A nôtre réveil nous nous entretîmes des Indiens & des Hollandois que nous penſions avoir vûs proche du rivage ; & ne les trouvant point où aparemment ils devoient être, nous ne doutâmes plus que cette vûë qui nous avoit paru ſi diſtincte, ne fût une viſion. Le jour étant fort avancé nous réſolûmes de paſſer la nuit où nous étions, & nous emploiâmes quelques heures à faire proviſion.

visïon de bois, dont nous fîmes trois piles en triangle, où nous mîmes le feu avec la chandelle que nous avions laissé brûler dans la lanterne. Proche de chaque feu on posa une sentinelle pour nous assûrer contre les surprises des bêtes, & par ce moien nous nous chaufâmes plus tranquillement que nous n'eussions fait.

Les nuits étoient si froides & nous étions si mal vétus que nous ne pûmes reposer ; & quand nous l'eussions pû, nôtre Lecteur étoit si troublé qu'il nous eût tous mis en desordre. Quoique nous pussions dire pour le remettre en son bon sens, il étoit toûjours en furie ; & demandant d'où diable venoit ce changement à Batavia, & comment il se pouvoit faire que l'on y fût si mal servi, il jettoit aux uns ses pantoufles, aux autres son bonnet, & menaçoit d'exterminer ces canailles d'esclaves qui faisoient si mal leur devoir.

Ainsi nous passâmes tristement la nuit & dès le point du jour nous songeâmes à décamper pour chercher un gîte plus commode que n'étoit celui-là. Un des derniers à se reveiller fut nôtre Chirurgien, qui en se levant brusquement cria comme un desesperé qu'on lui avoit volé son argent, & qu'il falloit qu'on le lui rendît. Les cris qu'il fit ébranlérent le pauvre Lecteur, qui le prenant pour un esclave revolté, cria au meurtre & au secours contre cette race maudite. Le Chirurgien qui ne sçavoit pas que cet homme eût perdu l'esprit (car il avoit dormi avec assez de tranquillité

quillité) prit ce qu'il disoit au pied de la lettre, & étoit prêt à s'emporter, lors qu'on lui fît voir la folie de l'autre. Hé bien, repliqua-t-il, s'il est fou je ne le suis pas, & il n'est que trop vrai que de six sacs d'argent que j'avois on m'en a pris trois cette nuit; n'est-il pas juste qu'on me les rende? D'abord nous le crûmes aussi fou que l'autre, mais dans la suite on le reconnut plus sensé; & soit que sa perte fût réelle ou imaginaire, il s'obstina à demander satisfaction, à quoi l'on ne répondit rien, & sans l'écouter davantage nous quittâmes ce lieu où le pauvre Lecteur qui n'eut pas l'esprit de nous suivre, demeura seul, nul n'aiant voulu, s'en charger.

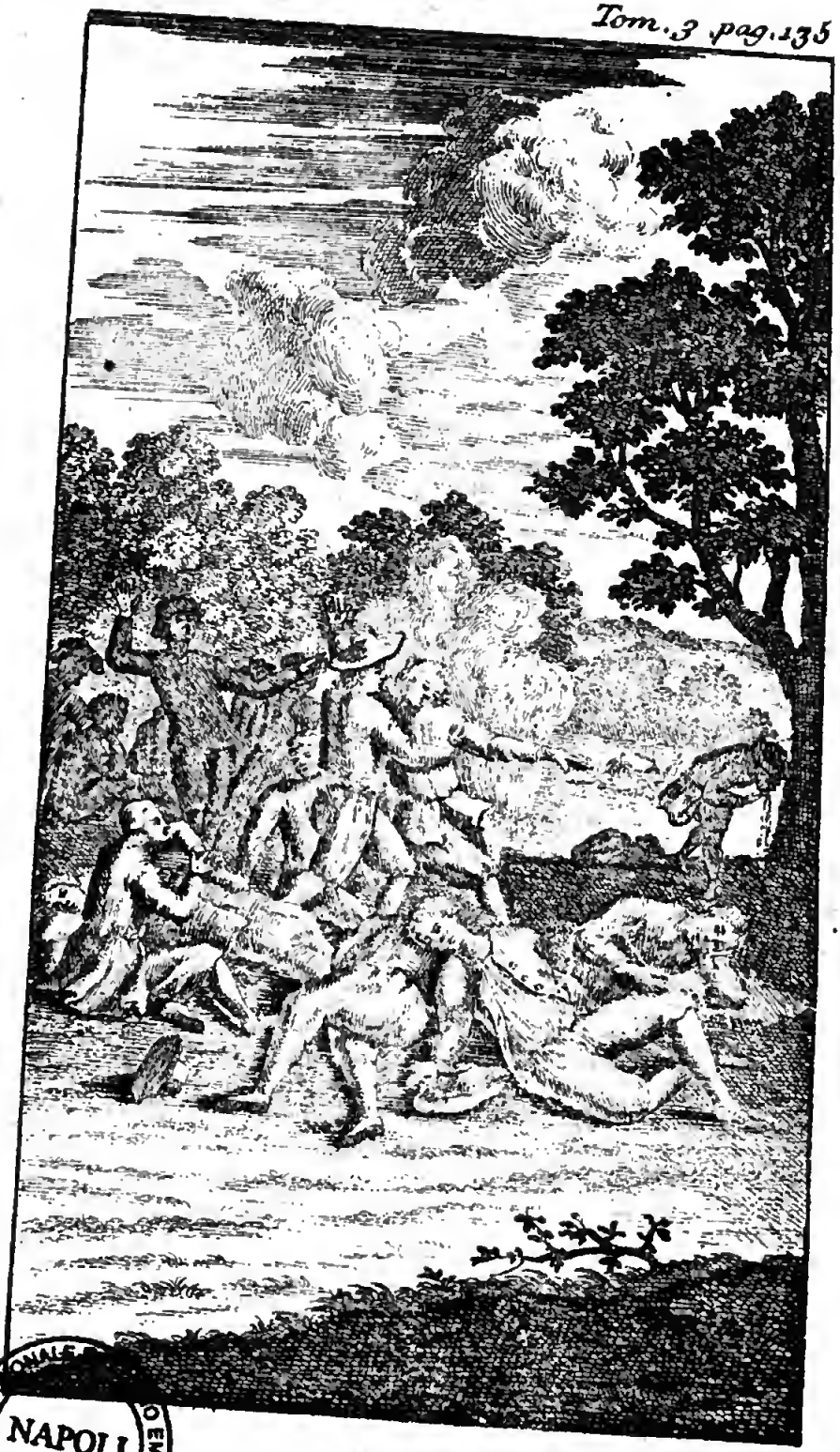
Nous marchâmes donc vers le rivage, dans l'esperance d'y trouver ou des pêcheurs ou d'autres gens capables de nous redresser. Le premier objet qui se rencontra fut une grande tortuë sans tête, & peu aprés nous trouvâmes un busle étendu par terre, dont la tête étoit à demi pourrie & rongée des vers. Quantité d'animaux que les habitans nomment Léganes étoient autour de cette bête, dont l'odeur étoit si mauvaise que nous ne pûmes en aprocher. Mais nous n'eûmes les jours suivans ni la même aversion ni la même délicatesse.

A un grand quart de lieuë delà nous nous trouvâmes près d'une riviere, au-delà de laquelle nous vîmes huit Mores arrêtez que nous prîmes pour des Bengalois. Nous fîmes deslors ce que nous pûmes pour la passer, mais sa trop grande

de profondeur rendit nos efforts inutiles. Une heure après elle nous parût plus gueable, & nous la paſſâmes en effet avec autant de joie que ſi nous euſſions été certains d'un heureux ſuccès. Quand nous fûmes de l'autre côté ces Mores coururent au devant de nous, ſe jettérent à nos pieds, les baiſérent, & demeurérent long-tems à genoux, levant les yeux au Ciel en parlant, comme pour le prendre à témoin de leur innocence & de l'injuſtice qu'on leur faiſoit. Ces gens qui étoient au nombre de huit, à ſçavoir quatre hommes, deux femmes, deux enfans, nous paroiſſoient fort affligez, mais nous ne les entendions point : & tout ce que nous pûmes faire en voiant floter certaine machine qui les avoit portez juſques-là, fut de comprendre que c'étoient de malheureux eſclaves, que la dureté de leurs maîtres avoient obligez de s'enfuïr.

Ces pauvres gens n'étant donc pas ce qu'il nous falloit, nous repaſſâmes de l'autre côté de la riviere, où aprés avoir fait bon feu, nous allâmes chercher la Tortuë que nous avions négligée & la fîmes cuire dans ſon écaille. Chacun enſuite en prit un morceau qui ne pouvoit pas être grand [car nous étions trente & une bouches] & le mangea de bon apetit, ou pour mieux dire le dévora. Comme la faim nous preſſoit encore, nous regretâmes les proviſions que nous avions jettées dans la Mer, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous étions juſtement punis de la folie que nous avions

Tom. 3 pag. 135



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

vions faite. Ces lamentations furent ſuivies d'un morne ſilence, & enfin de la priere, après laquelle on s'accommoda le mieux qu'on put pour repoſer.

Le lendemain le Maître avant que de marcher donna à chacun une tranche d'un fromage de trois livres qu'il avoit aporté du Vaiſſeau; & par l'ordonnance du Chirurgien qui étoit auſſi nôtre Médecin, nous bûmes là-deſſus une taſſe d'eau à demi ſalée, & nous en trouvâmes fort bien.

Après une marche de cinq ou ſix heures nous nous trouvâmes au bout d'une pointe de terre, qui nous fit connoître que ce lieu étoit une Iſle, & qu'elle pouvoit être éloignée de la Terre ferme de huit ou neuf lieuës. Ces conjectures achevérent de nous troubler; & nous commençâmes à nous réſoudre à mourir de faim & de miſeres dans un lieu ſtérile & deſert. Nous ne voions par tout que des arbres les uns ſecs & les autres verds qui n'étoient chargez que de feüilles, triſte & amére nourriture, dont néanmoins nous jugions qu'il faudroit nous contenter.

Nous nous arrêtâmes ſur cette pointe autant de tems qu'il en faloit pour nous déterminer; & nous convînmes que le plus ſûr étoit de retourner au lieu où nous avions paſſé la premiere nuit dans cette Iſle. En y allant nous paſſâmes proche de l'endroit où nous avions mangé la tortuë, dans l'eſperance d'y trouver de ces Léganés dont nous avons parlé. De peur de les effaroucher deux de nos

gens

gens armez d'une hache & d'un coutelas marchérent les premiers & nous les suivîmes de loin. Ils revinrent bien-tôt après avec un de ces animaux que nous portâmes au lieu où nous avions résolu d'aller. Comme on y avoit laissé le Lecteur, on le chercha, on l'apella & tout cela ne servit de rien, car il ne parut ni ne répondit.

Nous cherchâmes ensuite un lieu commode pour y fixer nôtre demeure tandis que nous serions dans cette Isle; & nous jugeâmes qu'il valoit mieux que ce fut proche du rivage que vers le milieu du Bois, où nous serions trés mal postez pour découvrir les bâtimens qui pourroient passer, la seule & unique espérance que nous eussions de sortir de ce triste lieu.

Ensuite on amassa du bois, on fit du feu, & l'on coupa le Léganës avec sa peau en autant de portions que nous étions d'hommes. Chacun prit la sienne & la fit cuire à sa fantaisie; les plus affamez presque point, de peur que le feu ne la diminuât, & les autres un peu davantage par la même raison, n'étant déja que trop petite à leur gré, à cause que cet animal n'est que de la grandeur d'un chat. La chair en est fade & desagréable, mais la grande faim la fit trouver bonne, aussi-bien que l'eau toute amere & salée qu'elle étoit. Demi-heure aprés on prit la Bible, car nous en avions encore d'eux, & le Pilote fit la priere; puis tour à tour on dormit auprés du feu, tous ne pouvant pas y être ensemble.

Le

Le lendemain nous commençâmes la journée par prier Dieu qu'il lui plût nous regarder d'un œil de compassion, & finir des miseres qui nous sembloient déja au-dessus des forces humaines; puis chacun alla où il voulut. Le Chirurgien s'avisa en se promenant de goûter aux feüilles des arbres. Il en mangea; il les trouva bonnes, & à son exemple tous les autres en voulurent goûter. D'abord on les mâcha long-tems avant que de les avaler; mais peu après on les trouva bonnes, puis excellentes & si délicates, que nous n'avions jamais éprouvé que le meilleur pain fut si bon. Les voiageurs se nourrissent de feüilles d'arbres.

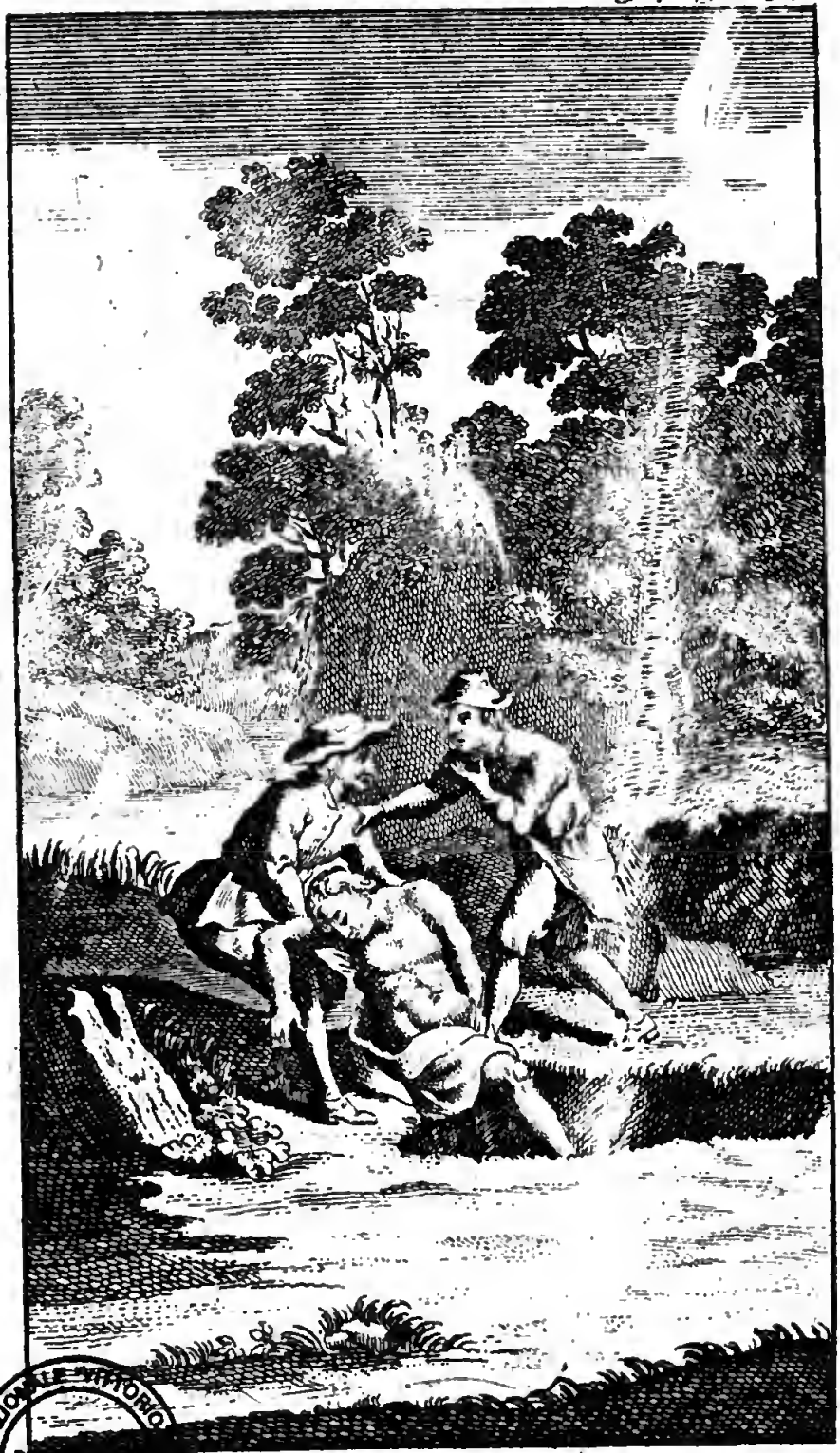
Quoique les feüilles nous semblassent un mets fort délicieux, nous n'y étions pas si fort attachez que nous eussions renoncé aux autres: & si des sangliers, des cerfs & des buffles qui se promenoient dans le Bois, & qui se veautroient dans les marais, avoient voulu se laisser prendre; car nous n'avions point d'armes à feu pour les arrêter, je ne doute pas qu'on n'y eût goûté & même avec plaisir; mais ces animaux avoient bonnes jambes, & couroient plus vîte que nous. Un jour en marchant le long du rivage, nous aperçûmes deux gros serpens qui nous firent peur. Nous nous en éloignâmes un peu, mais comme la faim nous pressoit, & jugeant que nous pouvions en faire un bon repas, nous nous assemblâmes autour d'eux chacun un bâton à la main, & en vînmes bientôt à bout. On leur coupa la tête & la queuë, & après les avoir écorchez, vuidez & lavez, Festin de serpens.

on en fit des portions égales qui furent mangées avec plaiſir, & nul n'en fut incommodé.

A la fin de chaque repas nous retombions dans la même peine, & allions par petites bandes les uns d'un côté, les autres de l'autre, d'où la plûpart revenant ſouvent les mains vuides, ſe jettoient ſur les feüilles d'arbres qu'ils mangeoient avec apetit, mais qu'ils ne trouvoient pas capables de les nourrir ſuffiſamment. Nous allâmes mon ami & moi pluſieurs fois ſur le rivage pour voir ſi la Mer n'auroit point jetté quelque choſe à bord qui pût nous ſervir de nourriture; mais toujours inutilement. En un jour entr'autres que la faim nous preſſoit plus que de coutume, nous rejoignîmes nos Compagnons avec tant d'amertume que je ne la puis exprimer. Elle ſe diſſipa peu à peu à la vuë de certaines fêves que les autres avoient trouvées. Jamais rien ne fut mangé de meilleur apetit, ni trouvé d'un gouſt plus exquis. La gaieté nous revint enſuite, & aprés avoir fumé une pipe ou deux de feüilles d'arbres en guiſe de tabac, nous nous exhortâmes les uns les autres à nous repoſer ſur la providence Divine. La joie d'avoir fait un ſi bon repas ne fut pas de durée; & une heure aprés que nous les eumes dans l'eſtomac, nous ſentîmes des douleurs ſi vives que nous les jugeâmes mortelles. Nôtre plus grande peine étoit la difficulté de reſpirer, & il ſembloit à chaque moment que nous duſſions rendre le dernier ſoupir. Aprés avoir ſouffert trois heures, la reſpira-

Ils mangent des fêves dont ils ſe trouvent extrêmement mal.

Tom. 3. pag. 139



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

piration devint plus libre, & nous commençâmes à nous relever, mais nous étions si foibles, qu'à peine pouvions-nous marcher.

Depuis ce moment-là nos forces ne revinrent plus; & soit que ce fut un effet de ces méchantes fêves, ou du peu de nourriture que nous prenions depuis si long-tems, nous n'avions pas la force de porter du bois pour nous chauffer. Cette incommodité fut suivie de quelque dégout pour les feüilles que nous avions trouvées si bonnes, & nous n'en pouvions plus manger qu'avec quelque sorte de répugnance, parce qu'aprés les avoir mangées, nous sentions dans la bouche une odeur forte comme de punaises qui nous étoit insuportable. Au lieu de ces feüilles j'essaiai souvent de manger de l'herbe, mais je la trouvai encore pire, & il me fut impossible d'en avaler.

Nos forces diminuant toujours, & ne voiant nulle aparence de sortir de ce méchant lieu, on tint conseil, & l'on convint qu'il faloit faire un radeau pour aller dans une autre Terre; & l'on coupa de petits arbres qui étoient le long du rivage, & ausquels on ôta l'écorce, dont on se servit pour les assembler. Ce radeau ne se trouva propre que pour porter cinq hommes au plus, & chacun vouloit être de ce nombre: car quoique l'ordre de ces cinq hommes fut de se hâter de revenir au secours des autres avec des rafraîchissemens; ce devoit être un avantage pour ceux-là, qui avant que de revenir prendroient aparemment le tems de se

rafraîchir les premiers. Pour nous mettre d'accord on s'en raporta à l'avis du maître qui les nomma comme il lui plût, & qui leur conseilla de côtoier l'Isle jusqu'à ce qu'ils fussent à la pointe où nous avions été ; & que delà ils commençassent à faire la traversée ; qu'en se laissant conduire au flot, il les pousseroit vers deux Isles, au dessus desquelles ils trouveroient la Terre ferme, qu'il jugeoit ne pouvoir être éloignée de celle d'où ils partoient que de quelque huit ou neuf lieuës. Outre ces instructions il leur donna un Compas de route : Et après avoir pris des feüilles d'arbres pour se nourrir, ils partirent le treiziéme jour de nôtre arrivée en cette Isle & protesterent que si le Ciel faisoit réüssir leur dessein, ils seroient bientôt de retour avec les choses necessaires pour nous tirer de ce labirinte. Ils avoient chacun une rame, mais nulle ancre ni autre chose qui pût arrêter la machine quand ils auroient la marée contraire. Ils partoient neanmoins pleins d'esperance d'un heureux succès, que nous leur souhaittâmes en les priant de se hâter de venir à nôtre secours.

Cinq des Voiageurs envoiez vers la Terre ferme.

Dès qu'ils furent partis nous nous enfonçâmes dans le Bois, où aiant cherché inutilement dequoi nous nourrir, nous fûmes contraints de nous contenter de nos feüilles d'arbres que l'on ne pouvoit presque plus avaler seules, & sans quelque autre chose qui adoucit une partie de leur amertume. Ainsi la faim nous pressa de sorte que nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de chercher le corps du

du Lecteur que nous croions mort infailliblement, & nous eûmes un chagrin ſenſible de l'avoir cherché en vain ; car après avoir mangé deux ſerpens impunément & ſans en avoir été malades, nous ne pouvions croire que la chair humaine nous pût incommoder.

L'envie de manger quelque choſe plus ſolide que des feüilles d'arbres continuant de nous preſſer, il fut auſſi propoſé de tuër un des garçons de l'Equipage ; mais graces à Dieu on n'inſiſta pas, & ce fut un bonheur pour tous les autres, car ſi l'on avoit commencé il eſt certain qu'on eût continué à propoſer la même choſe, & même qu'on ſe fût tué ou par ſurpriſe ou par violence. Quoique la choſe n'eût pas réüſſi, nous ne laiſſâmes pas de nous défier les uns des autres, & depuis ce temps-là on ne dormit plus qu'en tremblant, chacun aiant peur que les autres ne conſpiraſſent contre lui, & ne priſſent pour l'égorger le temps de ſon repos.

Ceux qui reſtent dans l'Iſle propoſent de tuër un des garçons de l'Equipage pour le manger.

Sur le ſoir nous aprîmes que deux de nos gens qui avoient ſuivi par terre ceux qui étoient partis le matin par eau, les avoient joints le ſoir à la pointe, où ils avoient demandé avec tant d'inſtances qu'on les prit, que l'on n'avoit pû s'en défendre ; mais qu'auparavant l'on avoit joint à leur radeau quelques arbres.

Sur ces entrefaites quelqu'un vint dire qu'il venoit de voir un ſerpent d'une grandeur & d'une groſſeur prodigieuſe : qu'il n'avoit oſé l'attaquer tout ſeul, mais qu'étant tous enſemble, il ſeroit aiſé de l'aſſommer. D'abord chacun prit un bâton,

ton, & courut au lieu où il devoit être avec une joie incroiable. Nous tuâmes chemin faiſant un Léganés qui tomba d'un arbre à nos pieds, & ravis d'avoir déja dequoi mêler avec nos feüilles, nous pourſuivîmes nôtre route. Mais par malheur le ſerpent étoit diſparu; & nous eumes le déplaiſir de le chercher longtems en vain. On partagea le Léganés, dont les portions étoient ſi petites que ſans le ſecours des feüilles d'arbres dont on mangea beaucoup, nous n'euſſions pu dormir la nuit. Depuis ce repas on fut long-tems ſans rien trouver; & nôtre foibleſſe étoit extrême, quand le Charpentier aporta plein ſon bonnet de limaçons. Ces petits inſectes n'avoient ni cornes ni coquilles, & nous les prîmes pour des limaçons, faute d'avoir un nom plus propre à leur donner. Mais ſans nous informer du nom, ni ſi c'étoit un aliment qui nous fut propre, nous nous fîmes mener au lieu où le Charpentier les avoit trouvez, & le dépeuplâmes de ſorte qu'il n'en reſta pas un. Lorſque nous fumes de retour nous les jettâmes en divers endroits qui nous parurent un moment aprés d'un bleu celeſte: ce qui nous fit croire que ces inſectes étoient pleins de venin, & qu'il n'étoit pas ſur d'en uſer. Ce fut l'opinion de quelques-uns, mais la plupart raiſonnerent tout autrement, & dirent que beaucoup de bêtes paſſoient pour venimeuſes qui ne l'étoient qu'en idée. Témoins les ſerpens dont on diſoit que le venin étoit ſi ſubtil & ſi dangereux, & qui néanmoins

moins ne leur avoient point fait de mal. Qu'après cette épreuve qui leur avoit si bien réüſſi, ils pouvoient ſans riſque en faire une autre; & qu'au reſte s'ils en avoient, le feu le pourroit diſſiper.

Ce raiſonnement l'emporta, nous convînmes tous d'en manger, & pour les cuire nous fîmes un grand feu, ſous les cendres duquel nous les mîmes, & quand ils furent cuits, on les mangea, on les trouva bons; & pour achever le régal, on but de l'eau à demi ſalée, puis on ſongea à ſe repoſer. Une heure ou deux aprés, le Charpentier commença à ſe trouver mal, & tomba enfin en défaillance. Dés que nous le vîmes en cet état, nous nous crûmes prêts d'y tomber, & cependant nous nous entretînmes de toutes les ſortes de contrepoiſons dont nous avions entendu parler. Tous ces diſcours furent inutiles, & l'on ne dit rien qui fut aiſé à exécuter, ainſi nous réſolûmes d'attendre patiemment l'effet de ce fatal repas.

Demi-heure aprés nous tombâmes comme le Charpentier, & nous eûmes les mêmes ſimptômes. Durant deux heures nous ſentîmes dans les entrailles des douleurs aiguës, mais la plus grande étoit la difficulté de reſpirer; & nous tions ſi opreſſez, que nul n'eſperoit en guérir. Peu à peu néanmoins les plus grandes douleurs ceſſerent, mais la foibleſſe continua; & dés que nous pûmes marcher la faim nous preſſant comme de coûtume, nous allâmes nous gorger de feüilles. Depuis que nous en uſions nous

ne

ne ſçavions ce que c'étoit d'avoir le ventre libre, & pas un même n'avoit ſatisfait aux neceſſitez de la digeſtion. Nous ne laiſſions pas d'avoir des trenchées qui nous deſeſperoient; & quand nous les avions, ce qui arrivoit fort ſouvent, il n'y avoit point de tourmens que nous n'aimaſſions mieux ſouffrir. Aprés avoir fait inutilement ce que nous pûmes pour nous ſoulager, nous nous abandonnâmes à la divine providence, à qui ſans ceſſe nous recommandions nos beſoins.

Nôtre miſére augmentant toûjours, & ſentant diminuër nos forces, nous nous aſſemblâmes pour conférer des moiens d'en ſortir. Aprés que chacun eût dit ſa penſée, il fut arrêté qu'à moins que de faire une machine qui put nous porter de l'autre côté, il faloit ſe réſoudre à périr où nous étions. Tous opinoient que ce moien étoit l'unique qui nous reſtât, particulierement depuis que nous n'eſperions plus le retour de nos Compagnons. Ceux qui les avoient obſervez aſſuroient que dès leur départ ils devoient avoir fait naufrage; qu'ils n'avoient pû ſurmonter la force des Courans, & qu'ils devoient être ſi loin de la Côte, qu'ils mouroient de faim infailliblement avant que d'en aprocher. C'eſt ſur cette opinion que l'on fondoit l'envie de faire un autre radeau; mais l'entrepriſe étoit difficile, & quand nous eûmes conſulté nos forces, nous nous en trouvâmes incapables. Ainſi nous jugeâmes qu'il faloit ceder à la neceſſité, & avoir encore patience quelque-tems, puiſqu'auſſi bien le remede

remede dont on parloit n'étoit pas des plus assurez.

Aprés que chacun eut dit son avis, le maître du Navire dit que les feux de nuit se voioient de loin, & qu'il jugeoit fort à propos qu'on en fît un grand sur le rivage, d'où il se faisoit fort qu'on le verroit de dix ou douze lieuës. On choisit pour cela un lieu entourré d'arbres secs qu'on entassa les uns sur les autres, & dont on fit un feu, qui selon nôtre supputation se pouvoit voir de plus de dix lieuës. Nous en fîmes durant quatre jours avec assez d'ardeur ; mais au bout de ce temps nôtre zele se ralentit, ou plûtôt les forces nous manquerent, & nul d'entre nous n'en eût plus pour un travail si rude. Le maître du Navire qui étoit grand, robuste & fort sain, écouta nos plaintes d'un sang froid, mais il n'y eut aucun égard ; & mesurant nos forces aux siennes, il voulut qu'on lui aidât à continuër ces feux, par conséquent à porter du bois ; & nous lui obéïmes avec une peine incroiable. Pour nous encourager il alléguoit plusieurs exemples qui avoient réüssi en d'aussi fâcheuses rencontres que celle où nous étions ; qu'il faloit donc faire quelque effort pour tenter le même succès, d'autant plus que nous n'avions point de ressource plus assurée. On prit donc courage, on porta du bois, & l'on fit encore les jours suivans de ces grands feux ; mais enfin les forces & le courage manquerent tout d'un coup ; & quoiqu'il pût dire on cessa de travailler à un ouvrage dont on ne

voioit point l'effet qu'on s'en étoit promis.

Depuis ce temps-là on n'entendit plus que des plaintes & des regrets ; la langueur étoit générale ; & pluſieurs même ne pouvoient marcher ſans ſecours. Mon ami étoit de ce nombre ; il étoit ſi foible & ſi abatu qu'il ne pouvoit ni parler ni lever la tête. Il y avoit entre nous deux une liaiſon ſi étroite, que j'endurois ſes maux & les miens, & j'étois doublement à plaindre, de voir ſouffrir une ami ſincere, & de ne pouvoir le tirer de peine. Dans ſes grands intervales d'abattement & de langueur je demeurois auprés de lui, & ſi je ne pouvois rien faire qui le pût ſoulager, je diſois pour le conſoler tout ce que je ſçavois ; & il m'avoüoit quelquefois que mes diſcours le fortifioient.

Un jour aprés nous être entretenus quelques heures du malheureux état où nous gémiſſions depuis tant de temps, il ſe leva gaiement & dit qu'il alloit à la chaſſe, d'où il eſperoit ne revenir pas les mains vuides. Son eſperance ne fut pas vaine, il aporta un crapaut de grandeur énorme que nous fîmes boüillir dans un pot que nous avoient prêté les Négres dont nous avons parlé. Quand il fut cuit il m'invita à ſon feſtin, & je le remerciai d'abord à cauſe du mal que nous avoient fait les fêves & les limaçons ; mais quand je vis que ces réfléxions ne l'épouvantoient point, je crus le pouvoir imiter, & de concert nous allâmes querir des feüilles avec leſquelles

Feſtin de crapaut.

les nous le mangeâmes. La premiere heure ſe paſſa enſuite avec quelque ſorte d'apréhenſion ; mais enfin le crapaut ne nous fit pas plus de mal que les ſerpens, & ce fut pour nous une joie extrême, dans l'eſperance de retrouver des uns ou des autres dont nous pourrions faire de bons repas.

Le lendemain le Charpentier ſe mit en tête de trouver le corps du Lecteur ; & il chercha ſi exactement qu'il vit dans un arbre une des pantoufles du défunt. Il l'abatit avec ſon chapeau, & en nous la montrant d'un air gai, *bon courage* dit-il, enfans nous le tenons ou peu s'en faut & aparemment il n'eſt pas loin du lieu où j'ai pris ce que vous voiez. A cette nouvelle nous accourûmes, & un quart de lieuë alentour il n'y eût point de petit coin où il ne fut cherché ; mais nous ne fûmes pas plus heureux cette fois que les autres ; aprés avoir cherché quelques heures avec une ardeur incroiable nous nous retirâmes ſi mélancoliques & ſi chagrins que nous ne pouvions nous ſouffrir.

Cette mauvaiſe humeur qui ne nous quittoit preſque plus, étoit ſouvent ſuivie de certaines petites riotes qui altéroient la charité. Peut-être qu'en un autre temps on eût tâché de les empêcher ; mais dans ce triſte & fâcheux état on ſouhaitoit que les querelleux s'échauffaſſent, & ſe batiſſent juſqu'à la mort afin d'avoir dequoi faire quelques bons repas. Par bonheur on n'en vint pas-là, & quelque démêlé qu'on eût, il ſe ter-

minoit ordinairement par quelques petites injures. Un jour étant fort attentifs à l'un de ces petits differens, le Chirurgien qui étoit un des plus alertes, nous vint dire qu'il avoit trouvé des feüilles d'arbres bien plus agréables que toutes celles qu'on avoit mangées jusques-là. Elles étoient bonnes toutes cruës; mais étant cuites ſous les cendres par petits pelotons, c'étoit encore toute autre choſe. Lorſque nous en eûmes goûté, nous le priâmes de nous indiquer l'arbre qui les portoit: A Dieu ne plaiſe reprit-il, que je vous le montre; comme il eſt ſeul en ſon eſpece du moins que je ſçache, ſi je vous diſois où il eſt, dès la premiere raffle il n'y reſteroit pas une feüille, & je ſerois alors auſſi avancé que j'étois avant que je l'euſſe trouvé. Nous ne fîmes pas grande inſtance, car nous prétendions l'épier, deſorte que malgré lui nous découvririons ſon treſor. Mais nos prétentions furent vaines, le Chirurgien fut plus fin que nous, & quelque ſoin que nous priſſions, ſon arbre ne fut point viſible.

Nous eûmes donc recours à nôtre remede ordinaire, qui étoit la patience. Nous nous y exerçâmes mon ami & moi en nous promenant ſur le rivage, où nôtre promenade fut ſi longue, que nous parvînmes au lieu où étoit le Bufle que nous avions trouvé mort le premier jour que nous mîmes le pied dans l'Iſle. La mauvaiſe odeur de cette charogne étoit telle que nous fîmes d'abord quelques pas pour nous en éloigner; mais la

faim

faim étant la plus forte nous nous demandâmes où nous courions, & si nous étions sages d'avoir encore ces délicatesses; Retournons, dis je à mon ami, passons auprés de cette charogne, & aprenons à nous vaincre en toute maniere. Je faisois l'homme fort & il sembloit que je le fusse, mais ce n'étoit rien moins que cela: j'étois entraîné vers ce Bufle par la violence de la faim; & je voulois tenter si en le voiant de plus près je pourrois me résoudre à y chercher dequoi l'éteindre. Mon ami me crût, nous retournâmes, & en regardant la charogne; que vous en semble lui dis-je en riant, l'odeur en est extrêmement forte, mais pensez-vous que le goût en soit si mauvais? Pour moi, continuai-je, je m'imagine que si le feu y avoit passé elle ne feroit point de mal. Il ne crut pas d'abord que je parlasse sérieusement; mais quand il connût ma pensée, il dit tant de choses pour m'en dissuader, que je fus obligé de feindre que je n'y pensois plus.

Nous nous éloignâmes donc insensiblement de ce lieu, & en cherchant attentivement quelque chose de plus sortable, nous gagnâmes la pointe de l'Isle qui avance le plus vers la Terre. Nôtre peine fut inutile, nous ne vîmes rien qui nous satisfît, & faute d'un mets plus solide, nous dîmes pour nous consoler tout ce que nous sçavions.

Aprés avoir épuisé toutes nos raisons, nous nous sentîmes l'esprit aussi foible, & aussi peu disposé à souffrir la faim qu'auparavant. Ainsi nous quitâmes ce

froid exercice, & nous remîmes à chercher tout de nouveau : ſur quoi la nuit étant ſurvenuë, nous nous rendîmes à jeun auprès de nos gens que nous trouvâmes occupez à faire un de ces grands feux dont nous avons parlé. C'eſt où le maître du navire mettoit toute ſon eſperance, & le ſeul ſignal à ſon avis qui pût avertir que nous étions-là. Auſſi étoit-il extrêmement âpre à ce travail, & il portoit lui ſeul ce que quatre autres ne pouvoient traîner. Cet homme étoit ſi fort & avoit tant d'embonpoint, qu'à peine s'aperçevoit-on qu'il eût jeûné auſſi-bien que nous. Lorſque le feu fut auſſi grand qu'on le vouloit, chacun ſoupa des feüilles d'arbres qu'il avoit amaſſées, & aprés avoir fait la priere, nous tâchâmes de mieux dormir que nous n'avions mangé.

Le lendemain deux de nos gens aporterent une petit Léganés qu'ils avoient trouvé à demi mort. Sans s'informer d'où venoit ſon mal qui pouvoit être contagieux, ils le donnérent au maître, car ils n'oſoient faire autrement ; l'ordre établi portant que tout ce qui ſe trouveroit ſeroit partagé également. Juſques-là cet ordre avoit été aſſez bien gardé ; mais en cette rencontre on commença à ſe relâcher, & l'équité fut mal obſervée. Ceux qui avoient pris cet animal dirent qu'il faloit conſiderer qu'il étoit fort petit, & que ſi on en vouloit faire vingt-quatre portions, chacune ne ſeroit que de la groſſeur d'une noix : Que ſi peu de choſe ne feroit qu'aiguiſer l'apetit,

l'apetit, qui n'étoit déja que trop violent, c'eſt pourquoi il valoit mieux n'en faire que cinq ou ſix parts pour cinq ou ſix hommes qui furent nommez, & à qui on les diſtribua. De ces ſix favoris il y en eut un à qui l'injuſtice fît peur. Ce fut le Chirurgien qui donna généreuſement la moitié de ſa portion à ceux qui n'avoient rien eu. Ceux-ci affamez au dernier point, & outrez du tort qu'on leur faiſoit s'en plaignirent d'abord doucement, & peu aprés ils éclatérent, & reprochérent tous enſemble au maître, que pourvû qu'il fut bien il ne ſongeoit pas au mal des autres. Qu'au reſte il avoit fait cette loi, & qu'il devoit rougir d'être le premier à l'enfraindre. Pour ſe défaire de ces importuns, le maître leur fit jetter la peau qu'ils demandoient avec inſtance. Ce fut néanmoins contre le gré de ceux qui avoient mangé la chair, & ils la cedérent avec peine, mais enfin elle fut cedée. Celui à qui on la confia pour la partager alloit le faire de bonne foi, lorſque quelques-uns des plus affamez ſe jettérent deſſus, & la lui ôtérent par force. D'autres qui ne l'étoient pas moins, étonnez de cette violence ſe jettérent ſur ces derniers, & s'étant trouvez les plus forts eurent auſſi les plus gros morceaux. Pour mieux conſerver leur butin ils s'enfoncérent dans le bois où ils mangérent en repos. Ceux qui eurent moins de précaution ou qui ſe fioient en leurs forces ſe virent bientôt aſſaillis par d'autres qui leur ôtérent une

partie de ce qu'ils avoient. On commençoit à s'échauffer, & il eſt ſans doute que les coups euſſent ſuivi de près les injures, ſi ceux qui avoient arraché un peu de cette peau ne s'étoient hâté de l'avaler.

Lorſqu'on ne vit plus rien à eſperer de ce côté-là chacun courut ailleurs; & l'un des plus âpres à chercher trouva les reſtes des deux ſerpens que nous mangeâmes les premiers jours de nôtre arrivée en ce lieu. Les entrailles de ces reptiles étoient devenuës bleuës, gluantes, & s'étoient tellement gâtées, qu'on ne les pouvoit voir ſans horreur. La moindre de ces circonſtances dégoûta d'abord les plus affamez; mais ce dégoût ne dura pas: Et quand on vit qu'un de la Troupe en avoit mangé ſans accident, & ſans avoir uſé d'autre précaution que de les laiſſer un moment ſur les charbons, nous coutûmes voir ſi celui qui venoit de faire un ſi bon repas avoit tout emporté, & nous trouvâmes un million de vers qui couvroient ce que nous cherchions. Nous écartâmes ces eſcadrons, & trouvâmes que leur pâture étoit bleuë comme de l'azûr. Quelques-uns dirent que cette couleur étoit une marque d'un violent poiſon, & qu'ils aimoient mieux mourir de faim que d'en manger. Un autre repartit qu'ils raiſonnoient comme des innocens qui ne ſçavoient pas que le poiſon n'a point de couleur affectée. Que celle qu'ils voioient étoit une impreſſion de l'air qui agiſſoit differemment ſuivant la nature des ſujets où il ſe ren-

rencontroit. Mais ſans aller ſi loin reprit-il, comment voulez-vous que le poiſon qui de ſoi eſt mortel donne la vie à tant d'animaux qui n'ont point d'autre nourriture que ce que vous voiez. Croiez-moi, dit-il, mangeons-en & je vous répons du ſuccès. Comme il achevoit ces paroles il ſe jetta ſur ces méchans reſtes, qu'il prit avec une âpreté qui nous fit craindre qu'il n'en laiſſât point. Nous avions trouvé ſes raiſons ſi juſtes, ou plûtôt la faim* nous preſſoit deſorte, que nous ne pûmes nous réſoudre à manquer l'occaſion de l'apaiſer en partie. Nous partageâmes donc avec lui ce petit tas d'ordures, & le portâmes au lieu où nous couchions. Quelques-uns de ceux qui avoient vû avec horreur ce que le premier avoit mangé nous voiant revenir chargez de la même proviſion, nous demandérent ſi nous avions tout enlevé, & ſans attendre la réponſe, ils coururent ſur les lieux pour en être plus aſſûrez. Cependant nous fîmes de ces ſaletez une grillade que nous trouvâmes très-excellente; & nous la mangeâmes d'un air ſi content, que ceux qui peu auparavant ne la pouvoient voir ſans horreur, eurent un dépit ſenſible de n'être pas de nôtre écot.

Entre ceux ſur qui nôtre joie fit le plus d'impreſſion, il y en eût un, qui oubliant qu'il faiſoit cuire ſur les charbons un peu de la peau du Léganés, courut chercher de nôtre ragoût. A dix pas delà il s'en ſouvint, & retourna pour prier quelqu'un d'en prendre ſoin; puis continuant ſa pointe il ſe hâta de voir s'il trouve-

roit

roit encore quelque choſe, mais il retourna les mains vuides, parce que ceux qui étoient allez immédiatement après nous s'étoient hâtez de tout emporter. Le déplaiſir d'avoir couru inutilement fut ſuivi d'un autre qui acheva de le deſoler; l'ami à qui il avoit confié ſa pitance avoit ſuccombé à la tentation & l'avoit devorée. Celui à qui elle apartenoit la redemanda à ſon retour; & quand on lui eut répondu que les charbons l'avoient conſumée, il s'emporta contre ſon ami, lui fit des reproches ſanglans, & peu s'en falut qu'il ne l'aſſommât.

Quand ſa bile fut diſſipée chacun alla de ſon côté, & s'empreſſa à trouver dequoi lui aider à avaler les feüilles d'arbres, qui ſans quelque ſecours avoient de la peine à paſſer. Pour moi, lorſque je me vis ſeul, je m'enfonçai dans un marais où j'eus le bonheur de trouver de petits limaçons dont je remplis mon bonnet, mes poches, & les manches de ma chemiſe. Mes Compagnons me voiant chargé de ce précieux butin me demandérent où je l'avois fait. Je les ſatisfis, ils y volérent; & cependant mon ami & moi nous fîmes cuire ſous les cendres une partie de ces animaux que nous mangeâmes, & que nous trouvâmes parfaitement bons. Tant qu'ils durérent nous ne cherchâmes point autre choſe; mais nous étions ſi affamez que nous n'en eumes que pour ce jour-là.

Le lendemain mon ami & moi nous allâmes

allâmes encore en chercher, & en trouvâmes dans un autre endroit. Nous n'en prîmes que plein nos poches parce que la nuit s'avançoit ; & nous étions ſi foibles qu'il nous faloit beaucoup de tems pour nous rendre auprès de nos Compagnons. Quand nous y fûmes, qu'aportez-vous-là, dit le maître ? Et quand il vit ce que c'étoit, ha fi, reprit-il, que voulez vous faire de ces ordures ? Nous fûmes ſi ſurpris de l'entendre parler de la ſorte que nous crûmes qu'il étoit troublé. Mais ſans s'émouvoir de nôtre ſurpriſe, venez, venez, dit-il, mes enfans, j'ai quelque choſe de meilleur pour vous. Il nous montra au fond d'un panier de petits poiſſons qu'il nous abandonna en diſant, que nous les mangeaſſions à la bonne heure ſans nous informer d'où ils venoient. Ce n'eſt pas-là dequoi il s'agit repliquai-je, ni dequoi nous ſommes en peine ; de quelque part que ce poiſſon vienne il eſt le bien venu, & je prétens en faire un des meilleurs repas de ma vie. En même tems nous courûmes aux feüilles qui nous ſervoient de pain ; & nous choisîmes les plus grandes pour enveloper le poiſſon que nous fîmes cuire ſous la cendre. Il eſt inutile de dire que nous le trouvâmes excellent, & que ſans autre ſauce que celle du bon apetit que nous avions depuis ſi long-tems, il fut trouvé plus délicat que le mieux aprêté & le plus exquis de tous les mets dont nous euſſions jamais mangé. Pendant le

le repas nous résolûmes mon Camarade & moi de ne rien omettre pour découvrir d'où venoit ce poisson ; & dès qu'il fut fini nous allâmes trouver nôtre bienfaicteur, que nous priâmes de nous dire en quel endroit il l'avoit pêché. Il n'en fit pas de difficulté. Il dit qu'il avoit fait une fosse sur le bord de la Mer que le flux avoit remplie ; qu'à son reflux il l'avoit épuisée avec son chapeau ; qu'il y avoit trouvé ce poisson. Je ne puis exprimer la joie que nous causa cette nouvelle, dans la pensée que si la chose avoit réüssi une fois, nous pourrions avoir le même succès en usant des mêmes moiens ; cela étant nous espérions que l'avenir seroit moins amer, & goûtions par avance un plaisir qui ne devoit point être qu'en idée. En effet, nous fîmes tout ce que nous pûmes, & dans aucune des vingt fosses que nous creusâmes il ne se prit pas un poisson. Ce malheureux succès nous fit retomber dans nôtre premiere détresse, car aiant fondé sur un mets plus solide que les feüilles d'arbres, nous ne pûmes nous voir réduits à y avoir recours qu'avec une peine inexprimable.

Le peu de secours que nous en tirions nous fit chercher quelque autre chose avec tant de soin & d'exactitude, que nous trouvâmes mon ami & moi un gros crapaut dont la vûë nous réjoüit. C'est une étrange chose que la faim : elle rend plaisans & agréables les objets les plus affreux ; & ce qui fait peur

peur hors delà devient quand on en eſt ſaiſi précieux, utile & charmant. Dès que nous l'aperçûmes, nous le ptîmes ſans averſion, & plus ménagers que l'autrefois, nous le mîmes ſans le vuider & tel qu'il étoit ſur les charbons; d'où un moment aprés nous le retirâmes & en fîmes un fort bon repas. Ragoût de crapaut.

Ce mets fut trouvé excellent & n'eut aucune fâcheuſe ſuite, mais il étoit en ſi petite quantité qu'il ne dura guéres dans nos eſtomacs. Un quart d'heure aprés, la faim nous reprit, nous tombâmes dans la même peine, & n'y voiant point d'autre remede que celui de ſortir de ce triſte lieu, nous réſolûmes d'amaſſer le plus que nous pourrions d'arbres ſecs, & d'en faire un radeau qui pût nous porter en Terre ferme. Le Maître aiant ſçû nôtre deſſein eut bien de la peine à y conſentir. Il nous repteſenta le péril où nous nous expoſions; puiſque nos camarades, qui avoient tenté la même fortune y étoient demeurez: que nous ne pouvions pas eſperer d'être plus heureux qu'eux, puiſque nous n'avions pas de meilleurs moiens d'en ſortir; au lieu que dans peu de tems nous verrions peut-être paſſer le long de ce rivage quelques Barques de pêcheurs où nous pourrions être reçûs. Ces raiſons étoient vraiſemblables & nous en demeurions d'accord; mais le ſort en étoit jetté, quoiqu'il arrivât nous voulions ſortir de cette affreuſe ſolitude, & la Maître enfin nous permit de faire ce que nous pourrions pour cela.

Dès

Dès que nous eûmes ſon conſentement nous coupâmes des arbres ſecs ; & nous fîmes de leurs écorces de petites cordes qui ſervirent à les lier enſemble. Nous n'y avions travaillé que trois ou quatre heures quand nous commençâmes à éprouver que cet ouvrage excedoit les forces de quatre ou cinq ſquelettes qui à tous momens plioient ſous le faix, & que les autres ne voulurent nullement aider. Ceux-ci alléguoient que leur foibleſſe n'étoit pas moindre que la nôtre ; qu'ils avoient rendu vainement ce ſervice à d'autres, & qu'aiant perdu toute eſperance ils ne ſe ſoucioient plus de rien.

Le refus qu'ils firent de nous aider ne nous rebuta pas, nous continuâmes nôtre ouvrage, & plus nos forces diminuoient, plus nous nous hâtions de l'achever. Avec tout cela je ne croi pas que nous en fuſſions venus à bout, ſi deux des plus jeunes & des plus forts de l'Equipage ne s'étoient joints à nous. Leur ſecours vint ſi à propos que nous achevâmes le radeau à la reſerve de très-peu de choſe à quoi le vif de l'eau nous empêcha de travailler durant quelques heures.

En attendant le reflux de la marée nous nous mîmes tous à fumer des feüilles autour d'un petit feu ; & en fumant je penſai qu'on avoit ſouvent vû des Léganès acharnez aprés le bufle, & que s'il y en avoit encore je pourrois en prendre quelqu'un. Je pris cette penſée pour une eſpece de révélation ; j'allai me cacher derriere un arbre où j'atendis long-tems

en

en vain. Cependant je ſongeai que ſi le bufle étoit un ragoût pour ces animaux, il faloit que ſa chair ne fût pas encore ſi mauvaiſe que nous nous figurions. De ces réfléxions je vins aux effets; & à l'un des endroits que je crus le moins gâté, j'en coupai un gros morceau & rejoignis mes Camarades.

Dès que l'on vit ma proviſion chacun ouvrit de grands yeux pour la regarder, & tous enſemble me demandérent confuſément quelle chair c'étoit, où je l'avois priſe; & s'il y en avoit encore? Ils furent un peu ſurpris quand je leur dis que c'étoit de la chair du bufle, car juſques-là nul autre que moi n'avoit eu la penſée d'en venir à cette extrêmité, mais quand ils virent que cette chair, qui ſentoit ſi mal, ne choquoit pas ſi fort la vûë, pluſieurs y coururent à mon exemple & en prirent le plus qu'ils purent. Avant que ceux-ci fuſſent de retour je mis ma portion ſur la braiſe, d'où la voulant tirer avec un bâton fait exprès, il ne ſe trouva qu'une humeur gluante qui ne pouvoit nous être utile.

Cette expérience me fit tout quiter pour courir à nos gens à qui je conſeillai de l'aſſer le gras & de ne couper que du maigre. En même-tems nous mîmes tous la main à l'œuvre & en coupâmes quarante livres qui furent miſes ſur des arbres ſecs, comme étant plus propre à nôtre avis pour leur faire perdre une partie de leur mauvaiſe odeur. Nous en fîmes rôtir un morceau qui

qui fut diſtribué également. L'odeur en étoit ſi mauvaiſe que pluſieurs crurent qu'ils alloient crever, & cependant ils en mangérent & la trouvérent paſſablement bonne.

Comme toute la bande n'avoit pas été du régal, nous en portâmes une portion au rendez-vous & fîmes en ſorte que le reſte ne fût pas découvert. Nous la donnâmes au maître & lui dîmes que c'étoit du bufle. Il n'étoit pas dit-il, néceſſaire de me dire ce que c'eſt, à l'odeur je l'ai reconnu; de grace reprit-il, portez vôtre preſent ailleurs. Comme il achevoit ces paroles je voulus m'aprocher de lui pour lui dire qu'il n'étoit pas ſi mauvais qu'il s'imaginoit: mais il me dit que mon haleine étoit inſuportable, que j'infectois l'air qu'il reſpiroit, & qu'il avoit déja mal au cœur. En diſant cela il ſe retira, & alla chercher un autre gîte.

Les autres un peu moins délicats s'aprocherent de nous, & nous prierent de leur en donner. Nous leur en donnâmes, ils en mangerent; & ces premiers morceaux irritérent tellement leur appetit qu'ils ſembloient être poſſedez. Lorſque les plus ardens eurent devoré leur portion, ils vouloient de celle des autres: ceux-ci n'y vouloient point entendre; & ce refus mêlé d'aigreur émût une conteſtation qui nous fit craindre qu'ils ne ſe mangeaſſent les uns les autres. Pour les apaiſer nous leur donnâmes de ce que nous gardions pour nous, mais cela ne fit que les enflammer, il leur en faloit da-

davantage, & quoiqu'il fût nuit il vouloient aller où étoit cette charogne pour en manger tout leur ſou. On leur repreſenta que la nuit étoit trop obſcure, & que c'étoit pendant ce tems-là que les Kaimans & les crocodiles ſe promenoient ſur le rivage. Ils ſe rendirent à cette raiſon, mais ils dormirent peu, nous nous ſentîmes tous des effets de leur avidité, & il falut acheter la paix au prix de ce qui nous reſtoit. Aprés qu'ils eûrent tout mangé, quelques uns d'entr'eux s'aſſoupirent; les autres dirent que la faim les tourmentoit plus qu'auparavant; & ſur tout il y en eut un qui dit que la nuit lui duroit un ſiécle, qu'il lui étoit impoſſible de repoſer, & qu'il ne croioit pas qu'il y eût un mal comparable à la faim qu'il ſentoit. Cependant il avoit mangé plus de trois livres de cette charogne; & quelques heures avant la nuit la moitié d'un grand poiſſon qu'il avoit trouvé à demi rongé ſur le rivage. Ce poiſſon étoit ſi grand qu'il croioit d'abord s'en nourrir deux jours; mais depuis qu'il y eût goûté, il n'en fit qu'un repas, & il aſſura qu'il eût pû en manger quatre fois autant. Ainſi cet affamé troubla par ſon inquiétude le repos de toute la bande; ſi bien que dès le point du jour nous nous levâmes tous; les affamez pour courir au bufle, & nous pour achever le radeau que nous avions commencé.

Quelque méchant & gâté que fût ce que nous avions mangé le jour précédent, il nous avoit donné des forces

qu'on ne ſentoit point quand on ne mangeoit que des feüilles d'arbres. C'eſt pourquoi demi-heure aprés que nous fûmes à nôtre travail, nous le quittâmes pour en faire quelques grillades qui achevérent de nous fortifier. Quelques heures avant la nuit nôtre radeau ſe trouva fait ; & aprés nous être un peu promenez nous retournâmes vers nos Compagnons que nous trouvâmes tous occupez, les uns à mettre leur pitance à l'air, les autres à la tourner, quelques-uns à la faire cuire, & à la manger d'un air de gaieté qui eût fait venir l'apetit aux plus délicats.

Lorſque le maître ſçût que nôtre radeau étoit prêt, il nous remontra comme auparavant la grandeur du péril où nous allions nous expoſer, puiſque ſans voiles nous ne pouvions aller à Terre, ni réſiſter aux Courans ſans ancre. Nous lui répondîmes qu'il n'y avoit rien de ſi dangereux pour nous que cette Iſle, où nous courions riſque de mourir de faim dès que nous n'aurions plus de buſle : que ſi nous n'avions ni voile ni ancre, nous nous ſentions aſſez de forces pour réſiſter aux Courans ; & que nous eſperions rencontrer quelques Bengalois qui nous reçevroient dans leur Bord.

Aprés quelques autres raiſons il nous ſouhaitta un bon voiage, & conſentit que nous menaſſions avec nous un jeune homme de l'Equipage qui parloit Portugais. Comme cette Langue eſt fort uſitée dans les Roiaumes de Bengale & d'Aracan, nous en eſperâmes un grand ſecours

ſecours & ne ſongeâmes plus qu'à partir. Sur ces entrefaites un des nôtres propoſa de faire un ancre à crochet, & dit que pour cela il ne faloit que quatre petits bois crochus, qu'il lieroit ſi proprement avec des écorces de jeunes arbres qu'ils pourroient mordre le terrain. Cela ſe pourroit lui repliquai-je, ſi nous avions dequoi la faire aller à fond, mais comme vous ſçavez il n'y a pas une pierre dans cette Iſle. J'ai pourvû à cela reprit-il, nous remplirons de ſable deux ou trois manches de chemiſes que nous attacherons à l'ancre, & vous verrez qu'elle nous rendra le même ſervice que ſi elle étoit de fer. Nous vîmes à cela tant d'aparence, que les uns allérent chercher de l'écorce, les autres des branches courbées, & en moins de deux heures nôtre ancre fut telle qu'on la ſouhaitoit.

Cet ouvrage ainſi diſpoſé n'étoit encore qu'à demi fait, il nous faloit vingt braſſes d'amares & nous ne ſçavions où en prendre dix. Comme nous y penſions nous vîmes venir deux de nos gens chargez de lierre & d'écorce de jeunes arbres. Ils mêlerent l'un avec l'autre, & en firent une corde auſſi longue qu'il la faloit.

Le lendemain nous prîmes congé de ceux qui reſtoient, dans le deſſein de revenir bientôt à eux ſi nous arrivions à bon port. Ils nous ſouhaitérent un heureux ſuccès, & vinrent avec nous juſqu'au rivage, où aprés nous être embraſſez, nous nous mîmes huit ſur le ra-

deau, & gagnâmes la pointe de l'Iſle qui regarde la Terre ferme.

Là nous fîmes encore une pauſe, nous nous y pourvûmes de feüilles d'arbres, nous y allumâmes du feu, & y fîmes encore un repas. Nous démarâmes enſuite, & peu aprés à force de rames nous nous trouvâmes aſſez loin de l'Iſle. D'abord nous tâchâmes d'avoir la marée de ce côté, ce qui nous réüſſit aſſez bien; mais à meſure que nous avancions, il fut impoſſible de ſurmonter la force des Courans. Par bonheur il faiſoit calme, ce qui nous donna lieu de nous ſervir d'un ſachet de ſable en guiſe de ſonde. Par ce moien aiant reconnu que la marée nous étoit contraire, nous jettâmes l'ancre ſur un fond où le radeau ne pouvoit arer. Cependant la faim nous reprit & nous convînmes de manger; mais auparavant il fut arrêté que les proviſions ſeroient partagées, afin que chacun mangeât la ſienne, de peur que nôtre voiage ne fût plus long qu'on ne penſoit. On commença donc le repas dans le deſſein de manger très-peu: mais à peine eut-on goûté à la viande qu'il fut impoſſible à la plûpart de s'empêcher de la manger toute. Quand ils ſe virent réduits aux feüilles ils eurent recours aux ſouhaits, & à prier Dieu de tout leur cœur que la corde rompît pour retourner à l'Iſle, dont nous n'étions encore éloignez que d'une lieuë.

Leurs prieres furent exaucées, il s'éleva une tempête, dont le radeau fut ſi tourmenté que la corde rompit; les houles

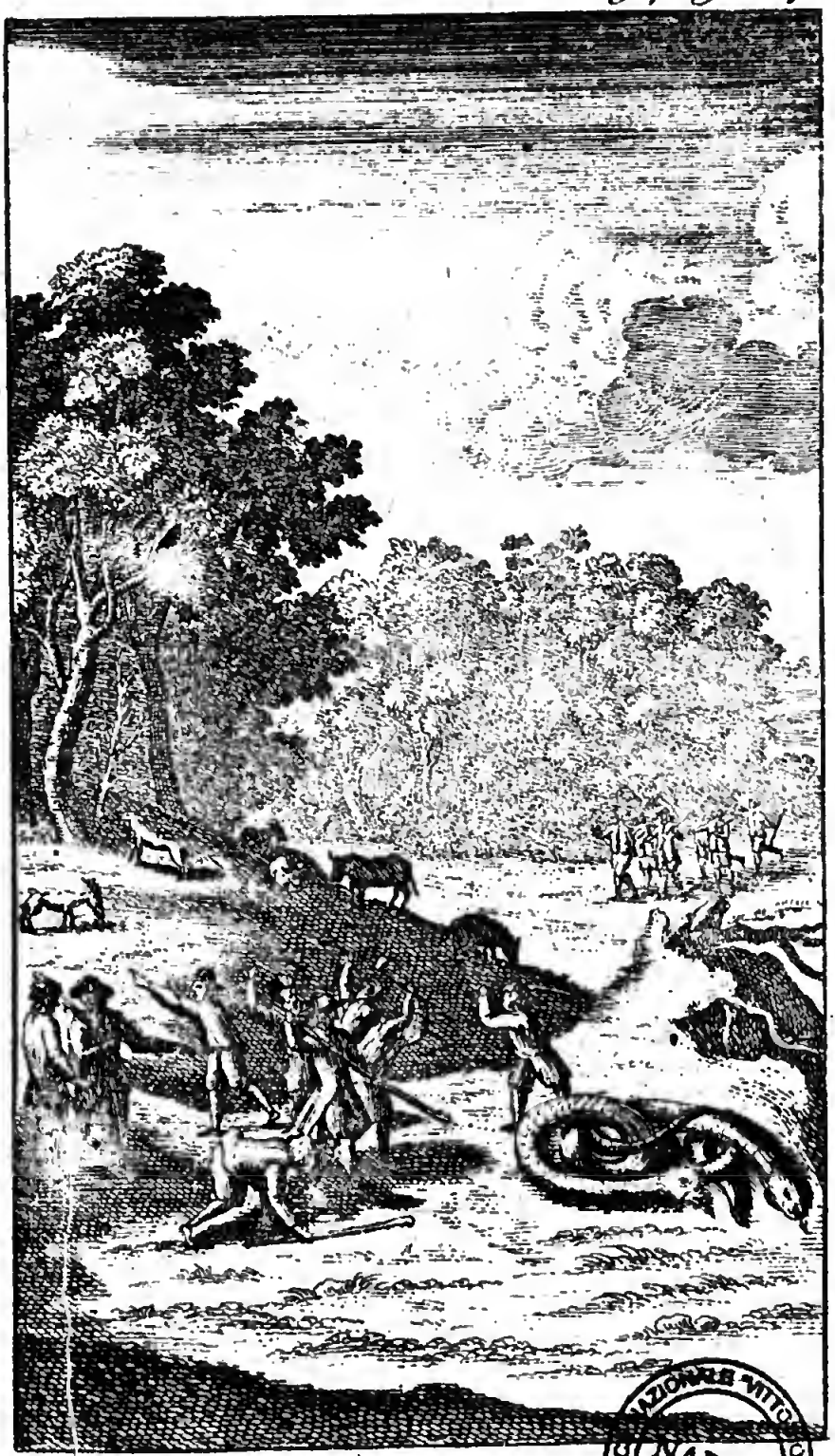
les enlevérent nos provisions qui consistoient en quelques feüilles, & nous poussérent vers le même endroit d'où nous étions partis le matin.

Deux des plus jeunes de la troupe furent destinez à garder le radeau pendant que les autres allérent à terre. D'abord nous courûmes vers le feu que nous avions laissé en partant, & y trouvâmes une des femmes de ces Négres dont nous avons parlé. Dès que cette femme nous vit, elle se jetta à nos pieds, nous découvrit son corps tout meurtri & taillade, & nous fit entendre que c'étoient ses gens qui l'avoient mise en cet état. Outre cela cette miserable n'avoit que la peau & les os, & nous jugeâmes que son sort n'étoit pas meilleur que le nôtre. Comme nous ne l'entendions point nous lui fîmes signe de se r'asseoir, & nous nous chauffâmes tous ensemble dans le dessein de nous reposer dés que nous le pourrions. Une heure après la faim nous pressa de telle sorte qu'il fut impossible de dormir. Ce qui acheva de nous desoler fut l'odeur d'un peu de viande que malgré la tempête un de nos gens avoit conservée, & qu'il mangea en nôtre presence sans en faire part à personne quelque instance qu'on lui en fît. Nous allâmes donc chercher des feüilles, mais nul de nous n'en pût avaler en quelque sauce que nous les missions. La chair du bufle nous avoit rendu trop délicats, & depuis qu'on y eut goûté les feüilles d'arbres étoient devenuës insipides.

Etranges effets de la faim.

Cependant la faim continuoit avec tant

tant de violence que nous étions tous hors de nous-mêmes. Les uns avoient la vûë égarée & ſe regardoient d'un œil affreux comme des gens qui méditoient quelque mauvais deſſein. Les autres alloient & venoient & marchoient en deſeſperez, crians de tems en tems qu'ils ſouffroient comme des damnez. Pendant que l'on ſe tourmentoit, un des plus malades dit aux autres qu'il venoit d'avoir une inſpiration. Mais avant, dit-il, que je vous la diſe il faut m'avoüer que ç'en eſt une; & ſans nous donner le temps de répondre: Admirez, reprit-il, les effets de la Providence, Dieu qui a pitié de nôtre miſere y vient de pourvoir ſi viſiblement que nous ne pouvons en douter; cependant nos pechez nous avoient obſcurci les yeux, & nous ont empêché long-tems de voir le remede qu'il nous envoie. Le diſcours de cet homme que nous traitâmes d'inſenſé nous ennuia de ſorte que nous ne pûmes nous empêcher de l'interrompre, & de lui dire qu'il étoit fou de prendre ſes chimeres pour des révélations divines. Penſez-vous reprit-il, que ſi j'étois fou comme vous penſez, vous euſſiez eu raiſon de vous croire le cerveau mieux timbré? mon mal ſeroit l'effet de la faim, vous l'avez ſoufferte auſſi-bien que moi, d'où viendroit à vôtre cerveau plus de force que n'en a le mien? Mais ſans tant de diſcours, voiez-vous cette pauvre femme, & penſez-vous que le haſard l'ait amenée ici? La Baleine de Jonas, les poiſſons du Jeune Tobie..... De grace, dit un im-



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

impatient, laissons-là Jonas & Tobie, ce sont des disgressions qui ne viennent point à propos; nous avons faim, & il s'agit de la chasser; avez-vous pour cela quelque moien prompt & facile? Ne le voiez-vous pas repliqua l'autre, & pensez-vous que cette femme ne soit là que pour se chauffer? ç'a bien été son intention, mais Dieu s'en est servi pour l'obliger à se venir mettre entre nos mains. Il a ma foi raison, reprit un nommé Charles Dobbel; plus j'examine les circonstances de cette rencontre, moins je doute que ce ne soit un effet de la Providence, & je ne croi point que cette femme soit venuë d'elle-même ici: ç'a, continua-t-il, en se levant, je m'offre à être l'executeur des volontez divines; après avoir mangé de toutes sortes de saletez, voions si la chair humaine est bonne, & n'en faisons point de scrupule puisque c'est l'intention de Dieu, & que ses ordres y sont formels. Lorsque je vis qu'il parloit sérieusement je le priai de se r'asseoir, & lui dis qu'il prit garde aux suites de son entrepriſe; que ces sortes de pensées étoient plûtôt des tentations du Démon que des révélations divines: que cette femme étoit nôtre image, & que si c'étoit par révélation qu'ils entreprenoient de la manger, c'étoit une des plus chétives & des plus maigres révélations dont j'eusse jamais oüi parler. Voiez-vous, repris-je, que cette femme n'est qu'une carcasse animée, & qu'un squelette couvert d'une peau, qui comme vous voiez n'a pas la mine d'être un mets fort

fort délicat ; & quand cela ſeroit penſeriez vous en demeurer là ? non ſans doute, vous voudriez avoir toûjours la même pâture, & Dieu ſçait ſi vos Camarades ſeroient ſûrement auprès de vous ? J'ajoûtai à ces raiſons que dans deux heures nous pourrions aller vers le bufle, où nous trouverions peut-être encore dequoi nous raſſaſier ; & que s'il ne ſe trouvoit rien, il leur ſeroit libre d'épargner ou de maſſacrer cette miſerable.

Moitié par honte, moitié par un reſte d'horreur qu'ils avoient pour cette action, ils dirent qu'ils n'y penſoient plus & tâchérent de s'aſſoupir. Dès le point du jour ils ſe levérent & me ſommérent de ma promeſſe. J'étois ſi foible que je ne pouvois preſque marcher ; & delà au lieu où étoit le bufle il y avoit plus d'une lieuë. Je les priai donc de me diſpenſer d'un voiage ſi incommode ; mais j'eus beau dire, ils voulurent abſolument que je fuſſe de la partie, & il me falut les accompagner. Les quatre plus foibles demeurérent-là, & nous promirent cependant de faire une corde neuve pour amarer à un autre ancre que nous ferions au lieu de celle qui étoit perduë.

A vingt pas delà Charles Dobbel retourna vers les quatre autres, & leur recommanda de prendre garde que cette femme ne leur échapât, étant réſolu à ſon retour de lui faire paſſer le pas, en cas que le bufle fut tout mangé. Nous nous hâtâmes enſuite de nous rendre où étoit le bufle, & nous y trouvâmes beau-

baucoup de chair, mais si gâtée que nous n'en pouvions aprocher. Après avoir cherché la meilleure, & vû qu'elle étoit toute égale, nous en coupâmes deux ou trois morceaux que nous mîmes sur les charbons, & que nous devorâmes avant qu'ils fussent à demi cuits.

Il vint pendant que nous les mangions deux de nos gens qui étoient demeurez avec le maître; & nous vîmes bien à leur contenance qu'ils alloient à la provision. Cela nous déplût infiniment, car nous craignions qu'ils ne prissent tout. En effet c'étoit leur dessein, & la suite nous fit bien connoître qu'ils ne vouloient pas nous en laisser. Après les avoir observez environ une heure, nous les joignîmes pour reconnoître leur intention. Lorsque nous vîmes qu'il ne restoit plus que les os, les larmes nous vinrent aux yeux, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous méritions de mourir de faim, pour avoir atendu si long-tems à nous mettre en devoir de les empêcher de tout prendre. Il est un peu tard dit Charles Dobbel, pour avoir de la chair puisqu'ils n'y en ont point laissé; mais il reste encore un peu de la peau, tâchons de l'avoir de gré ou de force. En même tems il les pria de se contenter de ce qu'ils avoient, & de leur laisser ce qui restoit. Ho! dit l'un d'entr'eux d'un ton ironique ces Messieurs-là ne sont ni sots ni dégoûtez: nous avons pris de la chair pourrie, & nous leur laisserons la peau qui est ce

qu'il y a de plus ſain, & par conſéquent de meilleur. Penſez-vous nous dit-il, que nous ayons travaillé pour vous, & que nous ayons pris la peine de tourner la bête, pour vous faciliter les moyens de prendre ce qui reſte ? Nous ſouhaiterions bien que vous ne manquaſſiez de rien ; mais nous ſouhaittons encore moins de manquer nous mêmes ; & ſi nous ſommes condamnez à périr ici, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour périr le dernier.

Le diſcours de ce babillard nous échauffa la bile, principalement à Charles Dobbel, qui ſans ſe ſoucier de ces raiſons voulut d'abord uſer de violence; mais je lui remontrai qu'il ne faloit pas aller ſi vîte, & qu'il ne faloit nous emporter que le plus tard que nous pourrions. Je leur dis donc que nôtre demande n'étoit ni injuſte ni ridicule ; que nous étions tous d'un même Equipage, Compagnons de même fortune; & qu'ils devoient avoir égard que nous allions haſarder nos vies auſſi-bien pour eux que pour nous. Ces raiſons furent mépriſées, & Charles Dobbel indigné de ce procedé, allons, dit-il, Camarades, travaillons auſſi bien qu'eux, qu'avons-nous beſoin de leur permiſſion ; Chacun de nous tira ſon couteau, & nous leur ôtâmes leur proie.

Nos Voyageurs prêts à ſe battre pour la peau du bufle.

Les autres qui étoient inférieurs en nombre ſe regardérent quelque-tems comme pour s'imaginer l'un l'autre. Ils nous demandérent s'il étoit juſte qu'ils euſſent travaillé pour nous, & en diſant cela

BIBLIOTECA EMANUELE III NAPOLI

cela ils levérent l'un une hache, & l'autre un couteau pour nous en fraper. De nôtre côté nous nous mîmes en état de nous défendre; & celui qui avoit la hache aiant juré qu'il fendroit la tête au premier qui aprocheroit, je lui dis que s'il étoit ſage il y penſeroit plus d'une fois, & qu'il feroit mieux d'écouter raiſon que de s'emporter de la ſorte. Quelle raiſon, reprit-il, peut-on eſperer de gens qui n'en ont point. Vous voulez que nous vous cédions ce qui nous appartient, pouvons-nous moins faire que de nous défendre? Nous repartîmes ſur le même ton, & nous convinmes enfin qu'ils auroient ce qu'ils avoient coupé, & que le reſte nous demeureroit.

Lorſque nous eûmes preſque tout ôté ſans couteau tant la pourriture étoit grande, nous le lavâmes en pluſieurs eaux, nous en fîmes cuire une partie, & gardâmes le reſte pour les autres. Enſuite on ſongea à refaire une ancre pour mettre en la place de celle que nous avions perduë, & pour cela deux des nôtres furent dépêchez vers le maître pour demander la hache. Il nous l'envoia auſſi-tôt, nous trouvâmes ce que nous cherchions, & quand l'ancre fut achevée, nous réſolûmes d'aller tous quatre remercier le maiſtre. A moitié chemin un de ceux qui avoient emprunté la hache nous dit qu'il avoit vû en allant le linge du maiſtre ſur des arbres, & que ſon compagnon & lui qui étoient preſque tous nuds avoient été tentez de prendre chacun une chemiſe

& un pourpoint, mais qu'ils n'avoient osé le faire sans nous en parler. Nous eûmes d'abord de la peine à consentir qu'ils en prissent, mais le grand besoin qu'ils en avoient, nous fit fermer les yeux à toute considération. Et comme ce vol ne se pouvoit faire de jour, nous attendîmes qu'il fût nuit, & heureusement ils dormoient quand nous arrivâmes à leur quartier. Ceux qui avoient besoin de linge aiant pris ce qu'ils souhaitoient, nous vinrent dire qu'il y avoit au même endroit quantité de chair & de peau de bufle dont nous ferions peut-être bien de nous saisir. Nous fûmes long-tems à nous résoudre sur ce point-là, parce qu'il étoit fort à craindre que s'ils nous prenoient sur le fait ils n'usassent de leur avantage, qui étoit d'être mieux armez & en plus grand nombre que nous. La faim l'emporta sur ces réflexions, nous leur ôtâmes une partie de leur pitance, & nous retirâmes au plus vite. Je n'allai pas bien loin sans me repentir de ce vol, & j'étois prêt à reporter ce que j'avois pris, quand Charles Dobbel me representa qu'il étoit trop tard, & que s'ils venoient à s'éveiller, quoique nous pussions dire pour nous justifier, ils ne croiroient jamais en nous voiant à une heure induë, que nous fussions là sans dessein. Je crus donc son avis, & avec d'autant moins de peine que la faim m'y faisoit pancher. Après avoir dormi quelques heures nous continuâmes à marcher vers nos Compagnons, que nous trouvâmes de

de l'autre côté de la riviere où nous les avions laiſſez. L'eau étoit alors ſi haute qu'il nous falut la paſſer à la nage chargez du butin que nous avions fait ſur ceux qui tenoient compagnie au maiſtre.

Trois de ceux qui nous attendoient n'avoient point mangé depuis que nous les avions quittez, & ils étoient ſi foibles qu'à peine pouvoient-ils ſe tenir debout. Le quatriéme à qui il reſtoit quelque choſe, en fit bonne chere en leur preſence, & eut la dureté de leur refuſer auſſi gros qu'une noix de chair de bufle pour leur aider à manger des feüilles dont ils ne pouvoient plus uſer. Nous ne pûmes entendre ſans indignation les juſtes reproches de ces affamez; nous reprimes aigrement celui dont ils ſe plaignoient, & lui remontrâmes qu'il mériteroit qu'on lui fit comme il leur avoit fait, mais que nous étions & plus tendres & plus pitoiables que lui, avec qui comme avec les autres nous voulions partager ce que nous avions aporté.

Après avoir fait de nôtre vol des portions égales, & que chacun eut pris la ſienne, nous jugeâmes à propos de veiller tour à tour contre les ſurpriſes de nos ennemis, au nombre deſquels nous mettions ceux à qui nous avions volé une partie de leur pitance: & pour nous lier plus fortement les uns aux autres, nous jurâmes de faire les derniers efforts pour nous entr'aider en cas que l'on nous attaquât. Nous demandâmes enſuite ce qu'étoit devenuë la femme

qu'on leur avoit laiſſée en garde, & nous aprimes que peu après nôtre départ elle s'étoit ſauvée ſi ſubtilement qu'on n'avoit pu la retrouver. Nous ſouhaitâmes alors ſon retour, & nous réſolumes unanimement de lui ôter la vie & de la manger, quelque décharnée qu'elle fut.

Des Négres attaquent nos voiageurs.

Dès qu'il fut nuit la ſentinelle fut poſée & les ſept autres ſe mirent à dormir. A peine avions-nous repoſé deux heures que nôtre ſentinelle vit un Négre armé d'un gros bâton qui venoit doucement vers lui. Lorſqu'il le vit à la portée de ſon aviron il le lui rompit ſur la tête, & de ce coup ce miſérable tomba comme mort. Le bruit qu'ils firent nous éveilla, & ayant ſçû ce que c'étoit, nous courûmes après les autres Négres, qui voiant leur homme abatu s'étoient enfoncez dans le Bois. Dès qu'ils ſentirent que nous les ſuivions, ils firent en s'enfuyant un bruit que l'on eût dit être de vingt perſonnes, quoi qu'ils ne fuſſent que ſept ou huit. Après les avoir ſuivis en vain nous retournâmes au lieu où leur camarade étoit tombé, & où nous penſions le trouver mort: mais nos conjectures nous trompérent, ce malheureux s'étoit ſauvé, & il s'étoit ſauvé ſi vîte qu'il avoit oublié ſon bâton.

Nous raiſonnâmes ſur cette avanture, & ne doutâmes point que la femme qui s'étoit chaufée avec nous n'eût donné avis à ſes gens de ce qui ſe paſſoit parmi nous. Elle avoit remarqué à nôtre départ

part qu'il n'étoit reſté que quatre des nôtres, qui ſeroient peut être aiſez à défaire ſi on les ſurprenoit la nuit. C'eſt aſſûrément ſur ce pied qu'ils étoient venus, mais par bonheur au lieu de quatre hommes ils en avoient trouvé huit, l'un deſquels veilloit à la ſûreté des ſept autres.

Auſſi tôt que le jour parut nous fîmes pour nôtre ancre une corde ſemblable à la premiere, & quand nous fûmes prêts à partir, nous trouvâmes que le radeau étoit devenu ſi peſant qu'il ne pouvoit porter que ſix hommes. Il falut donc en renvoier deux, & le ſort tomba ſur les deux plus jeunes, à qui nous promîmes pour les conſoler de revenir à eux avec un bâteau dès que nous ſerions en Terre ferme.

En attendant que la marée nous fût favorable nous nous mîmes autour d'un petit feu, où une heure après nous entendîmes des cris réïtérez qui troublerent nôtre repos. Quelque fraieur que nous euſſions on jugea à propos de répondre; & un moment après nous vîmes revenir les deux jeunes hommes dont nous avions voulu nous défaire. Ils étoient ſi troublez qu'ils trembloient encore en nous diſant qu'ils n'avoient trouvé ni le maître ni aucun de ceux qui l'accompagnoient : Qu'ils les avoient cherchez non ſeulement où ils avoient accoûtumé de paſſer la nuit, mais même en beaucoup d'autres endroits, & qu'aparemment il avoit paſſé quelques Barques où ils avoient été reçûs. La répugnance

qu'ils avoient à demeurer dans l'Iſle nous fit croire qu'ils nous impoſoient; nous les prîmes donc ſéparément & leur fîmes des demandes dont les réponſes furent conformes. Cela nous fit réſoudre de demeurer là juſqu'au lendemain pour aller nous-mêmes ſur les lieux, & de ne ſortir point de l'Iſle que nous ne ſçuſſions où ils étoient.

Sur la minuit le flot étant propre à nôtre deſſein nous levâmes l'ancre pour aller vers les arbres ſecs, de quelques-uns deſquels nous avions beſoin pour renfoncer nôtre radeau. Après avoir tourné demi-heure nous nous aperçûmes un peu tard que la marée nous pouſſoit impétueuſement vers un grand arbre dont les branches étoient en quantité & fort étenduës. Quelques efforts que nous fiſſions il fut impoſſible de l'éviter; & le radeau y fut pouſſé avec tant de violence, que quelques-uns de nos gens tombérent dans l'eau, d'autres demeurérent ſuſpendus aux branches de l'arbre, & je fus le ſeul inébranlable. La ſecouſſe fut ſi violente que chacun de nous crût que tous les autres s'étoient noiez; & je n'en doutois preſque pas lorſque Charles Dobbel parût, demanda aux autres s'ils vivoient encore; & fut ravi de me revoir ſur le radeau. Peu après les autres ſe firent connoître, & tous enfin ſe retrouvérent. Il faiſoit froid, & ces pauvres gens étoient tous moüillez: c'eſt pourquoi nous tâchâmes de décendre à terre pour faire du feu.

Leur radeau embarraſſé entre les branches d'un arbre.

En ſortant de cet embarras, nous entrâmes dans un autre qui ne fut guéres moins

Tom. 3. pag. 176

BIBLIOTECA NAPOLI ORIO EMANUELE III.

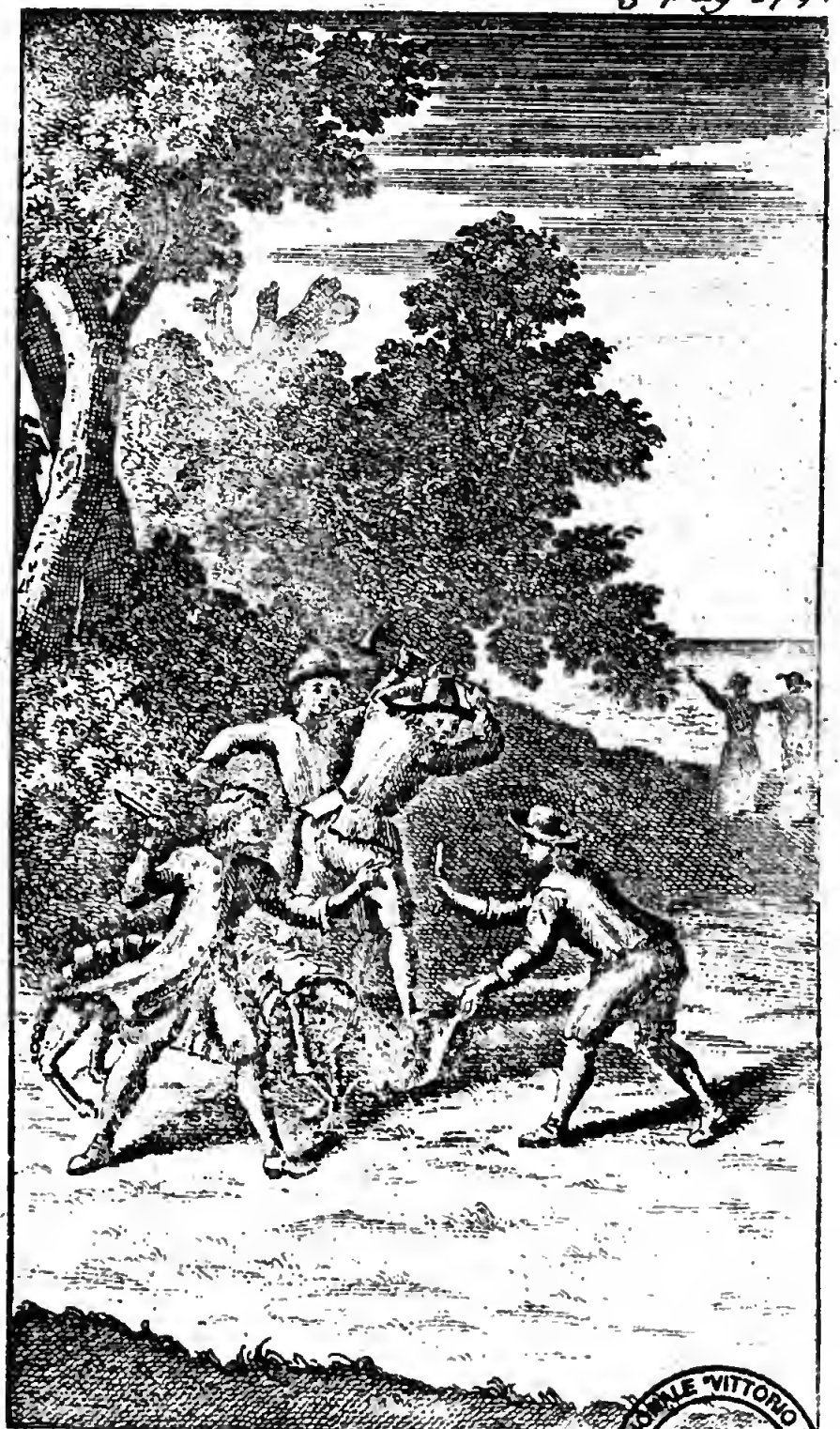
moins ſenſible. L'ancre, & la moitié de la corde qui s'étoit rompuë dans la ſecouſſe ne ſe trouvérent point, & nous manquions de moiens propres pour réparer cette double perte. Nous ne ſçavions même ſi nous pourrions aprocher du rivage, la force des Courans nous en éloignant avec violence, & quoique nous fiſſions nous ne les pouvions ſurmonter. Comme le mal étoit preſſant & qu'il étoit temps d'y remedier, deux de nos gens prirent le reſte de la corde, & nagérent vers le rivage où ils tirérent le radeau ſans peine.

Il étoit nuit, nous mourions de faim & de froid, & nous n'avions ni pain ni feu. Ajoûtez à cette miſére que du lieu où nous étions juſqu'à celui où nous nous étions chaufez le jour précedent, il y avoit une demi-lieuë. Il faloit néanmoins y aller ſi nous voulions avoir du feu, & nul d'entre nous n'étoit diſpoſé à faire une ſi longue traite. Comme nous gémiſſions ſans ſçavoir que devenir, Charles Dobbel le plus diſpos & peut-être auſſi le plus courageux, prit les deux plus jeunes de la Troupe & alla chercher ce qui nous manquoit. En les attendant nous nous entretînmes des malheurs qui nous accabloient, & du peu d'aparence qu'il y avoit d'en ſortir heureuſement, toutes choſes nous étant contraires dans une Terre ſtérile & barbare, où il ſembloit que le Ciel nous eût jettez pour nous faire ſouffrir les peines duës à nos offenſes.

De ces entretiens nous tombâmes dans un

un morne silence ; & je crois que nous fussions morts si nos Compagnons n'étoient revenus un quart d'heure après. Le feu qu'ils aportérent nous fit autant de bien en dissipant les ténébres dont l'horreur aidoit à nous affliger, qu'en chassant le froid qui étoit extrême. Ces pauvres gens nous contérent à leur retour qu'ils avoient presque toûjours marché sur des ronces & sur des épines; qu'ils s'étoient égarez; & qu'après avoir trouvé le feu, ils avoient presque perdu l'idée du lieu où ils étoient : qu'ils étoient tombez dans des fosses toutes pleines d'eau, où leur feu s'étant éteint, ils avoient été obligez d'en aller querir d'autre ; & qu'en cherchant un chemin plus doux, ils en avoient trouvé un plus difficile que le premier, d'où ils n'étoient sortis qu'avec une peine incroiable. Ils avoient les pieds tout en sang, les jambes & la tête toutes meurtries, & une amertume d'esprit qu'il est mal-aisé d'exprimer. Nous les consolâmes le mieux que nous pûmes & aprés nous être encouragez les uns les autres nous tâchâmes de reposer.

Le lendemain nous envoiâmes deux de nos Camarades au quartier du maître & aux environs pour sçavoir s'ils étoient partis ; & cependant nous cherchâmes dequoi refaire une autre ancre & une autre corde. Sur le soir nos gens raporterent que les autres n'étoient plus dans l'Isle, & qu'aprés avoir cherché dans tous les lieux où ils pouvoient être, ils n'avoient trouvé qu'un méchant reste de poisson



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

poiſſon pourri ; un peu de la peau du buffle, quatre gouſſes d'ail & un pot.

A ces indices nous reconnûmes qu'ils étoient partis, & commençâmes à croire qu'ils ſe reſſouviendroient de nous. Cependant nos deux Députez nous contérent que chemin faiſant ils avoient trouvé un tombeau que l'un des deux avoit ouvert par une ſimple curioſité à ce qu'il diſoit, mais la ſuite fit voir qu'il avoit un autre deſſein; car ſi-tôt qu'il vit un cadavre que les vers rongeoient, il dit que le ſort de ces inſectes étoit plus heureux que le ſien, & qu'il mouroit de faim pendant qu'ils faiſoient bonne chere. Aprés l'avoir regardé long-tems, il dit qu'il avoit grande envie d'ôter leur proie à ces animaux, & que n'aiant pas d'autre moien d'éviter la mort ; il ne voioit pas qu'on pût le blâmer de manger de ce qui s'offroit. A peine eut-il parlé de la ſorte, qu'il ſuccomba à la tentation ; il prît le cadavre & l'eût mis en piéces pour le manger, ſi ſon Camarade ne lui eût fait voir l'énormité de cette action. Il eut de la peine à l'en diſſuader, mais enfin il en vint à bout ; & de concert ils remirent la cadavre en Terre, & ſe hâtérent de s'en éloigner de peur que la faim ne fût la plus forte & n'achevât de les ſéduire.

Si-tôt que nous eûmes le pot, nous y fimes boüillir de l'eau, avec les reſtes du poiſſon dont nous avons parlé, & quantité de feüilles hachées. Aprés le repas on mit en délibération s'il ne valoit pas mieux demeurer dans l'Iſle que d'en partir.

partir. La premiere opinion étoit fondée ſur la difficulté de réſiſter à la marée qui étoit fort haute ; ſur la perte de nos deux ancres, & ſur l'impoſſibilité d'en recouvrer une quatriéme, en cas que celle que nous avions vint à manquer. On ajoûtoit que nos Compagnons étant en lieu de ſûreté, ils auroient ſoin de nous, & qu'aparemment ils n'omettroient rien pour nous tirer promptement delà. Ceux qui avoient envie de partir diſoient que le ſecours dont on parloit étoit incertain ; que ſur cette frêle eſpérance nous mangerions le peu que nous avions de reſte ; & qu'aprés avoir attendu en vain, nous ſerions enfin obligez d'avoir recours à nos propres forces, & de nous expoſer au péril que nous penſions fuïr. Aprés une conteſtation qui dura une demi-heure on convint de s'en raporter à l'opinion du plus ancien, & celui-ci dit qu'un plus long ſéjour dans cette fatale demeure acheveroit de nous conſumer ; qu'il ne faloit que deux ou trois jours pour nous rendre incapables de conduire nôtre radeau ; c'eſt pourquoi il concluoit qu'il ne faloit plus differer. Ce dernier avis fut ſuivi : on emploia le reſte du jour à renfoncer le radeau, & le lendemain aprés avoir bien déjeuné du reſte de la peau du bufle, & fait bonne proviſion de feüilles, nous nous mîmes ſur le radeau.

Départ de l'Iſle. Nous avions fait d'une chemiſe une petite voile qu'un petit vent frais fit d'abord enfler, & en moins d'une demi-heure

heure nous paſſâmes la fauſſe marée qui ſe fait ſentir ordinairement autour des Iſles. Peu de tems aprés le vent tomba, & la voile étant inutile, nous nous ſervîmes de nos rames. Nous n'allâmes pas loin ſans avoir beſoin de manger; c'eſt pourquoi nous jettâmes l'ancre, dont le ſuccés fut auſſi heureux qui ſi elle eût été de fer. Quand nous jugions que la marée ne nous pouvoit nuire, nous la levions & mettions la voile; & de cette maniere nous nous éloignâmes de l'Iſle juſques à la perdre de vûë.

Le lendemain nous découvrîmes les deux Iſles dont le maître nous avoit parlé; & profitant des inſtructions qu'il nous avoit données, nous allâmes ſi loin que nous les paſſâmes auſſi. Six ou ſept heures aprés, nous crûmes voir la Terre ferme, & nous la voions en effet, mais nous en étions aſſez loin; & dés que nous la découvrîmes la marée nous devint contraire. Nous jettâmes donc l'ancre avec une crainte inexprimable que la corde ne vint à rompre, car c'étoit ſur quoi nous fondions toute nôtre eſpérance; & durant ce tems-là un des plus affamez propoſa d'augmenter la pitance, puiſque nous étions ſi proches de Terre. Bien que les autres fuſſent auſſi foibles que lui, ils ne furent pas de ſon avis, alléguant qu'il ne faloit qu'un coup de vent pour rompre la corde qui tenoit à l'ancre, & pour nous jetter en pleine Mer. Il falut donc ſe contenter de trés-peu de choſe, & attendre paiſiblement le ſuccès de nôtre entrepriſe.

Comme

Comme nous n'avions point de Compas, le Soleil & les Etoiles nous ſervoient de guides, & par leur moien nous diſtinguions de jour & de nuit les giſſemens & ſituations de nôtre radeau. Le lendemain aiant vent & marée pour nous depuis le matin juſqu'au ſoir, nous aprochâmes fort prés de Terre, mais nous ne pûmes gagner le rivage. Il falut jetter l'ancre & paſſer encore une nuit avec beaucoup d'incommodité & de crainte, les Courans étant fort rapides.

Le jour ſuivant le tems nous fut ſi favorable que nous prîmes Terre de bonne heure. Nous laiſſâmes le radeau à l'ancre, dans le deſſein de le retrouver, en cas que le païs où nous étions ne fût pas celui que nous cherchions. Aprés avoir marché quelque-tems nous trouvâmes deux chemins, l'un qui étoit le long du rivage, l'autre, le long de la riviere de Sondiep, & ces deux chemins étoient opoſez. Nous connoiſſions ſi peu l'un & l'autre que nous ne ſçavions lequel prendre; & aprés avoir épuiſé toutes nos raiſons nous marchâmes au haſard vers la riviere & nous trouvâmes dans le bon chemin. La faim, le froid & les fatigues nous avoient ſi fort affoiblis, que nous ne pouvions faire vingt ou trente pas ſans nous repoſer; ainſi nous avancions fort peu, & nous marchâmes plus de trois heures ſans rencontrer perſonne qui nous pût mettre l'eſprit en repos. Peu aprés nous vîmes des arbres dont il ſembloit que les branches vinſſent d'être coupées. A vingt pas de-là nous vîmes une Barque dont nous

nous nous aprochâmes ; & dés que ceux qui étoient dedans nous aperçûrent ils vinrent vers nous. Cette facilité nous troubla ; & nous ne pûmes les voir venir ſans être apellez, que nous ne les creuſſions d'humeur à nous faire quelque avanie.

Nôtre fraieur redoubla merveilleuſement quand nous les vîmes deſcendre à Terre au nombre de ſix chacun le couteau à la main. Lorſqu'ils furent aſſez près de nous pour connoître que nous n'étions ni en état ni en humeur de les inſulter, nous leur montrâmes nos bras décharnez, & un reſte de la peau du bufle. Quoiqu'il y en eût peu, ç'en étoit aſſez pour empoiſonner les moins délicats ; auſſi ces gens quelque brutaux & groſſiers qu'ils fuſſent, firent cinq ou ſix pas en arriére en ſe bouchant le nez, & nous menaçant avec leurs couteaux. A leurs geſtes nous reconnûmes qu'ils nous prenoient pour des gens de mauvaiſe foi, pour des hipocrites & pour des trompeurs. C'eſt pourquoi nous nous hâtâmes de leur montrer des feüilles d'arbres, & de leur faire comprendre par ſignes que c'étoit nôtre nourriture. Ils nous entendirent, ils ſe raprochérent, & tous émus de compaſſion ils ſe frapérent la poitrine, & levérent les yeux au Ciel. Lorſqu'ils ſe furent radoucis nous leur marquâmes le beſoin que nous avions d'eux pour nous mener au prochain village. Ils conſentirent à nous faire cette amitié pourvû qu'on leur payât leur voiture.

Nos Voyageurs en Terre ferme.

voiture. J'admirai dans cette rencontre combien les hommes ſont intéreſſez, & le peu de penchant qu'ils ont à s'entr'aider les uns les autres. Ces Barbares nous voioient tous nus, car nous n'étions couverts que de quelques méchans morceaux de toile : nous étions comme des ſquélettes, & n'avions nullement la mine d'avoir ni ſou ni maille. De plus ces gens nous témoignoient avoir pitié de nous qui étions étrangers, affligez, & aparemment dénuez de tout. Avec tout cela ſans argent nous n'en euſſions eu aucun ſecours ; & nous vîmes bien que ſans ce métal la Terre ferme n'eût pas été meilleure pour nous que l'Iſle Infortunée où nous avions ſi long-tems ſouffert. On convint donc de leur donner quelque choſe, & on laiſſa le ſoin au plus vieux de faire marché pour toute la bande. Celui-ci offrit une piéce qui revenoit à un écu de nôtre monnoie. Les Bengalois nous firent entendre qu'il leur en faloit dix, & qu'à moins de cela ils ne pouvoient ſe détourner de leur ouvrage. On leur en offrit encore une, puis une troiſiéme ; & tout cela n'étant pas capable de les ébranler, nôtre vieillard leur montra ſes poches vuides pour tâcher de leur inſinuer que c'étoit tout ce qu'il avoit. Cette feinte nous réüſſit, mais mal-à-propos pour nos voituriers, à qui de bon cœur nous euſſions donné mille francs pour nous porter en quelque lieu où nous puſſions nous remettre un peu des fatigues paſſées.

Lorſque

Lorſque nous fûmes dans la Barque, nous leur fîmes ſigne de nous donner quelque choſe à manger ; ils répondirent qu'ils ne le pouvoient ſans argent : on leur donna encore un écu ; & pour cela le plus vieux d'entr'eux nous mit dans un linge environ plein la main de ris, & un Piſang grand comme le doigt. Chacun de nous étendit la main d'un air âpre & avide qui fit craindre au diſtributeur que ſa poignée de ris ne fût cauſe de quelque deſordre. Il ſe retira donc & en fit huit portions égales. Il fit le même du Piſang qui eſt un fruit paſſablement bon ; & quoique ce ragoût ne fût pas grand choſe, nous le trouvâmes ſi délicieux au prix des ſaletez que nous mangions depuis un mois, que nous en ſouhaitions plein la Barque ; encore ne penſions-nous pas que ce fût aſſez pour nous raſſaſier. Les Négres s'étant aperçus que nous avions encore de l'argent profitérent de l'occaſion ; & ceſſant de ramer nous firent ſigne que nous n'avions pas aſſez donné, & que ſi nous voulions qu'ils avançaſſent il faloit encore quelques piéces. On leur en offrit une & ils donnérent dix ou douze coups d'avirons, aprés quoi ils ſe repoſérent. On leur en donna encore une, ils firent les mêmes efforts, & c'étoit toûjours à recommencer ; eux ne ſe laſſant point de demander, ni nous de donner, tant nous avions de peur de n'être pas aſſez tôt à Terre.

En nous repoſant de la ſorte nous vîmes paſſer deux autres Barques qui

joignirent la nôtre & qui firent le même chemin. Leurs geſtes faiſoient aſſez voir que c'étoit de nous qu'ils parloient, & leur entretien dura long-tems. Enſuite ils deſcendirent à Terre comme pour réſoudre plus commodément ce qu'ils feroient de nous. Ils contoient l'argent qu'ils avoient reçû, & nous regardoient d'une maniere qui nous fit craindre le ſuccès de leur conférence.

Après avoir attendu une heure dans la Barque, deux de nos Compagnons en ſortirent pour les prier de leur montrer où étoit l'eau douce. Dès que les Négres les aperçûrent, un d'entre eux les prit par le bras, & les fit rentrer dans la Barque. Cette brutalité nous fit croire qu'ils n'étoient-là que pour réſoudre des moiens de nous égorger pour avoir nôtre argent; & dans cette penſée nous nous diſpoſâmes à la mort. Ce ne fut pas néanmoins ſans peine, & ſans trouver un peu étrange que le Ciel s'obſtinât ſi fort à nous perſecuter. Depuis que nous crûmes qu'ils avoient formé le deſſein de nous néier, il nous tardoit qu'ils ne l'executaſſent; & il nous ſembloit que la mort ſeroit infiniment plus douce que la faim qui nous tourmentoit. Enfin après avoir ſouffert durant deux ou trois heures ce que ſouffrent ceux qui attendent qu'on les vienne égorger, les trois Barques ſe ſéparérent & nos voituriers revinrent à nous, pourſuivirent leur route, & pour une piece d'un écu ils nous donnérent plein un pot d'eau douce. Nous

en

en bûmes tous avidement, & avec d'autant plus de plaiſir qu'il y avoit un mois que nous n'avions bû que de l'eau ſalée. Depuis que nous fûmes remplis d'eau, la faim ne nous preſſa plus tant, & nos eſtomacs commencérent à nous donner un peu de repos.

Cependant nos guides nous firent entendre que vingt de nos Compagnons étoient dans le prochain Village, & pour cette bonne nouvelle nous leur donnâmes encore un écu. Depuis ce moment ils ſe hâtérent de nous mener où ils étoient; & en entrant dans le Village deux de nos guides vinrent avec nous chez le Gouverneur, aux pieds duquel ils mirent les trois écus dont nous étions convenus pour nôtre voiture, aprés avoir touché par trois fois de la tête & des mains la Terre, en diſant *Salamabéta*, c'eſt-à dire, *paix ſoit avec vous*. Le Gouverneur nous reçût fort bien, & nous fit ſigne de reprendre l'argent qui étoit à ſes pieds. Nous lui fîmes comprendre que ſes gens l'avoient bien gagné, & que nous ne voulions pas les priver de leur ſalaire. Enſuite il donna ordre à deux ou trois de ſes domeſtiques de nous mener au logis de nos Compagnons, qui nous aiant apperçus de loin vinrent au devant de nous, & témoignérent une grande joie de nous revoir. Il y avoit cinq jours que ceux qui étoient demeurez dans l'Iſle aprés nous étoient dans ce Village; & il y en avoit davantage que les cinq qui s'étoient ſervis d'un radeau auſſi bien que nous, y étoient arrivez avec le ſe-

cours de quelques pêcheurs qu'ils avoient rencontrez.

Auſſi-tôt qu'ils nous virent ils s'empreſſérent à nous bien traiter ; & peut-être euſſent-ils mieux fait de ne point donner à des gens qui avoient jeûné ſi long-tems, de tant de ſortes de viandes & en ſi grande quantité ; car ſans le piſang & le miel qui nous ſervirent d'entremets & de médecine, je croi que nous euſſions tous crevé. Cette opération fut ſi heureuſe que toutes ces viandes ne nous cauſérent aucune incommodité ; & ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt qu'encore que nous mangeaſſions beaucoup & ſouvent, nous avions le même apétit, & toûjours également faim.

Deux jours aprés que nous fûmes-là, le Gouverneur jugea à propos d'envoier les premiers venus au Bureau de la Compagnie, pour informer les Officiers du naufrage de leur vaiſſeau ; Et il leur fit dire par ſon Trucheman qu'ils ne manquaſſent pas de faire de grandes proviſions, parce que le voiage étoit de plus de deux cens lieuës ; qu'outre cela ils marcheroient cinq grandes journées dans un païs ſtérile & deſert ; & que celui qu'on trouvoit enſuite, n'étoit guéres plus fertile ni plus habité. Cette nouvelle alarma ces pauvres gens, qui n'étoient encore ni bien remis de leurs fatigues, ni entierement raſſaſiez : & il ſembloit même que plus ils mangeoient, plus ils avoient envie de manger. Nonobſtant cela il falut partir, & ils n'y répugnérent pas pour les raiſons que nous avons dites.

tes. Pour nous qui étions les derniers venus, aprés avoir donné les trois ou quatre premiers jours au repos & à la joie, je m'informai par quelle avanture nos Compagnons étoient sortis de l'Isle infortunée, & l'on me conta ce qui suit.

Comment ceux qui étoient demeurez dans l'Isle, en sortirent.

Aprés nous avoir dit adieu ils se retirérent au lieu ordinaire, & comme il étoit tard ils tâchérent de reposer. Le lendemain s'étant aperçûs qu'on leur avoit pris leurs provisions, ils en eurent autant de douleur que si on leur eût ôté la vie. Dans le fort de leur affliction ils levérent les yeux au Ciel, & demandérent à Dieu avec toute l'ardeur dont les affligez sont capables, qu'il les délivrât de cette misére. Chacun ensuite eut recours aux feüilles, mais ce ne fut pas sans gémir de se voir réduits à ce triste mêts.

Sur le soir il y en eut deux qui en s'entretenant de leur mauvais sort, se trouvérent insensiblement à la pointe de l'Isle d'où ils découvrirent des Pêcheurs. Dés qu'ils crurent en être vûs, l'un des deux rompit une branche d'arbre, où il attacha un morceau de toile pour servir de signal qu'il y avoit quelqu'un dans l'Isle. Les Pêcheurs s'aprochérent, & baissérent la voile à un jet de pierre du rivage. Aprés un quart d'heure de consultation, ils s'aprochérent un peu plus prés, & demandérent aux nôtres en Portugais quelles gens ils étoient? On leur répondit en la même Langue, & aprés avoir satisfait à tout, les Pêcheurs descendirent à Terre où ils attachérent leurs trois Barques. Ils étoient tous armez, les uns de dars & de javes-

javelots,& les autres d'arcs & de fléches; & quoiqu'ils viſſent bien que nos gens n'avoient pas la mine de les vouloir ſurprendre,ils uſérent de précaution & leur demandérent leurs armes. Nos gens qui n'avoient que leurs couteaux, les jettérent à Terre ſans héſiter & un des Négres les amaſſa. Enſuite ceux ci s'aprochérent, demandérent à voir les autres, & combien ils étoient. De peur que le nombre n'éfraiât les Négres, les nôtres dirent qu'ils n'étoient que ſept & qu'ils alloient les leur faire voir. Ceux qui les guidoient ravis de ſe voir ſur le point d'être délivrez, éclatérent à l'entrée du Bois, & jettérent des cris qui cauſérent une équivoque. Leurs Compagnons qui les entendirent crurent qu'on leur crioit *arrête*, & que quelque bête étoit bleſſée. Chacun à ce bruit s'arma d'un bâton & courut de toute ſa force vers le lieu où les voix ſe faiſoient entendre. Quand les Négres les virent ſi ardens & ſi échauffez, ils s'imaginérent qu'ils étoient trahis, & dans cette ſurpriſe ils tirérent quantité de fléches dont nul des nôtres ne fut atteint. Ceux-ci ſe voiant attaquez par des viſages qu'ils prenoient pour des miſérables eſclaves qu'ils avoient vus de l'autre côté deux jours aprés qu'ils furent dans l'Iſle, ſe figurérent que la faim les avoit pouſſez-là, où trouvant nos gens à leur avantage, ils les avoient voulu maſſacrer. Dans cette penſée ils s'animérent de telle ſorte, qu'ils étoient réſolus de les mettre en pieces quand leurs carquois ſeroient épuiſez. Les deux qui étoient

étoient prés des Négres s'étant aperçûs de la mépriſe de leurs Compagnons, leur crierent qu'ils ſe trompoient ; qu'ils ſe défiſſent de leurs bâtons, & qu'ils aprochaſſent hardiment. Ceux-ci obéïrent, & en aprochant ils demandérent par ſignes aux Négres s'ils avoient dequoi manger, & qu'ils ſe hâtaſſent de leur en donner. L'un des Pêcheurs répondit en bon Hollandois que leurs beſoins étoient évidens ; qu'on leur donneroit ce qu'ils ſouhaittoient, mais qu'il faloit auparavant qu'on leur mit en main toutes les armes de l'Equipage, & on leur donna ſans répugnance juſques aux coûteaux.

Les Pêcheurs ne craignans plus rien, donnérent à nos gens un peu de ris cuit, qui fut mangé ſi avidement que les premiers en demeurérent tout ſurpris. Cependant les nôtres impatiens de ſe voir hors de là, demandérent aux Négres s'ils vouloient bien les en tirer, & ceux-ci y conſentirent pourvû qu'on paiât la voiture, alléguans qu'ils étoient pauvres, & qu'ils ne pouvoient ſans s'incommoder les porter à Terre pour rien. Comme les nôtres avoient de l'argent on fut bien-tôt d'accord du prix, & l'on convint de leur donner quatre écus pour chacun, puis les Pêcheurs s'occupérent tout le jour ſuivant à renforcer leurs Barques qu'ils diſoient étre trop legéres & trop petites pour tant d'hommes. Pour ce qui eſt des vivres, ils dirent qu'ils avoient aſſez de ris pour eux & pour les Hollandois ; & qu'ils eſpéroient prendre du poiſſon en aſſez grande quantité pour raſſaſier les plus

plus affamez. C'étoit la meilleure nouvelle que pûssent aprendre ces derniers; aussi en eurent-ils une joie extraordinaire; & dés ce moment il y en eut qui demandérent plein leur chapeau de ris, ce qu'ils obtinrent pour le prix d'un demi écu. Pendant que les Négres pêchoient, nos gens faisoient cuire le ris qu'ils leur avoient donné; & avant qu'il fût prêt, on leur aporta du poisson, & ce qu'il faloit pour l'aprêter. Le soir avant que de nous coucher, le maître ordonna secrettement que nos gens veillassent l'un aprés l'autre, pour empêcher que les Négres ne les insultassent; & ceux-ci de leur côté prirent la même précaution.

Deux jours aprés, les Pêcheurs les avertirent de se tenir prêts pour partir la nuit suivante; & dés que l'on fut embarqué, les Pêcheurs ramérent avec tant de force, qu'ils furent bien-tôt à leur village. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils menérent nos gens chez le Gouverneur, qui leur fit bon acceüil, & qui dépêcha deux ou trois Barques chargées de vivres vers ceux qui étoient sur le radeau. Après avoir donné cet ordre, il les fit asseoir autour de lui sur une grande nate, où les Pêcheurs mirent les armes dont ils s'étoient saisis pour leur sûreté; & l'argent donné pour le passage. Le Trucheman du Gouverneur leur dit de sa part qu'il faloit qu'ils les reprissent; mais ils ne reprirent que leurs armes, alléguans qu'il n'étoit pas juste que ces pauvres Pêcheurs fussent frustrez de leur salaire. Dès qu'ils furent assis, un

Nos Voyageurs arrivent à un Village.

un Eunuque dit que la plûpart des femmes du Gouverneur avoient envie de voir les plus jeunes des Hollandois, & ils leur furent envoiez. Le lieu où ils entrérent eſt un grand eſpace diſtingué par pluſieurs petits apartemens, au milieu deſquels eſt une cour où l'Eunuque les fit entrer. A peine y étoient-ils qu'ils furent entourez de ces femmes, dont les uns leur prenoient le nez ; les autres leur pinçoient les jouës ; celles ci les déboutonnoient pour voir & toucher leurs eſtomacs : celles-là leur paſſoient doucement la main ſur le viſage en les regardant d'un œil tendre ; & il n'y en avoit pas une qui ne témoignât ſouhaiter que ces deux jeunes hommes demeuraſſent là quelques heures ; mais le fâcheux Eunuque ſortit & leur fit ſigne de le ſuivre. Lorſqu'ils eurent joint leurs Compagnons, ils furent menez tous enſemble dans l'Auberge des Etrangers. Le lendemain qui étoit un jour de marché le Gouverneur les alla trouver, leur changea leur argent en certaines petites coquilles qui eſt la monnoie du païs, & leur aida à acheter les choſes néceſſaires afin qu'on ne les trompât pas.

Le reſte du jour fut emploié à faire bonne chere ; & ſur le ſoir le Teneur de livres aiant mis le nez à la porte reçût un coup de pierre dont il fut fort incommodé. Celui-ci aiant fait ſes plaintes, le Gouverneur ſe mit en colere & fit chercher le criminel, qui étoit un de ſes domeſtiques. Aprés l'avoir aigrement repris, il lui fit paſſer une fleche au tra-

vers des narines : enſuite on lui attacha un tambour ſur les épaules, & dans cet équipage on le mena devant la maiſon du bleſſé, où aprés avoir eu quelques coups de foüet ſur les épaules, il fut banni à perpétuité. Voilà l'avanture des quinze hommes qui étoient demeurez dans l'Iſle aprés nous; voici celle des ſept qui s'étoient ſervis auſſi bien que nous d'un radeau pour en ſortir.

Comment ſept de nos Voiageurs quittérent l'Iſle Infortunée, & les avantures qui leur arrivérent.

Comme ils n'avoient point d'ancre; durant cinq jours & autant de nuits, ils lutérent inutilement contre la force des Courans qui les jettérent contre un banc de ſable. Ce banc occupoit un grand eſpace, où ils crûrent d'abord qu'ils trouveroient de l'herbe & des feüilles dont ils pourroient vivre quelque temps, ne leur reſtant plus rien de ce qu'ils avoient pris dans l'Iſle. Cette opinion ne leur dura pas, car aprés avoir bien cherché, ils ne virent en nul endroit qu'un peu de fiente de Bufle qu'ils amaſſerent avec ſoin. Il y avoit deux jours qu'ils ne vivoient que de la mouſſe que le flot de la Mer fait naître ſur le bois qui en eſt frapé. Ainſi leurs eſtomacs étant accoutumez aux ordures, cette derniere leur parut fort bonne, & ils ne ſe plaignoient que de n'en trouver pas aſſez.

Cette fiente leur dura trois jours, & au bout de ce tems ils ſe trouvérent tous ſi foibles, qu'ils ne pouvoient plus ni ramer, ni ſe tenir debout qu'avec peine. Un de la Troupe faiſant réflexion ſur la neceſſité de mourir en ce triſte lieu :

Propoſition de *Que vous en ſemble*, dit-il à quatre autres

tres qui l'accompagnoient, *faut-il que nous mourions tous de faim? & ne seroit-il pas plus juste que quelques-uns fussent sacrifiez pour les autres? Il est vrai que la Loi ordonne d'aimer son prochain, & qu'elle défend l'homicide: mais est-il rien qui nous soit plus proche que nous-mêmes; & ce précepte de prohibition ne semble-t'il pas nous insinuër que tout est permis pour conserver l'être que la Nature a donné? J'ai pour garant tout ce qui a vie, les grands poissons mangent les petits, & le moindre petit insecte fuit par un instinct naturel les aproches de son ennemi. La mort nous talonne*, s'écria-t-il, *de tous nos ennemis, c'est le plus terrible & le plus cruel. Pourquoi ne lui pas opposer le seul obstacle qui nous reste? Tuons les plus foibles d'entre nous, la Nature nous le conseille, & je ne vois pas que vous puissiez éluder mon raisonnement?* manger quelqu'un de la troupe.

Faux raisonnement, faux principe, reprit un de ceux à qui il parloit, *la défense de tuër personne est si expresse dans la Loi, que nulle raison ne nous en dispense. Ces paroles*, Tu ne tuëras point, *sont formelles & ne souffrent nulle exception, & sans user de plus longs discours pour vous faire voir que vous vous trompez, sachez que si vous continuez dans un si pernicieux dessein vous devenez l'ennemi de Dieu & des hommes.*

Cet honnête homme qui se nommoit Adrien Raas eût beau prêcher ce cœur endurci, ses raisons furent mal reçûës, & on lui opoſa toûjours que l'extrême nécessité n'étoit sujette à aucune loi. Les trois autres qui s'étoient trouvez à cette funeste harangue se laissérent persuader, & se préparérent tous ensemble à

pouſſer à bout leur réſolution. Adrien Raas qui s'en aperçût alla avertir les deux victimes de ce qui ſe tramoit contre elles. A cette nouvelle ces miſerables ſe lamentérent de telle ſorte que leur ami leur promit de les aſſiſter. Dès ce moment il les mena dans un lieu écarté, où il leur aida à faire deux foſſes pour s'y cacher pendant la nuit, qui étoit le tems deſtiné à ce ſacrifice ſanglant. Par ce moien leur deſſein ne réüſſit pas; c'eſt pourquoi ils prirent d'autres meſures & en uſérent comme il ſuit. Trois des Complices voiant la peine qu'ils avoient à ſurprendre ceux qu'ils avoient envie d'égorger, jettérent les yeux ſur un d'entr'eux qui étoit grand, & dans lequel ſeul ils crurent trouver ce qu'ils perdoient dans les deux autres. Celui-ci étoit pénétrant & il vit bien-tôt à leurs manieres que c'étoit à lui qu'ils en vouloient.

Dès lors il ſe tint ſur ſes gardes, & ſans faire ſemblant de rien, il les flâ-a, les exhorta à bien eſperer; & leur dit qu'il ne doutoit pas qu'il ne paſſât bien-tôt quelques Barques; & qu'alors la langue du Païs qu'il avoit aprife à Coromandel où il avoit été ſoldat leur viendroit fort à propos. Cette ruſe eut un bon ſuccès, on crût qu'étant auſſi habile qu'il diſoit l'être, il méritoit qu'on le conſervât. Adrien Raas qui étoit un homme de paix lui aida à pouſſer ſa pointe; & quoiqu'il ſçût que ce qu'il diſoit étoit faux, il ne laiſſa pas de l'apuier, & de dire qu'un tel homme étoit un treſor en païs étranger. Un des plus affamez voiant qu'on ne finiſſoit

niſſoit rien, & qu'on détruiſoit tous ſes projets. Hé bien, dit-il, eſt-ce là le fruit de tant de complots & de veilles, & ne mourra-t-il donc perſonne? qu'on raiſonne comme l'on voudra, mais je déclare qu'il me faut un homme; & que je ne me couche point que je n'en aie fait un bon repas. Trois autres aiant dit la même choſe, Adrien Raas leur remontra qu'ils alloient tomber par leur impatience dans un peché criant: qu'ils y penſaſſent ſérieuſement, & qu'ils attendiſſent encore un peu. Ce n'eſt déja que trop attendû, reprit un des plus détermitez, & les deux qu'on veut maſſacrer ſont ſi peu dignes de la vie, que c'eſt peché de les laiſſer vivre. Adrien Raas voiant que ſes remonttances ne ſervoient de rien leur propoſa de tirer au ſort, que nul de la Troupe n'en fût exempt, & il leur dit que celui ſur qui le Ciel le feroit tomber, ſeroit jugé digne de mort. Sa propoſition fut rejettée, & comme on cherchoit un autre expédient, il y en eut deux qui s'offrirent d'aller chercher Terre, d'où ils promirent d'envoier du ſecours aux autres le plus promtement qu'ils pourroient. Cet avis plût à toute la Troupe, & pour rendre la choſe plus aiſée, ceux qui demeurérent ſur le banc donnérent aux deux avanturiers preſque tout leur argent; avec quoi ces derniers partirent & arrivérent inopinément à un village de Bengala. Comme ils ne ſçavoient où ils étoient & qu'ils ne pouvoient ſe faire entendre, ils ne purent indiquer le lieu où étoient leurs Compagnons. Cepen-

dant leur mal étant visible les habitans les traitérent bien durant deux jours, puis on les mit dans une Barque, où on leur fit faire trois cens lieuës pour être presentez au Général des armées du Grand Mogol.

Huit jours après qu'ils furent partis, les cinq miserables qui les attendoient virent passer des Pêcheurs assez prés du lieu où ils étoient pour en être vûs. Ces derniers s'étant aprochez à la portée de la voix, les Hollandois presserent celui d'entr'eux qui s'étoit vanté de sçavoir leur Langue de leur parler, & il leur cria *païe*, *païe*; ces deux morts ne signifiant rien les Pêcheurs n'avancérent pas, c'est pourquoi les autres se repentirent de ne l'avoir pas mangé. Aprés lui avoir fait des reproches & l'avoir apellé cent fois le plus fourbe de tous les hommes, ils se firent entendre le mieux qu'ils purent; & les Pêcheurs en s'aprochant leur firent signe de se défaire de leurs couteaux avant que d'entrer dans leurs Barques. Aussi tôt qu'ils y furent ils se battirent à qui auroit quelques poissons morts qu'ils aperçûrent dans la Barque, & dans ce tumulte il leur tomba quelques sacs d'argent que les pêcheurs regardérent d'un œil d'envie. Incontinent aprés ils se saisirent de nos malheureux affamez, & aprés leur avoir ôté jusqu'au dernier sou, ils en jettérent trois sur un banc de sable, & deux qui résistoient dans l'eau, en leur disant par ironie que ce bras de Mer étoit Bengala. Ces pauvres gens ainsi maltraitez, dépourvus de tout, & hors d'espérance

rance de sortir de ce fatal endroit, se couchérent sur le sable, où ils attendoient à tous momens que la mort vint finir leurs miseres. Aprés avoir été vingt-quatre heures dans cette détresse, il passa d'autres Barques, qui aparemment étoient du nombre de celles que le Gouverneur dont nous avons parlé avoit envoiées au-devant d'eux. Les Mores aprochérent d'eux-mêmes, & firent signe à nos malheureux d'y entrer. Aussi-tôt qu'ils y furent on leur ouvrit un tonneau de miel qu'on leur abandonna. Ils étoient tous surpris de se voir si bien régalez; & cependant ils aprehendoient qu'on ne les laissât là; c'est pourquoi la nuit ils remplirent leur chapeau de miel, qu'ils cachérent pour l'avenir en cas que les pêcheurs ne vouluſſent pas les emmener. Leur crainte néanmoins fut vaine, le lendemain ils furent menez à Sondiep; où le maître & ceux qui l'accompagnoient arrivérent le même jour. Le Gouverneur du village où ils arrivérent les reçut favorablement; eut soin que rien ne leur manquât; & cinq jours aprés il leur conseilla d'aller porter aux Officiers de la Compagnie la nouvelle de leur naufrage.

Pour nous qui étions les derniers venus nous ne songeâmes qu'à nous reposer, ou plûtôt qu'à manger, car jour & nuit nous dévorions & avions toûjours la même faim. Nôtre bonne chere néanmoins n'étoit pas toûjours égale, car comme il étoit défendu d'avoir du feu la nuit, nous ne pouvions manger que du ris & des œufs tout crus.

Après avoir été là cinq jours nous priâmes le Gouverneur de nous permettre d'aller à Bolwa où nos Compagnons étoient allez. D'abord il en fit difficulté, ne jugeant pas que nous fussions encore assez forts pour entreprendre un si long voiage ; mais quand il vit que nous y étions résolus, il nous fit préparer trois Barques, l'une pour nous porter, & les deux autres pour nôtre escorte.

La nuit suivante nous arrivâmes à Anam, pauvre & misérable village où nous ne pûmes rien trouver. Delà nous renvoyâmes nos trois Barques, & nous en loüâmes une autre jusqu'à Bolwa. A deux lieuës de cette ville nos guides nous menérent à Terre & nous firent faire à pied le reste du chemin. Pendant qu'ils allérent chez le Gouverneur pour l'avertir de nôtre arrivée, nous achetâmes du lait & du ris que nous fîmes cuire dans un pot, qui nous fut prêté par des Mores qui parloient Portugais. Il étoit presque cuit lorsque nos guides revinrent nous dire que le Prince nous atendoit & qu'il faloit partir tout à l'heure. Cette nouvelle nous déplut, car nous avions une faim canine, & nous ne pouvions nous résoudre à laisser à des Etrangers ce que nous avions eu bien de la peine à apprêter. Nous prîmes donc le pot, & le portâmes tour à tour jusqu'à la porte du palais du Prince, où nous mangeâmes avant que d'entrer. Ensuite on nous mena où étoient nos vingt Compagnons qui étoient partis long-tems avant nous, & demi-heure aprés nous fûmes tous ensemble

ſemble introduits dans un ſalon où l'on voulut voir tout nôtre argent, afin de nous en tenir conte ſi nous étions volez en chemin. Enſuite on nous mena au logis qui nous étoit préparé ; & par ordre du Prince on nous y ſervit d'un conſommé nommé Brenſie qui ne ſe voit que ſur la table des grands du païs. Ce mêts ſe fait d'excellent ris, d'un oye fort graſſe & de deux poulets, qu'on preſſe dans un linge quand ils ont boüilli deux ou trois heures. On ajoûte au ſuc ainſi ſéparé de pluſieurs ſortes d'épiceries ; ſur tout de la fleur de muſcade, du girofle, du ſucre ; du ſaffran & de la canelle. Ce conſommé eſt ſi nourriſſant, qu'en moins de trois ou quatre jours nous reprîmes nôtre embonpoint. Avec tout cela nos eſtomacs n'en étoient pas fort ſatisfaits, & ils euſſent bien mieux aimé une viande moins ſucculente ; mais il faloit nous laiſſer conduire, & l'on eût trouvé fort étrange que nous euſſions préféré un peu de ris ſec & du poiſſon cuit dans l'eau, à ce qui n'eſt que pour les perſonnes de la premiere qualité.

Cinq jours aprés que nous fûmes-là, les Etats du Roiaume que le Prince avoit convoquez, s'aſſemblérent devant ſon Palais, où à meſure qu'ils arrivoient, on les voioit s'aſſeoir à la mode des Orientaux. Quand tous les Membres y eurent pris place, le Prince ſortit du Palais au milieu de ſes Gardes, les uns avec l'arc & la fléche, les autres avec le coutelas & le bouclier, & alla s'aſſeoir comme les autres. Ils furent tous dans cette poſture depuis

Aſſemblée générale des Maures.

depuis le matin juſqu'au ſoir; & ce qu'ils avoient réſolu fut ſi peu ſecret, qu'une heure aprés le peuple en étoit informé. Je voulus ſçavoir la raiſon d'une choſe ſi peu commune, & l'on me répondit qu'on ne faiſoit point-là de miſtére des affaires d'Etat, ſoit par coutûme, ou par impoſſibilité. La raiſon eſt que les Chrétiens qui ſont là fort conſiderez compoſent la Garde du Prince; & bien que ces Chrétiens ne le ſoient peut-être que de nom, car ce ſont des Négres qui ſont nez ſujets du Roi de Portugal; ils ſont néanmoins eſtimez ſi braves, qu'on a pour eux un reſpect tout particulier; Ainſi les Grands ſe font un plaiſir de leur amitié; & pour l'obtenir il n'y en a guéres qui ne leur diſent tout ce qui ſe paſſe au Conſeil. C'eſt par leur moien que tout eſt ſu, car comme ces Gardes ont leurs amis; d'heure en heure on ſait dans la ville tout ce qui ſe fait à la Cour.

Le lendemain le Prince nous envoia dire qu'il nous étoit libre de partir & que les Barques étoient toutes prêtes. Comme c'étoit ce que nous ſouhaitions le plus nous partîmes demi-heure aprés, & arrivâmes fort heureuſement à Decka. Les Officiers de la Compagnie nous reçûrent parfaitement bien. Nous leur contâmes nos avantures; & ils nous aprîrent le naufrage du vaiſſeau nommé le Vvéſop vers les Iſles des Ananans, où les habitans avoient mangé quarante hommes de l'équipage.

Lorſque nous eûmes fait connoître que nos forces étoient revenuës, le Comman-

mandeur nous fit aprêter une Barque pour aller à Ougueli où les Hollandois ont un comptoir ; mais une heure avant que de partir, le Commandeur reçut une lettre du Général du Grand Mogol, par laquelle il ordonnoit que nous allaſſions le trouver. Cet ordre étoit exprés, & quelque répugnance que nous euſſions à y obéïr, on ne put nous en diſpenſer. On diſoit pour raiſon que ce Général qui étoit puiſſant, menaçoit en cas de refus, de faire eſclaves tous les Hollandois qui ſe trouveroient dans les Etats de ſon Maître, & qu'il ne falloit pas l'irriter.

Il fallut donc céder à la force ; & en nous préparant à un voiage de plus longue haleine que le premier, on nous dit que ce Général nommé Nabab étoit un homme à qui la Fortune avoit toûjours été favorable. Qu'il n'avoit jamais perdu de batailles ni levé le ſiége devant quelque place que ce fût : & qu'il avoit pris quantité de villes, défait des armées toutes entiéres, & rendu pluſieurs Roiaumes tributaires du Grand Mogol. Ces proſpéritez nous firent embarquer de meilleur courage pour ſuivre les guides qui avoient ordre de nous mener à l'armée que commandoit un ſi vaillant homme.

Durant trente jours nous allâmes tantôt par mer tantôt par Terre, & paſſâmes par pluſieurs villes preſque deſertes, les habitans de ce païs-là aiant coûtume en tems de guerre de quitter leurs maiſons pour ſuivre l'armée quelque part qu'elle aille. Ces gens ſont doux & de bonne foi. Ils n'ont ni ambition ni envie ;

& bien loin de chercher à s'emparer du bien d'autrui, ils ont peu de soin de leur intérêt & se contentent de peu de choses. Ils sont querelleux & injurieux, mais dans leur plus grande colére ils ne parlent jamais du Diable. Pour les sermens, ils n'en font point que dans les affaires d'importance; & ces sermens sont si inviolables, qu'on s'y peut fier y allât-il de tous les Empires du monde.

Le trente-cinquiéme nous allâmes à bord d'un des vaisseaux du Nabab, où nous trouvâmes quatre Anglois, quelques Portugais, & deux hommes de nôtre Equipage dont nous avons parlé. Delà nous allâmes moüiller près la ville de Renguémati, d'où nous joignîmes peu aprés l'armée du Mogol. Le Général que nous saluâmes dans sa Tente nous témoigna qu'il étoit bien aise de nous voir, & un moment aprés il nous fit donner une grande coupe pleine d'arrak pour boire à sa santé. Cette coupe étoit fermée d'une maniere assez difficile à trouver; aussi étoit-ce pour se divertir que le Général nous la fit donner. Lorsque nous nous en aperçumes, nous la prîmes tous l'un aprés l'autre avec peu de succès; & nous étions sur le point de l'abandonner, quand il me tomba dans l'esprit que cette coupe n'étant que de bois elle étoit aisée à percer. Je la repris donc & y fis un trou avec la pointe de mon couteau. Comme elle étoit pleine jusqu'au haut, l'arrac en sortit impétueusement, & par ce moien nous en bûmes tous, & usâmes de la liberté que le Nabad nous avoit don-

Nos voyageurs joignent l'armée du Grand Mogol.

donnée, en disant qu'il faloit bien boire & bien combattre. Cette boisson étoit si forte que nous en sentîmes bien-tôt les effets; nous devînmes gais, libres; & hardis avec le Général, qui nous fit dire que dans six mois ils nous renvoieroit auprés de ceux de nôtre nation. Il nous accorda en même-tems la joüissance de tout le butin que nous ferions sur les ennemis: nous promit cinquante * roupies pour chaque tête de Portugais que nous lui porterions, & cent pour chaque prisonnier. Ensuite il dit à nôtre maître de navire qu'il le renvoieroit vers ses maîtres pour leur donner avis de la perte de leur vaisseau; qu'il pouvoit prendre nôtre Chirurgien avec lui, & trois garçons de l'Equipage, qui étoient trop jeunes pour suivre l'armée. Cependant l'arrac nous avoit si fort étourdis, que sans considérer que nous étions dans la Tente du Général, nous pensâmes nous battre pour des oranges qu'on nous avoit servies, parce que quelques-uns en avoient pris plus que les autres. Le Général excusa nôtre impertinence, & se contenta de commander à son Chirurgien de nous emmener dans sa Tente pour y boire modérément.

Nos voyageurs arrivent à un village.

Le lendemain le Général nous envoia trois cens roupies, & nous assigna certains bâtimens nommez Gourapes, chacun desquels étoit monté de quatorze piéces de canon & de cinquante-cinq ou soixante hommes. Chaque gourape étoit apuyée

* *La roupie vaut 30. sous de nôtre monnoie.*

apuyée de quatre Koſſes : ce ſont des bâtimens à rames qui ne ſervent qu'à remorquer. Ils ſont montez de quatre-vingts hommes. De plus il y avoit deux vaiſſeaux, chacun deſquels étoit commandé par quatre Anglois ; & une Galiote dont les Officiers qui étoient Portugais eurent ordre de nous céder leurs places. La Galiote & les deux vaiſſeaux avoient chacun cinq cens hommes, & huit Gourapes pour les remorquer. Il y avoit auſſi un très-grand nombre de gros bâtimens de Bas bord, dont la pouppe & la prouë étoient larges, & qui ne portoient point de mâts. Ces bâtimens avoient à prouë trois batteries, dont la plus baſſe étoit de deux piéces, qui portoient chacune trente-ſix livres de bale, la ſeconde de deux piéces, qui en portoient vingt-quatre, & la troiſiéme de deux autres piéces qui en portoient dix. Ils avoient deux batteries à pouppe chacune de trois piéces par bande, & chaque piéce de huit livres de bale. La plûpart des Officiers étoient Portugais, & le Général avoit ſi bonne opinion des Chrétiens que pour peu qu'un Maure fût de Portugais, il lui donnoit quelque belle Charge, ſur tout s'il ſe diſoit Chrétien.

Il y avoit encore pluſieurs vaiſſeaux qui n'étoient chargez que d'artillerie & de bonnes piéces de canon, afin que l'on n'en manquât pas. On y voioit principalement de grands bâtimens diſtinguez par petites hutes fort propres, pour les femmes des Grands qui ſuivoient l'armée. Le Général en avoit cinq cens : ſes

Con-

Conseillers trois cens ; & ainsi des autres à proportion de leur qualité & de leurs biens. Toutes ces femmes étoient gardées par des Eunuques à qui l'on avoit tout coupé dès leur jeunesse, & qui avoient beaucoup de crédit auprés de leurs Maîtres. Une infinité d'autres bâtimens chargez de toutes sortes de vivres étoient dispersez dans l'armée, où toutes les choses nécessaires étoient en abondance.

Dès qu'on eut ordre de marcher nous cherchâmes les bâtimens que l'on nous avoit assignez, mais j'eus le malheur de m'égarer avec un de mes Compagnons, & nous fûmes huit jours sans nous reconnoître. Ce petit malheur me donna lieu de voir de plus prés la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient, celles-là de trois cens mille hommes, & celle-ci de cinq cens mille. Le Général étoit au milieu de la Cavalerie, & devant lui marchoient quantité de Trompettes, & de Timbaliers tous montez sur des éléfans. Il étoit suivi de vingt de ces animaux, chacun desquels portoit deux petites piéces de canon, deux Canonniers & deux Chargeurs. Ensuite marchoient trois ou quatre mille Moscovites tous montez sur de beaux chevaux. L'Infanterie n'étoit pas moins leste que la Cavalerie, & il y avoit un très-grand nombre d'éléfans sur lesquels on disoit que le Général faisoit fond.

Plusieurs milliers de Chameaux chargez du bagage, étoient suivis de toutes sortes de Marchands, d'artisans, de Courtisanes, les uns montez sur des chameaux

meaux & les autres ſur des chevaux. On nous dît que ce grand Corps coûtoit tous les jours au Grand Mogol plus de cinq millions, dont la plûpart étoient payez par les Courtiſanes & par les Marchands qui ſuivoient l'armée. Ce que je n'eus pas de peine à croire, parce que je ſavois qu'en ce pais-là n'y aiant rien à faire dans les villes pendant la guerre, les habitans étoient contrains de ſuivre l'armée, où par ce moïen on avoit de tout en abondance, excepté la boiſſon forte, dont l'uſage étoit permis aux ſeuls Chrétiens, parce que les Maures pour peu qu'ils en boivent, ſont cruels & ſanguinaires.

Le païs de Kosbia pris par l'armée du Grand Mogol.

Après une longue marche nous entrâmes dans le Koſbia, païs ſitué entre les Royaumes de Bengala & d'Azo, dont le Général ſe rendit maître avec peu de peine. Le Roi d'Azo s'étoit figuré que les murailles de ſa Capitale étoient à l'épreuve de nôtre canon, & il s'y croioit en ſûreté; mais il éprouva bien-tôt le contraire, nous prîmes ſa ville d'aſſaut, & lui-même fut fait priſonnier. On lui mit au cou un collier de fer d'où pendoient deux groſſes chaînes qu'on attacha à ſes deux jambes; & dans cet état il étoit ſervi par quatre valets. Si-tôt que le Roi fut enchaîné, on indiqua au Général certaines caves taillées dans le roc où étoient ſes treſors; le reſte fut mis au pillage, & nous penſions tous nous y enrichir, mais tous ſe trompérent dans leur opinion; car outre que ces gens-là n'ont pour tout habit qu'un morceau de toile qui leur deſcend

cend depuis la ceinture juſqu'aux genoux, ils avoient ſi bien tout caché, qu'il fut impoſſible de trouver chez les riches non plus que chez les pauvres autre choſe qu'un pot plein de ris, & une boëte pleine de chaux & de quelques feüilles qu'ils mâchent toûjours afin d'avoir la bouche nette. Nous nous attendions ſi peu à cela, que nous eûmes bien de la peine à croire ce que nous voyions, & nôtre ſurpriſe fut d'autant plus grande, que nos gages ne ſuffiſant pas pour nous entretenir, nous avions fait fond par avance ſur le butin de Koſbia. C'eſt pourquoi nous ne pûmes qu'avec un déplaiſir extrême nous voir réduits à nous contenter de dix écus par mois, les vivres étant extrêmement chers, & n'aiant aucune reſſource. La raiſon pourquoi nous avions ſi peu, c'eſt que nous étions-là malgré nous, & que nous n'y étions que pour un tems; au lieu que les Anglois & les Portugais qui s'étoient offerts d'eux-mêmes, & dont le tems n'étoit point fixé, touchoient vingt-cinq écus par mois.

Quelques jours après, le Général fit propoſer à nos deux Charpentiers de lui conſtruire un beau vaiſſeau ſur un modéle qu'il leur montra: après quoi il leur promit de les remettre en liberté. Ils acceptérent la propoſition; ils furent envoyez à Déka, où ils entreprirent la conſtruction du vaiſſeau qui plut au Général, & celui-ci leur tint parole.

On nous demanda en même-tems ſi quelqu'un de nous vouloit accepter le Gouvernement du Château d'Agra, &

pour nous y inciter, on nous promit qu'on nous y traiteroit en Princes; mais toutes ces belles promeſſes ne nous tentérent nullement, & quoiqu'on dit que c'étoit un grand avantage, ce n'en étoit pas un pour des gens qui ne pouvoient vivre parmi les Maures, & qui craignoient que cet emploi ne les attachât enſorte qu'ils ne puſſent plus ſortir du païs.

Comme le Général étoit un homme d'expédition, incontinent après la défaite du Roi d'Azo, il ſe hâta de paſſer ſur les Terres du Roi d'Aſſam qui étoit un des principaux ennemis du Grand Mogol. On dit que ce Roi étant averti de ſa marche plaignit le peu de jugement de ce pauvre vieillard, & qu'il s'étonnoit qu'avec huit cens mille hommes ſeulement, il entreprît de faire ce que n'avoient pu deux millions d'hommes. En effet, il ſembloit qu'il y eût un peu de témérité dans nôtre entrepriſe & que l'exemple d'une ſi prodigieuſe armée qui venoit de périr au même endroit où nous allions, dût intimider nôtre Général. Mais bien loin de craindre dans ces occaſions, la difficulté du péril irritoit ſon courage: & de peur que l'eau qui inondoit tous les ſix mois plus de la moitié de ce Rōiaume n'arrêtât ſes projets, il avança à grandes journées, & ſe rendit avant ce tems-là où il avoit envie de ſe voir. Dés que nous fûmes dans le païs de l'ennemi, la conſternation fut générale; & la bonne opinion que tout le monde avoit du Nabab, fit réſoudre une

infinité

infinité des ſujets de l'ennemi à ſe jetter de ſon côté comme le meilleur & le plus ſûr : mais la chance tourna peu aprés, & la bonté de nos ennemis ne fut pas de longue durée.

Sur ces entrefaites les Anglois & nous aiant remarqué tous les ſignes d'une prochaine tempête, nous regardâmes avec attention ſi l'étoupe étoit bien pouſſée dans toutes les fentes du bordage de nôtre Bâtiment, & en bouchâmes toutes les jointures avec des planches, des plaques de plomb, des piéces de bois, & d'autres matieres propres à le tenir ſain, étanché, & franc d'eau : Mais tout cela n'empêcha pas que nôtre Galiote ne périt. Comme elle n'étoit point leſtée les Courans la renverſérent ; & ce qui hâta nôtre perte, ce fut la ſote & extravagante curioſité d'un Matelot qui en étoit le Chef. Cet homme pour mieux éprouver ce que pouvoit ce bâtiment, voulut qu'on fît force de voiles, & dès qu'on lui eut obéï la riviere nous engloutit. Il y avoit aſſez près de nous des bâtimens qui euſſent pû nous ſecourir ſi la coûtume l'eût permis ; mais en de ſemblables rencontres les Maures n'aſſiſtent perſonne, non pas même leurs proches parens, ni leurs plus intimes amis. Par bonheur néanmoins il ſe trouva une femme forte & bienfaiſante, qui voiant cinq Hollandois ſur le point de ſe néier, approcha d'eux à force de rames, malgré deux hommes qui l'en empêchoient, & les reçût dans ſon bâteau.

La largeur du Gange eſt inégale,

étant en quelques endroits d'une demi-lieuë, d'une lieuë, & d'une lieuë & demie : ſi-bien que lorſque le vent eſt grand, cette riviere a des lames & des houles comme la Mer. Il périt dans ce naufrage quatre Hollandois & vingt-ſix Maures ; & j'euſſe été du nombre de ces malheureux, ſi après avoir nagé inutilement plus de quatre heures vers la Terre, je ne m'étois trouvé auprès d'un vaiſſeau commandé par les Anglois. Dés que je me fus fait connoître, ils envoiérent à mon ſecours plus de ſoixante hommes qui me firent paſſer dans leur Barque, où ils m'échaufférent le mieux qu'ils purent. Enſuite on me mena au vaiſſeau où je trouvai un de nos gens de qui les Anglois avoient eu la même compaſſion. Le lendemain nous remerciâmes nos bienfaicteurs, & allâmes à l'armée où nous cherchâmes l'occaſion de parler au Général.

L'Auteur ſauvé par les Anglois.

C'étoit une aſſez fâcheuſe nouvelle que la perte de ſa Galiote, mais nous ne pouvions nous diſpenſer de la lui dire, car nous n'avions plus de retraite. Quant il la ſut il s'emporta d'une ſi terrible maniere, que nous nous crûmes tous deux perdus. Après quelques reproches d'avoir laiſſé perdre ce qu'il aimoit, principalement ſon canon de fonte, il nous commanda de nous retirer, & de nous hâter de choiſir tel bâtiment que nous voudrions, parce qu'on attendoit à tous momens la flote ennemie.

Nous fûmes ſi aiſes d'en être quites à ſi bon marché, que nous nous hâ-âmes d'obéïr ;

d'obéïr; ainſi quatre de nos Compagnons choiſirent une Gourape, & deux autres & moi une Barque montée de ſix piéces de canon.

Deux jours aprés nôtre Amiral alla au-devant de l'ennemi, & toute la flote le ſuivit. Nous entendîmes en même-tems le bruit continuel du canon, d'où nous inférâmes qu'on étoit aux mains du côté de Terre; mais pour nous, il n'y avoit aucune aparence que nous en vinſſions ſi tôt là, les vaiſſeaux ennemis étant encore bien loin de nous, du moins à ce que l'on croioit. Quand l'Amiral eut mis la flote dans l'ordre où il la ſouhaitoit, le Chirurgien du Général qui étoit de nôtre Nation émû d'un zéle pour la Patrie, nous exhorta à ſoûtenir la bonne opinion qu'on avoit de nous & à remplir dignement l'idée qu'on avoit conçûë des Hollandois. Il nous repreſenta que ſi l'on en venoit aux mains, toute la Flote auroit les yeux ſur les Chr. & principalement ſur nous qui avions parmi les Maures la réputation d'être braves. Qu'il importoit à la Compagnie que l'on eût de nous cette haute eſtime, & que nous aurions bonne part à la gloire des belles actions qui ſeroient faites en cette rencontre.

Aprés qu'il eut ainſi parlé nous réſolûmes d'avancer pour chercher l'ennemi; & quoique le vent fût forcé nous continuâmes nôtre route; & trois ou quatre heures aprés nous heurtâmes ſi fort contre le terrain que nôtre gouvernail ſauta. Peu aprés nous le recouvrâmes, & aprés l'avoir r'atachè nous pourſuivî-

ſuivîmes nôtre route. Durant deux ou trois heures nous ne fîmes que ranger la côte, & ſur le point de doubler le Cap nous aperçûmes la Flote ennemie qui conſiſtoit en ſix cens voiles. Encore que nous la cherchaſſions nous fûmes extrêmement ſurpris de voir ſi près de nous ce que nous en croyions bien loin. Dès que l'ennemi nous eût reconnu il avança vers nous, & nous l'attendîmes avec aſſez de réſolution, autant peut être par néceſſité que par bravoure, le vent contraire nous empêchant de reculer. Pendant qu'il aprochoit nous nous mîmes à table, & un moment aprés un plat de viande qu'on venoit d'y mettre fut enlevé d'un coup de canon, qui ne nous fit point d'autre mal que celui de nous ôter une partie de nôtre pitance. D'abord nous courûmes à nôtre canon, & depuis cette heure juſques à minuit il ſe fit de part & d'autre un feu continuel. Une heure aprés que l'Ennemi ſe fut retiré, nous fûmes joints par un Bâtiment qui venoit à nôtre ſecours. C'étoit un Maure nommé le Prince Ménorcan qui avoit équipé trente vaiſſeaux pour le ſervice du Grand Mogol. Ce Prince voiant que nôtre poſte étoit dangereux, nous commanda d'aller vers lui, & quand il ſut que la choſe étoit impoſſible, il nous fit remorquer par deux galéaſſes qui nous mirent au vent de l'Ennemi. Dès que nous eûmes jetté l'ancre il s'éloigna de nous & promit de revenir le lendemain avec toute la Flotte. Il ne pouvoit pas être loin quand nous aperçûmes ſix voiles

Petit choc de nos voiageurs & de quelques-uns des ennemis.

les qui tâchoient de fondre sur nous. Il y en eut cinq qui ne purent surmonter la force des Courans ; & le sixiéme qui étoit peut être plus fin de voiles, s'aprocha, se vint mettre en travers du nôtre, & nous donna insensiblement le côté. Si-tôt qu'il fut à nôtre avantage nous sautâmes dedans, & les ennemis nous l'abandonnérent, s'imaginant que nous fussions beaucoup plus de gens que nous n'étions. Ainsi nous eûmes le premier vaisseau qui fut pris sur l'Ennemi, & les prémices du butin. Lorsque nous l'eûmes dépoüillé de ce qu'il avoit de meilleur, nous l'abandonnâmes aux Courans de peur d'en être embaraſſez.

Nos voyageurs prennent un vaisseau sur l'ennemi.

Demi-heure aprés, huit ou neuf vaisseaux ennemis avancérent encore vers nous, & ce grand nombre nous intimida ; c'est pourquoi nous levâmes l'ancre, nous nous rendîmes au poste avancé qu'occupoient les Hollandois & les Portugais, & ils cessérent de nous suivre. Au point du jour nous trouvâmes que nôtre Amiral étoit encore à une demi-lieuë de nous. Toute la Flote dont les Portugais & les Hollandois avoient l'avantgarde, étoit en bon ordre, & avançoit vers l'Ennemi autant que le pouvoit permettre le peu de vent qu'il faisoit alors. Pour nous les Courans nous étoient contraires, c'est pourquoi nous fûmes contrains de nous faire remorquer par des Maures qui descendirent à Terre. Cependant un Trompette & dix ou douze Cavaliers venant de la part du Général qui

qui nous croioit perdus ſur de faux bruits qui avoient courus, nous criérent de loin par pluſieurs repriſes Sauwas Hollandois. Le mot de Sauwas ſignifie courage, & nous voyions bien à leur mine qu'ils le répétoient de bon cœur. Quand ils nous eurent joints, ils nous aprîrent que le Général avoit paſſé une mauvaiſe nuit ſur le faux raport que lui avoit fait un Maure de la perte des Hollandois, des Anglois, & des Portugais; mais qu'il l'auroit euë encore plus mauvaiſe, ſi ſon Conſeil mieux inſpiré, ne lui eût fait voir que cette nouvelle étoit peu vraiſemblable. Ils retournérent donc vers leur Maître, qui ſachant ce qui ſe paſſoit, fit couper la langue au miſérable qui lui avoit donné cette allarme, & foüetter d'un foüet nommé Chamboc, donc chaque coup fait dans la peau le même effet qu'un coup de raſoir.

Malgré la force des Courans, & le grand avantage que les Ennemis avoient ſur nous, nous trouvâmes moien de paſſer au vent de trois cens de leurs vaiſſeaux; & dès ce moment nous fîmes un feu continuel de nôtre canon. En quoi nous fûmes bien-tôt ſecondez des Anglois & des Portugais, & une heure aprés de toute la Flote. Lorſque l'ennemi la vit aprocher, il fit de ſi grands cris qu'il ſembloit que tout dût périr. Il ne laiſſa pas de ſe bien défendre, & durant trois heures on ſe battit de part & d'autre avec une égale vigueur. Depuis ce tems-là cette grande ardeur ſe ralentit de l'autre côté, les ennemis reculérent inſenſiblement, & comme

me on les pouſſoit toûjours avec la même impétuoſité, ils abandonnérent leurs bâtimens, & deſcendirent à Terre, où ſe voiant ſuivis de plus près qu'ils n'avoient penſé, ils tâchérent mais vainement de ſe ſaiſir d'une haute digue; car nous les pouſſâmes ſi vivement, qu'ils demeurérent tous ſur la place, l'ordre étant de faire main baſſe & de ne donner point de quartier. Nous prîmes trois cens de leurs Bâtimens, le moindre deſquels étoit monté de ſoixante & dix hommes; & de tout ce grand nombre il ne s'en ſauva pas cinquante que le Roi outré que ſes ordres euſſent été mal ſuivis, condamna au dernier ſuplice.

Victoire de l'Armée du Grand Mogol.

Ceux qui furent trouvez avec quelque reſte de vie, furent attachez à des pôteaux, où les goujas les achevérent à coups de fléches. Ainſi périt cette nombreuſe & puiſſante Armée, dont à peine reſta-t-il un homme pour porter la nouvelle de la perte de tous les autres. Un des plus heureux fut l'Amiral, qui s'étant déguiſé afin de n'être pas reconnu, ne laiſſa pas de l'être. On le fit priſonnier, mais le Général le relâcha à l'inſtance de quelques-uns de ſes principaux Officiers. Pour le butin, il ne fut pas grand, & il ne conſiſtoit qu'en poudre, en plomb, & en quelques piéces de canon dont nous nous pourvûmes ſans opoſition ſuivant les articles de nôtre accord.

On dit que la faute de l'Amiral qui venoit de perdre la bataille étoit d'autant moins pardonnable, que ce Chef

d'Armée avoit négligé les ordres de son Roi. Ce Prince lui avoit commandé d'aller avec ses six cens coiles nous attendre au-dessous de la ville de Goëati. C'étoit un poste aisé & commode pour nous couper les vivres & nous enfermer dans le païs ; mais il avoit mieux aimé suivre ses lumieres, dans la pensée que les hurlemens de sa Flote nous épouvanteroient, ce qui avoit mal réüssi.

Les trois cens bâtimens qui avoient trouvé moien de s'enfuïr, eurent le malheur d'aller moüiller à un quart de lieuë du Général qui avançoit à grandes journées dans le païs. Aussi-tôt qu'il fut où ils étoient, il fit pointer de leur côté deux ou trois cens piéces de canon, & en foudroia plus de la moitié ; le reste passa de l'autre côté de la riviére où les nôtres les poursuivrent avec succès. Quelques-uns prirent des détours où les massacrérent.

La Flote ennemie étant dissipée, nous passâmes au pied d'un roc escarpé, où étoit bâtie une Forteresse de difficile accès. Elle étoit néamoins abandonnée, mais c'étoit pour nous atirer plus avant dans le païs. Delà nous nous rendîmes à la ville de Guéragan d'où le Roi s'étoit enfui, & nôtre Amiral alla camper devant la ville de Lokwa, située quelque six lieuës au-delà. Quelque tems après le Général commanda aux chefs de nôtre Flote de lui envoier tout l'or & l'argent qui s'y trouveroit, & des provisions pour l'Armée. Et nos Chefs envoiérent sous ne bonne escorte si bâteaux, deux chargez

gez d'or, & quatre d'argent; mais ces ſix bâteaux eurent le malheur de tomber entre les mains des ennemis, qui dans la furie de la ſurpriſe en égorgérent la plus grand' part. Ils réſervérent pour ſe divertir quelques Chrétiens, à qui ils attachérent ſous les bras quantité de bouchons de paille mêlez de poudre, & quand ces bouchons étoient conſumez ils en remettoient d'autres juſques à ce qu'ils expiraſſent. Le plaiſir des Barbares étoit d'entendre les cris des patiens, qui divertiſſoient d'autant plus qu'ils crioient plus haut, & qu'ils témoignoient d'impatience. Ceux qui s'étoient ſauvez dans le Bois, à force de marcher la nuit joignirent enfin l'Armée qui avoit déja de la peine à trouver dequoi ſubſiſter; & l'eau étoit déja ſi haute, que l'on étoit preſque enfermé.

Nôtre campement étoit dans un lieu tout planté d'arbres fruitiers, & ſemé d'excellent ris. Les montagnes produiſent le poivre, le bois d'Agra, de Sandal, & des ſimples qui ſont vendus au poids de l'or. Pour ce métal il n'y eſt pas rare; & les éléfans y ſont ſi communs, que le terroir tout bon qu'il eſt ne ſuffit pas pour les bien nourrir; c'eſt pourquoi ils ſont toûjours maigres.

Le Royaume d'Aſſam eſt un païs fertile.

Nous choiſimes dans ce bon païs un lieu propre pour nous retrancher, & coupâmes de peur de ſurpriſe tous les arbres d'alentour. Preſque les jours il ſe faiſoit des détachemens pour tenir la Campagne, & pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Ceux qui tomboient dans

nos partis étoient cruellement foüettez, puis on leur coupoit la tête que l'on pendoit dans des panniers à des branches d'arbres. Lorſqu'ils étoient en trop grand nombre pour être tous faits priſonniers, on coupoit la tête aux deux tiers; & l'on pendoit au cou de chacun des autres deux de ces têtes qu'on leur faiſoit porter au Camp. Là on les foüettoit cruellement, & quand on les jugeoit ſur le point de rendre l'eſprit, on leur coupoit la tête, puis on les pendoit comme les autres dans des panniers à des branches d'arbres. Quelques-uns étoient empalez. A d'autres on fouroit dans le corps quatre doubles crochets qui leur déchiroient les entrailles; & dans cet état on les portoit aux lieux où fréquentoient les ennemis, afin que l'horreur du ſuplice les incitât à abandonner le plus foible parti.

Si ces ſuplices étoient cruels, ceux des ennemis ne l'étoient pas moins; car ils faiſoient ſi long-tems languir dans les tourmens nos pauvres priſonniers, que les plus durs en avoient pitié. Aprés les avoir fait expirer en les maltraitant, ils les attachoient debout ſur des radeaux faits exprès, & les pouſſoient de la ſorte le long de la riviére ou vers l'Armée ou vers la Flote, où ils étoient pris de loin pour un renfort qu'on nous envoioit, & de près ils produiſoient un ſi triſte effet dans les eſprits, que la plûpart ne les pouvoient voir ſans abbatement & ſans fraieur.

Pour ceux qui ſe rendoient d'eux-mêmes, bien loin de leur ôter leurs biens ils

Ils étoient careſſez & traitez fort humainement. On reçût même des Ambaſſadeurs du Roi des Antropophages ou Mangeurs d'hommes, offrant le ſecours de ſon Armée contre les ſujets du Roi d'Aſſam; mais comme on connoiſſoit le peu de bonne foi de ces peuples, on ne voulut point accepter leurs offres, & on les aſſura de la protection du Mogol, en cas qu'ils ne donnaſſent aucun ſecours aux ennemis.

Mœurs des Antropoſages.

Ces peuples avoient le regard affreux, la démarche fiére, le port terrible, & l'abord des gens qui ſembloient dévorer les autres tous vivans. En effet ces peuples ſe nourriſſent de chair humaine, & ils feroient ſcrupule d'enterrer leurs morts qu'ils deſtinent à un meilleur uſage. Ceux qui ſont malades ou qui languiſſent ſont aſſommez & mangez, & c'eſt toute la charité qu'ils ont les uns envers les autres. Ils ne poſſédent rien en propre, & ce qu'ils volent aux étrangers ils le portent de bonne foi dans la maſſe commune où ils ont tous le même droit. Quand nous leur diſions que leur vie étoit tout oposée à celle du reſte des hommes, & que c'étoit quelque choſe de dénaturé que de manger ſon ſemblable; ils repliquoient que l'opinion & la coûtume faiſoient trouver toutes choſes bonnes ou mauvaiſes, & que nul homme ne pouvoit pécher en ſuivant celles qu'il avoit trouvées établies.

Il y avoit dans nôtre armée certains ſoldats dont la maxime eſt de ne reculer jamais, & de mourir plûtôt que d'aban-

donner le poſte qu'on leur a confié. Ceux qui meurent de cette maniere ſont aſſurez de leur ſalut, au lieu que les poltrons ſont infailliblement damnez. C'eſt cette créance qui les rend braves, en quoi ils ne ſont peut-être pas ſi barbares qu'on s'imagine, des notions plus polies étant coëffées de cette opinion que le plus haut point de la gloire conſiſte à perir pour leur Prince. Le Général nous avoit dépeins ſi vaillans, que le ſeul bruit de nôtre nom lui valoit une Armée. Les ennemis qui ſe réfugioient parmi nous avoient tant d'eſtime de nôtre valeur, qu'ils nous faiſoient place quand nous paſſions, & qu'ils avoient même du reſpect pour nos valets. Les Maures avoient la même conſidération ; mais les intrépides dont j'ai parlé gardoient avec nous leur gravité ; ils prétendoient dans les rencontres que nous leur cédaſſions le pas, & nous le cédions pour avoir la paix.

Après les Hollandois, certains Cavaliers Arméniens étoient les plus conſidérez, tant à cauſe qu'ils étoient Chrétiens que parce qu'ils avoient ſoin d'être toûjours bien montez, & de ſe tenir en bon ordre. Nôtre réputation étant établie de la ſorte, l'Amiral crut que nous étions les ſeuls capables de gouverner l'Artillerie. Il nous fit prier d'en prendre ſoin, & fit pour nous y inciter de fort belles promeſſes, mais qui ne nous tentérent point, les engagemens de ce païs-là n'aiant point de charme pour nous. Nous le priâmes donc de jetter les yeux ſur quelque autre à qui cet emploi convint mieux qu'à

qu'à nous qui ne ſçavions pas aſſez la Langue pour nous faire obéïr, & cette raiſon le ſatisfit.

Chaque nouvelle Lune eſt un jour de fête pour les Maures, & cette fête commence par une décharge générale de l'Artillerie; aprés quoi on paie les ſoldats & ce paiement conſiſte en cinquante roupies ou vingt-cinq écus pour chaque Cavalier; quelques-uns en ont cent; d'autres n'en ont que trente, que vingt, & que dix. L'Infanterie a très-peu de choſe, & le prêt d'un fantaſſin n'eſt chaque mois que de quatre ou cinq roupies. Pour les forçats qui travaillent preſque jour & nuit, on ne leur donne rien, ou ce qu'on leur donne eſt ſi peu de choſe, que la plûpart meurent de faim. Les Maures chomment la nouvelle Lune.

Ces forçats étoient des Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie; & leur ſuperſtition étoit telle, que quelque faim qu'ils euſſent, ils aimoient mieux mourir que de manger ni chair ni poiſſon. Leur nourriture n'étoit que de ris, & quand il leur manquoit (ce qui arrivoit fort ſouvent) ils mouroient gaiement, ne doutant pas que ce genre de mort ne leur procurât la vie éternelle. Ces miſérables ne parloient que du mépris de l'abondance, & des mérites de la diſette. Ils ne pouvoient comprendre que ceux qui ſont heureux dans ce monde, le puſſent être dans l'autre; & dans cette penſée ils prenoient leur peine & leur miſére comme une marque qu'ils étoient du nombre des Elus.

Les habitans du païs d'Aſſam ſont une autre ſorte de ſuperſtitieux qui adorent la vache, & qui par conſéquent n'en tuënt point en quelque extrêmité qu'ils ſoient. On ne voit dans leurs temples que des figures de ces animaux, la plûpart d'or & quelques-uns d'argent & de cuivre.

A trois heures du lieu où nôtre vaiſſeau étoit à l'ancre nous pillâmes un de ces temples où une de ces vaches d'or nous échut en partage. C'étoit pour ces pauvres payens une douleur amére que de voir enlever à leurs yeux leur plus chére Divinité, & cependant ils nous vendoient de ces animaux à très-vil prix, car les plus belles vaches ne nous coûtoient que vingt-cinq ou trente ſous. Quel aveuglement diſois-je en moi-même! ces peuples vendent leur Divinité, il eſt vrai qu'il falloit promettre de ne les pas tuër, mais ils ſçavoient bien le contraire; & quand on blâmoit leurs grimaces, ils demandoient ſi les Chrétiens n'en avoient point, & ſi leurs actions répondoient à la Religion qu'ils profeſſent.

Comme nôtre vaiſſeau étoit éloigné de l'Armée, nous ne ſavions qu'une partie de ce qui s'y paſſoit; & quoique nous ſuſſions que la miſére y étoit grande, nous n'euſſions jamais cru qu'il y fût mort tant de milliers d'hommes ſi la riviére ne nous les avoit amenez. L'eau fut ſi infectée par la prodigieuſe quantité des morts que l'on y jetta, que pluſieurs perſonnes en moururent; & il en fût mort bien davantage, ſi on ne s'étoit aviſé

aviſé de faire boüillir l'eau avant que d'en uſer.

Après un campement de trois mois l'eau aiant toûjours été ſi haute qu'il étoit impoſſible de ſortir de nos tranchées, l'ennemi crut que nous y étions affamez, & par conſéquent qu'il étoit facile de nous défaire. A la vérité la famine y étoit fort grande, & il y avoit plus d'un mois qu'on ne ſe nourriſſoit que d'éléfans, de chameaux, & de chevaux qui mouroient tous les jours faute d'avoir dequoi les nourrir. Les ennemis étant donc venus preſque aſſurez de la victoire, nôtre Général commanda qu'on les laiſſât avancer comme ſi tout eût été mort, pendant qu'il fît prendre un grand tour à la Cavalerie pour les enfermer s'il étoit poſſible. Son ſtratagême réüſſit; dés qu'ils commencérent à nous attaquer, nôtre Cavalerie leur donna le change; & de tous côtez ils furent ſurpris & battus de telle ſorte, qu'il en demeura plus de vingt-cinq mille ſur la place. Pour nous, nous n'eûmes que dix bleſſez, & depuis cette attaque les eaux baiſſérent ſi ſenſiblement, que nous eûmes ordre de nous tenir prêts pour livrer la bataille.

Pendant que l'on s'y préparoit, nôtre Général fît charger quelques chariots de vivres & les envoia au Roi d'Aſſam, auquel il fit dire que c'étoit un preſent qu'il lui faiſoit de peur qu'il n'en manquât. Que pour lui il en avoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour faire ſubſiſter ſon Armée plus de ſix mois. Le but de nôtre Général étoit d'alarmer le Roi d'Aſſam,

qui

qui méditoit alors de ſe retirer dans les montagnes, aiant perdu toute eſpérance de pouvoir réſiſter. Ce Prince pénétra dans le deſſein du Général, & vit bien que c'étoit une ſommation tacite de ſe rendre à lui à diſcrétion; mais il n'avoit garde de s'y fier, & il connoiſſoit trop ſon ennemi pour en eſpérer aucune douceur. Il aima donc mieux lui répondre que ſa Perſonne lui étoit trop chére pour la confier au hazard, mais qu'il étoit prêt de ſigner toute autre condition quelque onéreuſe qu'elle pût être. Cette réponſe fit connoître la foibleſſe de l'ennemi, & le Général qui étoit outré qu'il l'eût inſulté dans ſes tranchées, ſongea à l'en faire repentir. Il propoſa donc à ſon Conſeil qu'il avoit deſſein de donner bataille, & preſque tous en étoient d'avis pourvû qu'on ne differât plus. Entre les plus hardis à ne rien celer de ce qu'ils penſoient, il y en eut un qui dît ces paroles: *Seigneur*, dit-il au Général, *quand nous ſommes venus ici nous avions quatre Armées toutes leſtes & en bon ordre, & maintenant il ne nous en reſte pas une qui mérite de porter ce nom. De ce grand nombre de ſoldats qui compoſoient ces quatre armées, la plûpart ſont morts, le reſte eſt malade ou languiſſant; & peut-être que dans un mois ces malades ne ſeront plus. A quoi tient-il donc que dès à preſent nous n'allions droit à l'Ennemi? Attendons nous que toutes nos forces ſoient diſſipées? & ne ſeroit il pas plus glorieux à nôtre Monarque, & plus honorable à un Chef tel que vous, Seigneur, d'aller inſulter l'ennemi, que de languir ici où un plus long ſéjour ne peut-être que très-honteux.*

teux. Cet avis fit un bon effet, le Général se résolut d'aller trouver le Roi d'Assam en cas qu'il refusât de signer les conditions suivantes : assavoir que ce Prince céderoit au Général la moitié de son Roiaume, & la plus jeune de ses filles pour Concubine, deux mille éléfans ; quelques millions d'argent contant ; & ses plus beaux vaisseaux chargez d'excellentes racines dont le païs abonde, & qui sont-là au poids de l'or. Quoique l'Armée du Général fût dans la derniere misére, son ennemi ne laissa pas d'accepter ces conditions ; & cette paix inespérée nous ouvrit le chemin du Ciel lorsque nous nous croyions perdus, car il est certain que jamais Armée ne fut en plus mauvais état.

Dès que les eaux furent écoulées suffisamment, nous nous hâtâmes de plier bagage pour quitter ce malheureux poste, chargez de fatigues & de butin. Je dis chargez de fatigues, car il est certain que nous étions accablez desorte, que pour peu d'effort qu'eût fait l'Ennemi, nous n'eussions fait nulle résistance.

Pour les richesses, nous en étions assez bien pourvûs, & nous avions ouvert des tombeaux où il y en avoit une quantité prodigieuse. La coûtume de ces peuples est d'enterrer avec leurs morts leurs plus beaux habits, leurs richesses, & la plûpart de leurs valets qu'ils enterrent tous vivans sans que ceux-ci y trouvent à redire. Bien loin de s'affliger de leur sort, ces pauvres gens ont de la joie d'être trouvez dignes de suivre leurs Maîtres en

en un païs où dans trois jours ils eſpérent être grands Seigneurs, & joüir de certains plaiſirs qui ne ſe goûtent point ici.

Nôtre Général fît ouvrir quantité de ces caves où l'on trouva des treſors immenſes qu'il emporta, mais dont il ne joüit pas, car il mourut peu de tems aprés; & ſuivant la coûtume de l'Empire du Grand Mogol, qui eſt que ce Prince devient héritier de tous ceux qui meurent ſur ſes Terres; les conquêtes du Général qui ſe montoient à plus de quatre millions, furent ajugez à ce Monarque.

Bernier Médecin de Montpellier.

Voilà ce que j'ai vû de cette guerre contre le Roi d'Aſſam, & voici ce qu'en a écrit un Médecin de Montpellier qui étoit alors au Mogol.

Le Prince Jemla ou l'Emir (c'eſt ainſi qu'il nomme nôtre Général) s'étant ſignalé en pluſieurs rencontres, & aiant chaſſé Sultan Sujah frere d'Auren-zeb du Roiaume de Bengala, ſuplia le Mogol de lui envoier ſa femme & ſes enfans, pour vivre avec eux dans un lieu qu'il avoit choiſi, éloigné du bruit & de l'embaras dont ſon grand âge n'étoit plus capable. Il s'imaginoit que ce Prince dont il venoit d'affermir le Trône en chaſſant ſes freres qui le troubloient dans la poſſeſſion de l'Empire, ne pouvoit honnêtement lui refuſer ce qu'il demandoit. Mais ſon opinion le trompa, Auren-zeb étoit pénètrant: il ſavoit que Jemla étoit les délices des ſoldats, & l'admiration de ſes peuples. Qu'il étoit grand homme d'Etat; Grand Capitaine, & le plus riche de l'Empire. Il connoiſſoit ſon ambition

bition, & n'ignoroit pas qu'il aſpiroit à voir Mahmet Emirkan ſon fils ſur le Trône de Bengala.

D'un autre côté il ſongeoit qu'il étoit dangereux de choquer un homme ſi puiſſant ; ainſi de peur de l'irriter ; non-ſeulement il lui accorda ce qu'il demandoit, mais même il le fit Mir-Ul-Omrag, dignité annéxée à la ſeconde perſonne de l'Empire. Et pour ſon fils, il le fit Bacchis, ou Général de la Cavalerie la troiſiéme charge de l'Etat, mais qui demande que celui qui en eſt revétu ne ſorte jamais de la Cour. Ce coup étoit d'un homme ruſé & conſommé dans les affaires : il s'agiſſoit de couper pied aux projets du Prince Jemla; on ne le pouvoit plus ſûrement qu'en le ſéparant de ſon fils ; & celui-ci ne pouvoit être diſpenſé à meilleur titre de ſuivre ſon Pere, qu'en l'attachant à la Cour par une charge ſi éclatante. Jemla vit le but d'Auren-zeb, & ne trouvant d'abord aucun moien de l'éluder, céda à la néceſſité, en attendant que le changement des affaires lui donnât moien d'avoir par force ce que ſes ruſes ne lui pouvoient faire obtenir. Ces deux grands hommes ſe craignoient, & comme ils étoient également forts, ils s'accabloient de civilitez aparentes, pendant que l'un & l'autre tâchoient de fortifier leur parti ſecrettement. L'année s'étant paſſée en diſſimulations réciproques. Auren-zeb vit bien que l'Emir n'étoit pas homme à ſe repoſer. Il jugea donc qu'il valoit mieux l'occuper au-dehors, que de

lui

lui donner le temps de troubler ſes Etats ; & pour le faire plus finement, il propoſa à l'Emir de partir pour cette grande expédition dont celui ci lui avoit autrefois parlé. C'étoit de marcher contre le Raja ou Roi d'Aſſam, dont le païs eſt au Nord du Roiaume de Deka, qui eſt ſur le Golfe de Bengala. Il eſt vrai que l'Emir en avoit parlé à Auren-zeb, qui prévoiant l'éclat qui réſulteroit de ſes Conquêtes, forma d'abord des difficultez, à quoi depuis il ferma les yeux, pour éloigner l'Emir, dont il étoit embaraſſé. Quoique l'Emir ne doutât pas du deſſein d'Aurenzeb, il obéït ſans héſiter, & ſe diſpoſa avec joie à la conquête d'un païs qui devoit achever d'établir ſa réputation. Ils s'embarqua dont avec ſon armée ſur une riviere dont la ſource eſt dans ce païs-là ; & aprés avoir fait environ ſoixante lieuës, il arriva au Château d'Azo, que le Raja d'Acham avoit ôté depuis long-temps au Roi de Bengala. L'Emir attaqua cette Place, & l'emporta quinze jours après.

Enſuite il marcha vers Chamdara frontiere du païs d'Aſſam, où un mois après il livra bataille au Roi d'Aſſam qui eut du pire. Ce Prince vaincu ſe retira dans ſa Capitale nommée Guerguon, où l'Emir Jemla l'aiant ſuivi cinq jours après, il ſe ſauva dans les montagnes de Laſſa ; & pour le faire plus commodément il ouvrit ſes treſors dont l'Emir augmenta les ſiens.

Ces montagnes n'étant pas un lieu où l'on

l'on pût mener des armées, l'Emir n'y put suivre son ennemi; & pendant qu'il songeoit aux moiens de le surprendre, la saison des pluies vint, durant lesquelles tout le païs est inondé, excepté les Villages qui sont bâtis sur des collines. Cette saison qui dura trois mois, borna les desseins de l'Emir, qui se voiant si à l'étroit tâcha vainement de se mettre au large, les eaux l'empêchant également d'avancer & de reculer. Ajoûtez à cela que le Raja fit enlever toutes les vivres des montagnes, & mît par ce moien l'Emir dans une étrange extrémité. Ce mauvais temps dura trois mois, pendant lesquels la faim, les fatigues, & l'incommodité du lieu ruïnérent presque toute son armée. Il ne songea donc plus qu'à se retirer sans rien faire, & dans sa retraite il fut harcelé par les ennemis, qui profitant de l'occasion enfermoient des troupes entieres dans des plaines de bouës, & ne leur donnoient point de quartier. Nonobstant ces difficultez l'Emir retourna comme en triomphe, & se retira malgré eux chargé de gloire & de dépoüilles. Son dessein étoit d'aller achever l'année suivante la Conquête de ce Roiaume, que le Château d'Azo qu'il avoit fait bien fortifier tenoit en bride, & qui pouvoit tenir long-temps contre les forces du Raja. Mais à peine fut-il de retour à Bengala, que la dissenterie desola le reste de son Armée & lui ôta la vie. Par ce moien Auren-zeb n'eut plus rien à craindre, & tout grand Comédien qu'il étoit, il ne pût s'empêcher

de

de dire que cette mort le réjouïssoit. Il dit même un jour au fils du Défunt en presence de toute sa Cour qu'il avoit perdu un pere ; mais que pour lui il étoit défait d'un très-redoutable Ami.

Après avoir été quinze mois entiers à l'armée du Grand Mogol, le Général de la Compagnie obtint enfin nôtre passeport & nous partîmes mal escortez, tous ceux qui nous servoient étant morts, ainsi tous las & fatiguez que nous étions, il nous falut ramer nous-mêmes. Dans quinze jours nous fûmes à Déka où nous vîmes le beau vaisseau que nos deux Charpentiers avoient fait pour le Général. Il étoit monté de vingt-huit à trente pieces de canon, & ils avoient ordre d'en faire un autre qui seroit plus long de quinze pieds ; & dont l'étrave & l'étambord étoient déja dressez. Delà nous nous rendîmes à la Loge des Hollandois, où l'on nous reçut parfaitement bien, mais nous n'y fûmes pas long-temps, parce qu'il falloit prendre la commodité des vaisseaux qui partoient d'Ongueli. Aprés avoir fait 120. lieuës le long de la riviere, nous relâchâmes pour quelques heures à Cazimabahar que le grand négoce des soies a rendu fort célébre. Delà nous allâmes à Ongueli où est le principal comptoir de la Compagnie des Indes. Chacun y prit differens emplois, & le mien m'attacha de sorte au service de ces Messieurs, que je ne pus être de retour en ma chere Patrie que l'an 1673.

FIN.

TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
DES VOYAGES
DE
JEAN STRUYS

Contenus au Tome III.

Suite du troiſiéme Voyage.

CHAPITRE XXXI.

L'*Auteur arrive à Iſpahan. Mort d'un de ſes Compagnons. Deſcription d'Iſpahan. Ville Capitale des Etats du Roi de Perſe.* 1

CHAP. XXXII. *Suite du même ſujet. Des peuples deſcendus des anciens Perſes ; & des mœurs & coûtumes des Arméniens.* 13

CHAP. XXXIII. *L'Auteur part d'Iſpahan pour Gomron. Il eſt volé par un Chamelier. Ses balots ouverts & pillez. Tombeau de la mere de Soliman. Autre Tombeau où l'on dit que ſont les Os de Noë, de ſa femme, de ſes enfans, & des enfans de ſes enfans.* 26

CHAP. XXXIV. *Suite de la même route juſques à Schiras dont l'Auteur fait la deſcription. Il part de cette Ville avec des Marchands qui ſont inſultez par des voleurs ſur leſquels ils ont l'avantage.* 37

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXXV. *Suite de la même route jusqu'à Gomron. Description de la ville de Lar.* 46

CHAP. XXXVI. *Description de Gomron. Départ de l'Auteur pour Batavia. Puis pour Bantam, où il s'embarque pour retourner en Hollande.* 53

CHAP. XXXVII. *L'Auteur part du Cap de bonne-Esperance, & tombe entre les mains des Anglois qui lui ôtent ce qui lui restoit. Ceux-ci le mènent à l'Isle de l'Ascension; delà à Kingsal en Irlande, d'où ils lui permettent de retourner dans son Païs où il arrive heureusement.* 61

COPIE

D'une Lettre écrite dans le Vaisseau nommé l'Aigle, étant à l'ancre devant la ville d'Astracan, le 24. Septembre vieux stile 1669. 66

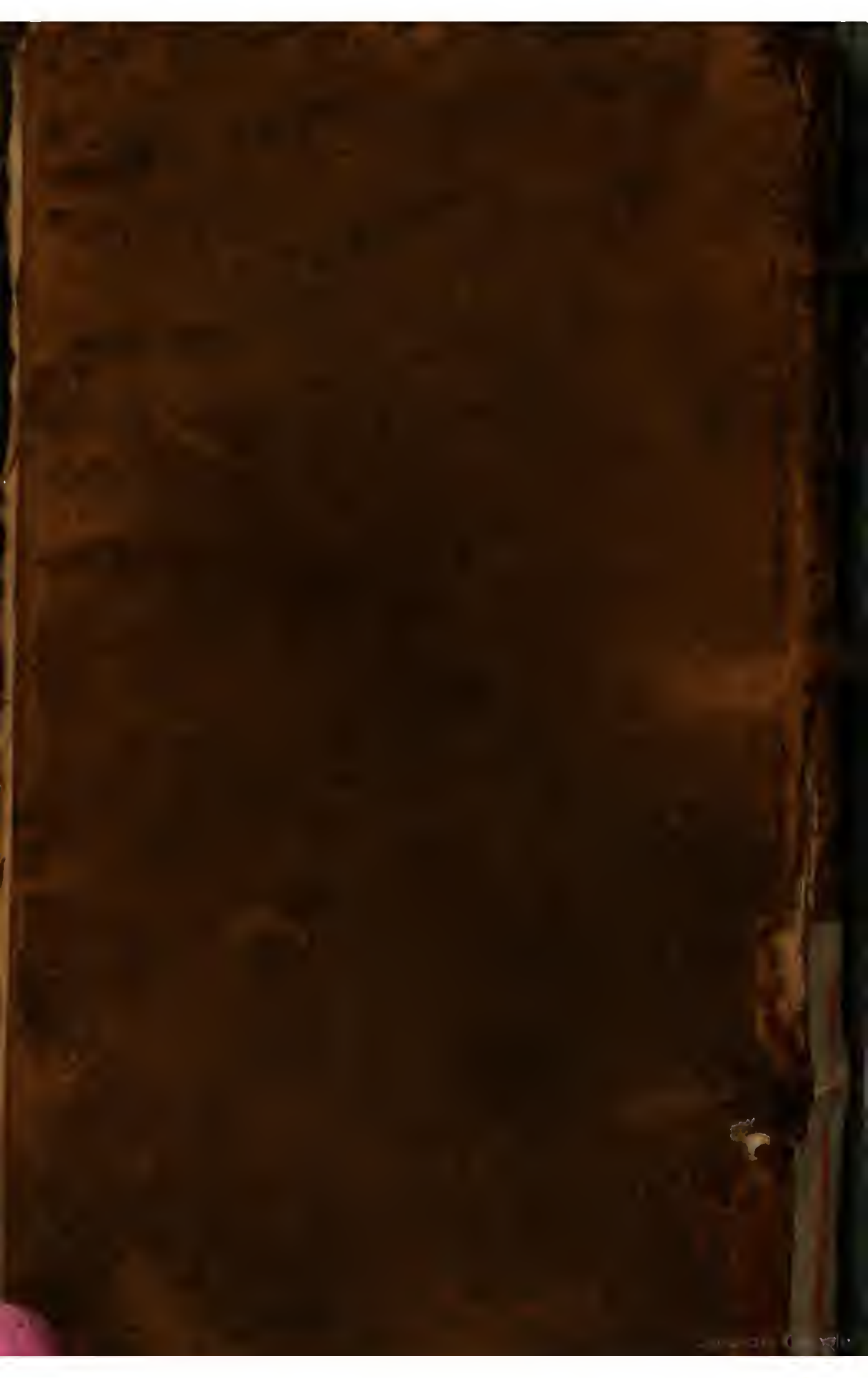
COPIE

D'une Lettre de David Butler, écrite à Ispahan le 6. de Mars 1671. touchant la prise d'Astracan. 70

Horrible Massacre dans la ville d'Astracan.

RELATION.

Du Naufrage d'un Vaisseau Hollandois, nommé TER SCHELLING, *Vers la Côte de Bengala.* 111

Fin de la Table.

A01 146800